



REUTERS

ÉTATS-UNIS Pour les républicaines modérées, Harris plutôt que Trump

REPORTAGE, PAGES 6-7



LAURA STEVENS, MORDIS

WEEK-END Joyce Carol Oates : «La vraie vie est insensée»

IMAGES, MUSIQUE, LIVRES... PAGES 18-47



INONDATIONS EN ESPAGNE LES MORTS ÉVITABLES

Après les crues qui ont tué mardi plus de 200 personnes et emporté des dizaines d'autres dans la région de Valence, les autorités sont pointées du doigt pour leur manque d'anticipation et la lenteur de leur réaction. PAGES 2-5

A. Paiporta, dans la banlieue de Valence, vendredi. PHOTO NACHO DOCE, REUTERS



M 00175 - 100 - F 3,50 €

INONDATIONS EN ESPAGNE

«L'eau était notre trésor, elle nous a brisés»

Au moins 205 personnes sont mortes après les pluies diluviennes de mardi dans le sud-est du pays. Les habitants du village touristique de Letur, zone la plus dévastée, ont le sentiment d'avoir été abandonnés par les autorités alors que cinq d'entre eux sont portés disparus et un est décédé.

Par **FRANÇOIS MUSSEAU**

Envoyé spécial à Letur (Castille-La Manche)

Comme on accourt au chevet d'un grand malade, ils sont des dizaines à s'être regroupés au-dessus du vieux pont – un des rares endroits dans le centre du village ayant résisté à la fureur des flots au cours de la funeste journée de mardi – pour contempler le désastre. Dans la rue qui auparavant ouvrait sur une coquette place bordée de noisetiers, les arbres ont été arrachés, l'asphalte a été retourné, certaines maisons ne sont plus que des ruines et le bar «La Parrá» plus qu'un souvenir. Il y a là des gardes civils, des agents de la protection civile, des membres de la Croix-Rouge et des militaires de l'unité d'intervention d'urgence avec leurs chars. Mais aussi des parents, des cousins, des amis qui sont venus de toute la région pour prêter main-forte aux infortunés de Letur, joyau touristique d'un petit millier d'habitants de la sierra de Segura qui vit de ses visiteurs et d'une agriculture traditionnelle. Dolores, la

soixantaine, fixe les lieux d'un regard désespéré. Depuis le muret de pierre où elle se trouve, elle raconte le paysage de carte postale d'avant le déluge: «La croix blanche, la place de Toros, une ancienne colonne de pierre, tout cela a été emporté. Et puis, Antonia...» Sa voix se brise, les larmes coulent. Antonia était son amie, la tante d'une intime. Son regard fixe la maison qui jouxait le lit de la rivière. «L'eau est arrivée avec tant de force qu'elle est entrée par sa fenêtre et l'a emportée dans ses flots. C'était le jour de son anniversaire. Elle avait 90 ans.»

Ce vendredi 1^{er} novembre, trois jours après la catastrophe, des pelleuses, des machines spécialisées dans la recherche de corps assistées de six chiens entraînés balayent le lit de la rivière jusqu'au fleuve Segura. Soit une trentaine de kilomètres le long desquels on recherche le cadavre d'Antonia, ainsi que ceux de deux employés municipaux et d'un couple de trentenaires. Ce sont les cinq «disparus» de Letur. Personne ne se fait plus d'illusion sur leur sort, ils ne seront pas retrouvés vivants. Le village compte aussi une sixième victime, morte sur le coup, chez elle, dans les flots. Pu-



rification, «Puri», la soixantaine, a tout vu de son balcon: «Il était un peu plus de 13 h 30. L'eau folle a débordé comme jamais, est passée au-dessus du pont, a tout retourné sur son passage. Je revois ce couple sur leur balcon en train de demander de l'aide à grands cris. Ils ont été emportés, comme ça, en une seconde. Ils ont laissé deux enfants orphelins, de 9 et 14 ans.» La voix s'entre coupe de sanglots. «Je ne pensais pas que cela pouvait nous arriver ici, dans ce lieu de calme et de paix.»

«VIOLENCE INOÛTÉE»

Dans la zone la plus dévastée par le drame, c'est un ballet de machines, de chars et de voitures de la garde civile. On aplaudit ce qui n'était que boue la veille, on renforce avec des poutres en acier des maisons risquant de s'effondrer, on accompagne ceux qui ont tout perdu. «Envoyée la piscine naturelle, un des bijoux de Letur, en morceaux le bureau de tabac, défoncée la belle promenade le long du ravin», soupire un jeune couple venu d'Elche, une ville entre Murcie et Valence, qui, comme beaucoup de natifs du lieu, y a sa résidence secondaire, pour les week-ends et les vacances.

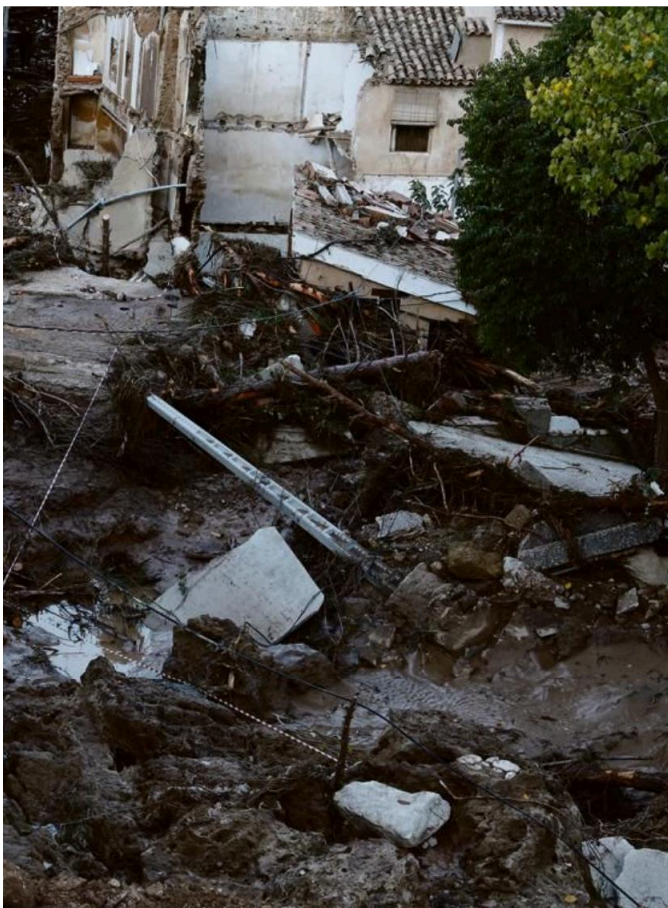
«Encore heureux qu'en bas, dans le quartier historique, peu de gens vivent et que la plupart habitent plus haut. Sinon, je n'ose imaginer le

carnage.» Un retraité, ancien professeur qui tient aujourd'hui deux gîtes ruraux, préservés, montre l'endroit d'où est venue la tragédie: la «rambla», une sorte de canal en béton haut de cinq mètres et large de sept qui encadre les deux rives du ruisseau. D'ordinaire coule ici une rivière rachitique, comme c'est à nouveau le cas ce vendredi, et l'infrastructure est largement suffisante pour contenir les crues épiodiques. «Les plus vieux dans le village parlent d'un seul débordement comparable dans les années 40. C'est pourquoi cela nous a tous surpris, un déluge aussi soudain.»

Le plus étonnant est que mardi, lorsque toute la région valencienne et quelques lieux isolés de Castille-La Manche (c'est le cas de Letur) se sont retrouvés la proie de pluies diluviennes,

«Je revois ce couple sur son balcon en train de demander de l'aide à grands cris. Ils ont été emportés, comme ça, en une seconde.»

«Puri»
habitante de Letur



A Letur, mercredi.
PHOTO OSCAR DEL POZO, AFP

sur le village ne tombent alors que 30 litres d'eau. «C'est-à-dire très peu. Le problème, c'est qu'à 35 kilomètres de là, dans la sierra tout là-haut, il est tombé 230 litres d'eau en peu de temps. Avec la force de la gravité et cette tranchée de la rambla, ces trombes se sont déversées avec une violence inouïe.» Antonio Alvarez, la soixantaine, adjoint au maire en charge de l'agriculture, se trouvait, lui, là où s'est produit le déluge. Sur son smartphone, il montre le rez-de-chaussée de sa bâtisse jaunâtre inondée, des dizaines de pins arrachés, ses animaux noyés. «J'étais à l'étage avec ma famille et on en est sortis indemnes. Mais c'est la ruine. D'ailleurs la bataille incertaine avec les assurances va commencer.»

«ON NE S'EST PAS MÉFIÉS»

Dès le XVI^e siècle, les chroniqueurs parlent de Letur comme d'une «bourgade fraîche et plaisante, joyeuse, une bourgade d'eau et de lierre». Les ravages sont incalculables dans ce dédale de ruelles au tracé médiéval d'origine musulmane, inscrit au patrimoine comme «ensemble historico-artistique en 1983», l'un des mieux conservés de la région de Castille-La Manche, et qui vit essentiellement du tourisme. «L'eau, c'était notre plus beau trésor», dit Nati, résidente à Alba-

cete, capitale de la province, à une centaine de kilomètres, accourue par solidarité auprès de sa tante depuis mercredi. «Et cette même eau nous a brisés. Ici, tout le monde a très peur que le patrimoine ne s'en remette pas, que les touristes ne reviennent pas. Regardez au bas de l'église: on dirait qu'il y a eu un bombardement!» Là où l'eau était réputée pour sa pureté, habitants, militaires et volontaires se ruent dans les épiceries pour acheter de l'eau minérale car les inondations ont ravagé les canalisations. Un trentenaire, qui, comme beaucoup de villageois, préfère garder l'anonymat et dit avoir tout perdu, regarde le ciel bleu taché de rares nuages: «Quelle fragilité! Ce changement climatique qui nous a choisis comme victimes, comme une loterie...»

Il soupire lourdement avant d'ajouter: «Mais il y a aussi l'abandon dans lequel on se sent ici. Les jours avant la crue, pas de signal, pas d'avertissement des autorités, des administrations. Le mardi matin, la tête disait qu'une Dana [acronyme en espagnol pour désigner une dépression isolée en haute altitude, ndr] allait arriver, une de plus: on ne s'est pas méfiés. Je n'arrive pas à comprendre qu'on ne puisse pas anticiper tout cela. Ici, en tout cas, cela nous a coûté six morts.»

Dans la province de Valence, une mise en garde retardée

Alors que les services météo avaient anticipé le phénomène climatique, les autorités locales ont tardé à donner l'alerte à la population mardi.

La vidéo dure trente-six secondes et montre le réfectoire d'une maison de retraite à Paiporta, dans la périphérie sud de Valence. Les résidents sont assis (sur une chaise roulante pour certains) et l'eau leur arrive à la ceinture. On entend des appels au secours déchirants, mais la plupart gardent le silence, hébétés. Des nombreuses images des crues de mardi, elles sont parmi les plus dramatiques. La suite n'a pas été filmée: des employés ont pris les pensionnaires sur leur dos pour les hisser en lieu sûr. Mais ils n'ont pu sauver tout le monde: six résidents se sont noyés. Ces derniers attendaient leur dîner, les trombes d'eau les ont pris par surprise.

Comment des personnes vulnérables pouvaient-elles être réunies dans un rez-de-chaussée, alors que des informations alarmantes sur les risques d'inondations circulaient depuis le matin? Dans le système administratif espagnol, très décentralisé, la responsabilité des alertes pour protéger les populations revenait à la Generalitat, ou Communauté autonome valencienne, région composée de trois provinces: Valence, Alicante et Castellón. Mais l'avis de mise à l'abri n'a été lancé qu'à 20 heures passées, alors que les torrents de boue avaient déjà dévasté routes et villages, et que les premières disparitions étaient signalées. A mesure que se précisent les informations sur les morts (202 d'après le bilan provisoire annoncé vendredi pour la région de Valence, trois autres dans les régions limitrophes), deux profils principaux apparaissent: des personnes âgées, que des difficultés de mobilité ont empêchées de gagner par elles-mêmes un abri, et des automobilistes piégés dans leur véhicule. Dans les deux cas, une mise en garde diffusée avec plusieurs heures d'avance aurait sauvé de nombreuses vies.

Trop tard. La «dana» (pour «dépression isolée en haute altitude»), le nom utilisé en Espagne pour désigner le phénomène climatique de mardi, était pourtant annoncée par l'Aemet (les services météo officiels) comme un «événement exceptionnel» depuis plusieurs jours. Mardi à 8h04, l'Aemet plaçait la province de Valence en alerte rouge, la plus élevée, et avertissait sur X: «Soyez très prudents! Danger extrême! Ne voyagez que si c'est absolument nécessaire.» L'avis n'est pas perçue par les autorités régionales. A 12h20, nouvelle alerte: un organisme chargé de contrôler le débit des cours d'eau signale que les pluies torrentielles font déborder plusieurs ri-

vières. Mais il semble que l'exécutif régional, présidé par Carlos Mazón, élu du Partido Popular (droite) et climatocéptique avoué, n'ait pas cru que les inondations se rapprochaient de la capitale, Valence, troisième ville d'Espagne avec plus de 800 000 habitants. Vers 13 heures, il prend enfin la parole. Le recommande la prudence mais indique que la tempête se «dirige vers Cuenca», c'est-à-dire à l'ouest, la direction opposée à Valence, et qu'elle devrait diminuer d'intensité à partir de 18 heures. Il s'est produit le contraire.

L'alarme est finalement diffusée sur les téléphones portables peu après 20 heures. Accompagné d'une sonnerie stridente, un message de la Protection civile, en espagnol et en valencien (langue jumelle du catalan), est envoyé: «Par mesure préventive, il faut éviter tout déplacement dans la province de Valence.» Il est déjà trop tard. Les centres commerciaux sont restés ouverts, les entreprises aussi. Les camions ont circulé toute la journée. Des automobilistes sont emportés. Les plus chanceux peuvent se garer et attendre les secours, parfois toute la nuit. Dans les zones commerciales, les derniers clients ne peuvent même plus regagner le parking, transformé en lac, et contemplant impuissants les voitures qui flottent et s'entrechoquent. Beaucoup attendront le matin dans des magasins transformés en refuges de fortune.

Congé. Une des pires tragédies est survenue à Valence, avant l'envoi du message d'alerte. Dans le quartier de La Torre, huit personnes sont mortes noyées dans un garage souterrain. Elles y étaient descendues pour récupérer leur voiture et la placer en sécurité en surface, mais un torrent d'eau et de boue a dévalé la rue en pente et les a prises de court. Au moins une personne qui se trouvait dans la rue a été aspirée par l'eau vers le parking inondé. Certaines entreprises ou collectivités ont pourtant anticipé les événements. L'usine Ford d'Almussafes, le plus grand site du constructeur hors des Etats-Unis avec 8000 employés, a décidé mardi à midi de fermer sa chaîne de production pour permettre au personnel de rentrer. L'université de Valence a suspendu ses cours et demandé aux étudiants et enseignants de ne pas se déplacer. Des établissements scolaires ont décrété à midi un congé de vingt-quatre heures.

En Europe, des épisodes extrêmes se sont succédé en 2024, et ont culminé avec cette «dana» meurtrière: l'Allemagne, la Pologne, la République tchèque, l'Autriche, la Belgique, la Roumanie ou la France ont subi tempêtes et inondations. Une situation qui appelle la mise en place de protocoles d'information et de protection qui échappent à la décision de dirigeants politiques plus ou moins conscients des risques.

FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ



A Alfajar, commune de la province de Valence, vendredi. PHOTOS SUSANA VERA, REUTERS

«Ces événements sont des rappels tragiques de notre nouvelle réalité»

Celeste Saulo, secrétaire générale de l'Organisation météorologique mondiale depuis janvier, dresse le bilan de sa première année à la tête de l'institution onusienne, ponctuée de records inouïs et d'extrêmes meurtriers.

Lors de sa prise de fonction, en janvier, la toute nouvelle secrétaire générale de l'Organisation météorologique mondiale (OMM) avait choisi de s'exprimer sans ambages. «Le changement climatique est la plus grande menace planétaire de notre époque, avantelle alors déclaré. Ce sont les activités humaines et industrielles qui sont responsables de cette situation. Cela ne fait aucun doute.» Celeste Saulo, 60 ans, ancienne directrice du service météorologique national argentin, est la première femme à la tête de cette institution onusienne fondamentale. Après quasiment un an d'exercice, elle fait le premier bilan d'une année 2024 désastreuse pour la planète, ponctuée de re-

cords déconcertants et d'événements redoutables.

Les exemples effroyables ne manquent pas. Rien que cette semaine, les mauvaises nouvelles se sont encore accumulées. Lundi, les équipes de Celeste Saulo ont dévoilé que les niveaux des trois principaux gaz à effet de serre contribuant à la hausse des températures – le dioxyde de carbone (CO₂), le méthane (CH₄) et le protoxyde d'azote (N₂O) – avaient encore augmenté l'année dernière, atteignant des valeurs inédites.

Mardi soir, l'Espagne a subi des pluies diluviennes meurtrières dans le sud et l'est du pays, en particulier dans la région de Valence. Et l'épisode n'est pas terminé: l'Agence nationale de météorologie a averti que de fortes précipitations auraient encore lieu cette fin de semaine, décrétant une «alerte rouge» (niveau de risque maximal) dans la province de Huelva (dans le sud-ouest de l'Andalousie, limitrophe du Portugal), tandis que les provinces de Valence et de Castellón res-

tent sous alerte orange. Une première analyse menée par le réseau international de scientifiques World Weather Attribution, publiée jeudi, estime que «des fortes précipitations qui ont frappé le sud de l'Espagne ont été environ 12 % plus importantes et rendues deux fois plus probables» par la hausse mondiale des températures. Hasard du calendrier, ce même consortium WWA avait dévoilé quelques heures plus tôt une

étude révélant que le changement climatique a intensifié les phénomènes météorologiques extrêmes «les plus meurtriers».

Selon le WWA, les dix événements météorologiques les plus meurtriers auraient tué plus de 570 000 personnes sur la planète depuis 2004. Que ressentez-vous face à ce chiffre ?

Je me sens profondément triste. Au sein de l'OMM aussi, nous avons réalisé ce difficile travail de recensement, sur une plus longue période encore, et les données sont affligeantes: entre 1970 et 2021, les phénomènes météorologiques, cli-

matiques et hydrologiques extrêmes ont provoqué 11 778 catastrophes signalées, provoquant un peu plus de 2 millions de morts et 4 300 milliards de dollars de pertes économiques. Plus de 90 % des décès ont été comptabilisés dans les pays en développement. Depuis la décennie 90, le nombre de décès a diminué, mais il reste encore trop d'endroits sur Terre où les moyens manquent pour anticiper les événements extrêmes, alors que nous savons qu'une alerte notifiée vingt-quatre heures avant l'arrivée d'une tempête ou d'une vague de chaleur peut réduire de 30 % les dommages qui s'ensuivent.

Ces deux derniers mois, le monde est témoin d'un enchaînement d'inondations. Tempêtes en Europe de l'Ouest et en Asie du Sud-Est, déluges en Afrique centrale et dans la bande sahélo-saharienne, ouragans aux États-Unis, pluies torrentielles au Népal, en Inde, en France ou encore en Espagne comme ce début de semaine... Quel regard portez-vous sur cette succession de catastrophes ?

Ces événements sont des rappels tragiques de notre nouvelle réalité climatique. Qu'on accepte de le voir

ou non, c'est incontestable: en raison des changements climatiques, il est prévu que les inondations, les typhons, les ouragans et les pluies torrentielles se fassent de plus en plus intenses.

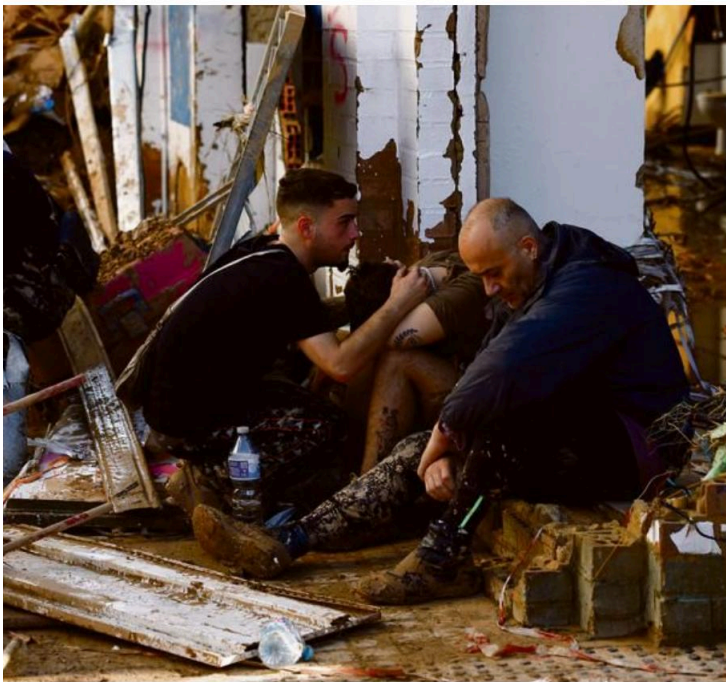
L'OMM et le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) ont clairement montré le lien entre la hausse des températures mondiales et les phénomènes météorologiques extrêmes. Au fur et à mesure que les océans se réchauffent, l'humidité de l'atmosphère augmente, ce qui peut contribuer à la montée en puissance de tempêtes dévastatrices.

Au printemps, des pluies ont fait plusieurs morts dans les pays du Golfe ainsi qu'au Kenya et au Brésil. Aucune région du monde n'est donc à l'abri ?

Les changements climatiques ne s'arrêtent pas aux frontières. Ces inondations à répétition, en 2024, sont plus que des avertissements et nous rappellent que chaque nation peut en subir les conséquences. Qu'il s'agisse d'extrêmes météorologiques, climatiques ou hydriques, aucune partie du monde n'est épargnée. Le cycle de l'eau est devenu erratique, plus difficile à prédire. L'eau manque ici, elle dé-



DIR **INTERVIEW**



borde là, des personnes sont sous l'eau quand d'autres souffrent de pénurie...

Les gouvernements doivent l'entendre. Il est de leur devoir de veiller à ce que leurs populations soient préparées. De mettre en place des systèmes d'alerte adéquats et des stratégies d'adaptation. Comme il est de leur responsabilité de tout faire pour réduire au plus vite les émissions de gaz à effet de serre responsables de ces catastrophes. J'ai espoir. Nous ne devrions jamais perdre espoir.

2024 n'est pas seulement une année «extrême» en termes de précipitations. Elle a aussi enregistré des records de chaleur et de sécheresse.

C'est vrai. Les températures de 2024 ont atteint mois après mois des niveaux inédits. Selon les données de la Nasa et de l'Agence d'observation océanique et atmosphérique des Etats-Unis, non seulement août 2024 a été le mois d'août le plus chaud de l'histoire, mais les quatorze mois qui l'ont précédé étaient déjà des mois records. Nous avons également, cette année, répertorié le jour le plus chaud enregistré, le lundi 22 juillet... Les données de l'OMM montrent aussi qu'en 2024, les océans se sont réchauffés comme jamais auparavant. Chaque nouvel extrême est un signal de l'évolution rapide du climat.

2024 va-t-elle détrôner 2023 et devenir l'année la plus chaude jamais enregistrée sur Terre ? C'est probable, mais il est trop tôt pour le dire car nous devons attendre fin décembre pour avoir toutes

les données. Le phénomène El Niño [*phénomène climatique naturel associé à un réchauffement du Pacifique équatorial faisant grimper le thermomètre mondial, qui s'est achevé en juin, ndr*], conjugué aux effets des changements climatiques, a poussé les températures à des niveaux inédits cette année. Que 2024 devance 2023 ou non, ce qu'il faut surtout garder à l'esprit, c'est que ces records ne sont pas des anomalies isolées. Au contraire, ils sont l'incarnation d'une tendance qui s'accéléra si on n'agit pas de manière décisive.

Quels endroits sur la planète ont été les plus durement affectés par cette chaleur ?

Les impacts de la chaleur extrême se sont fait ressentir partout. Cette année, les plus grosses anomalies de températures se sont produites dans les régions polaires. En Antarctique, la température est montée, certains jours, jusqu'à 28°C au-dessus des normales. Autour de

la Méditerranée, des villes ont vu leur thermomètre afficher 50°C. Combinées à des sécheresses sévères, ces températures ont déclenché des incendies de forêt dramatiques, faisant de nombreuses victimes et détruisant des milliers d'hectares de verdure. Dans des pays comme le Brésil et le Mexique, la chaleur a aggravé des problèmes existants, comme la sécheresse et les pénuries d'eau. En Colombie, le niveau du fleuve Amazone a baissé de façon spectaculaire ces trois derniers mois ! Selon notre dernier rapport, 2023 a été l'année la plus sèche pour les cours d'eau mondiaux depuis trente-trois ans. 2024 devrait être tout aussi catastrophique.

En 2021, l'OMM déclarait que la planète avait été «propulsée sur un terrain inconnu». Cet inconnu est-il aujourd'hui toujours le même ?

Lorsque nous parlions de «terrain inconnu», nous voulions dire que l'allure et l'ampleur des changements climatiques dépassaient nos prévisions. Trois ans plus tard, nos observations des tendances enregistrent plus alarmantes, que ce soit en termes de hausse des températures ou d'impact des événements météorologiques extrêmes.

Il y a trois semaines, vous avez déclaré : «Nous sommes confrontés à des situations de plus en plus difficiles, les signaux d'alerte se multiplient, pourtant nous ne prenons pas les mesures urgentes nécessaires.» Que voulez-vous dire ?

Que nous sommes à la traîne, même pour répondre à nos besoins les

plus impérieux. Il est vital et urgent d'accélérer les efforts d'adaptation et d'atténuation pour naviguer plus en sécurité dans ces eaux tumultueuses. Il nous faut aussi investir dans des infrastructures résilientes face aux changements climatiques. Et améliorer nos systèmes de surveillance hydrologique car de nombreuses régions manquent encore de données fiables sur la disponibilité de l'eau, pourtant essentielles si l'on veut gérer les ressources et agir lorsqu'une crise survient. Et puis, l'accès équitable à l'eau devrait être une priorité, en particulier pour les communautés vulnérables.

Depuis votre prise de fonction, vous ne cessez de rappeler que ces derniers sont touchés de manière disproportionnée dans cette crise climatique...

Oui. Venant d'un pays du Sud, je suis particulièrement sensible à la nécessité de donner la priorité aux besoins des pays les plus vulnérables, ceux qui sont en première ligne face aux catastrophes à venir mais qui sont les moins équipés pour prévoir les conditions météorologiques extrêmes, avertir leur population et agir. Lorsque je parle de «vulnérabilité», il s'agit aussi de toutes ces personnes fragiles face aux canicules ou coups de chaud prolongés, à l'image des personnes âgées et celles ayant des problèmes de santé. L'OMS a confirmé que la chaleur est le premier des risques naturels en termes de mortalité humaine: elle tue près de 500 000 personnes chaque année. Selon le Giec, les villes sont aussi particulièrement vulnérables car l'urbanisation intensifie les effets locaux de la chaleur. Combinée à une qualité de l'air dégradée, aux risques d'incendie et à l'insécurité de l'eau, cette chaleur met des millions de citoyens en danger et constitue un immense défi pour les systèmes de santé.

Qu'attendez-vous de la prochaine Conférence mondiale sur le climat (COP29), qui se tiendra à Bakou, en Azerbaïdjan, à partir du 11 novembre ?

La COP29 offre aux dirigeants du monde une occasion unique de faire progresser l'action climatique. J'espère voir de réels progrès sur plusieurs fronts, mais avant tout sur le plan financier, puisque c'est l'enjeu principal de cette conférence. Selon moi, l'enveloppe destinée aux pays en développement pour les épauler dans leurs actions d'atténuation et d'adaptation doit significativement augmenter [*la somme annuelle est actuellement de 100 milliards de dollars*]. De même que les discussions sur le fonds «pertes et dommages», acté dans son principe à la COP de l'an passé et pensé pour compenser les dommages subis en raison du dérèglement climatique, doivent nettement progresser. Il faut que ce fonds soit doté d'objectifs clairs et réalisables qui permettront aux pays vulnérables de recevoir le soutien dont ils ont besoin. Du côté de l'OMM, nous veillerons à ce que les données et les connaissances scientifiques restent à la base des débats et des décisions.

Recueilli par ANAÏS MORAN

EDITORIAL

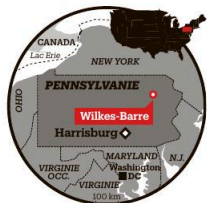
Par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

S'adapter

Quand donc les Etats vont-ils prendre conscience de l'urgence d'adapter les villes et les campagnes aux dommages causés par le dérèglement climatique ? Les catastrophes comme les inondations monstres qui ont cette semaine éventré et défiguré la région de Valence, en Espagne, ne sont pas dues à la malchance mais bien à la rébellion d'un climat détraqué par l'homme. Tous les scientifiques s'accordent pour reconnaître que les émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine vont entraîner dans les années et décennies à venir une intensification et une multiplication des phénomènes climatiques extrêmes. A l'image de ce qui s'est passé à Valence, où les dégâts sont incalculables. Plus de 200 morts, des dizaines de disparus, des routes et des immeubles effondrés, des torrents d'eau et de boue. Ces dizaines de morts étaient-elles évitables ? En grande partie, oui. Si l'alerte avait été donnée par les autorités, signifiant aux habitants qu'ils ne devaient surtout pas prendre la route, ni descendre dans les parkings, ni rester dans les rez-de-chaussée, nombre des victimes seraient toujours vivantes, la plupart d'entre elles étant mortes noyées dans leur voiture partie à la dérive sous la puissance des flots. «Nous savons qu'une alerte notifiée vingt-quatre heures avant l'arrivée d'une tempête ou d'une vague de chaleur peut réduire de 30% les dommages qui s'ensuivent», nous confirme Celeste Saulo, secrétaire générale de l'Organisation météorologique mondiale. Pour l'heure, rien ne dit encore qu'une bétonisation excessive ait aggravé la tragédie mais quand on voit à quoi ressemblent les côtes méditerranéennes en Europe, on imagine l'effet que pourrait avoir là le même type de déchaînement qui a secoué Valence. Outre l'impératif de baisser drastiquement les émissions de gaz à effet de serre, c'est à une remise à plat globale des systèmes d'alerte et des plans d'occupation des sols que doivent urgemment s'atteler les municipalités, les régions et les services de l'Etat. Car nous n'en sommes qu'au début. ◀



Etats-Unis Les «Républicains pour Harris», drôles de compagnons de campagne



Comme dans la plupart des «swing states», les démocrates de Pennsylvanie, aidés par des figures républicaines rebutées par Trump, cherchent à rallier les électeurs, et surtout les électrices, du «Grand Old Party».

Texte et photos
JULIEN GESTER Envoyé spécial en Pennsylvanie



Sur la pelouse de la militante républicaine Andrea Fellerman-Kesack, devant chez elle, en Pennsylvanie.

Quand Andrea Fellerman-Kesack a voté pour la toute première fois, à Wilkes-Barre, l'ancien bastion ouvrier du nord-est de la Pennsylvanie où elle a grandi, «toute la ville, jusque dans ma famille, était démocrate». Elle, en cette année 1984, avait pourtant choisi Ronald Reagan et adhéré au Parti républicain, dont elle soutiendra les candidats à la Maison Blanche pendant trois décennies. Aujourd'hui, à l'autre extrémité de sa

carrière de médecin dans l'industrie pharmaceutique, la sexagénaire habite une vaste maison bourgeoise des lointaines banlieues de Philadelphie, très décorée et peuplée d'une assez fascinante collection de poupées héritée de sa mère. Et lorsqu'elle retourne en visite familiale à Wilkes-Barre, elle se félicite dans un sourire d'en être revenue «sans impacts de balles sur la baguette»: «Presque tout le monde, là-bas», y compris son frère ou sa meilleure

amie, «a tourné totalement Maga [«Make America Great Again», trumpiste, ndlr]», déplore celle qui a à l'inverse bardé sa voiture d'auto-collants «Républicains pour Harris». On pourrait voir dans cet itinéraire la marque d'un terrible esprit de contradiction. Dans le cas d'Andrea Fellerman-Kesack, c'est d'abord la gêne éprouvée face au racisme affleurant soudain sous la présidence Obama qui la fit se sentir se détacher de «son» parti. La rupture

s'acta dans les urnes à l'orée de l'ère Trump: «C'était dur pour moi en 2016, je n'étais vraiment pas fan d'Hillary Clinton, mais je me disais que je pouvais voter pour elle si elle se présentait contre le diable ou Hitler – et pour moi Trump remplissait ces critères», retrace-t-elle, rictus triste et bras ballants. Elle nourrit encore aujourd'hui l'espoir, de plus en plus fluyant, de renouer un jour avec un environnement républicain plus conforme à ses valeurs

– bien qu'elle relate avec amertume avoir souffert, à plusieurs reprises ces dernières années, de l'antisémitisme qui a prospéré dans le sillage trumpien.

D'ici là, elle a mis sa carrière «entre parenthèses pour [se] consacrer à cette campagne électorale si cruciale» et s'active donc dans les marges de ce parti auquel elle se sent de plus en plus étrangère, mais où elle envisage son adhésion comme une sorte de cheval de Troie. Elle peut ainsi voter encore lors des primaires, et surtout se présenter comme «de la famille» lorsqu'elle s'efforce, par toutes les voies possibles, d'en convertir les membres à un vote de raison – à défaut d'adhésion – pour Kamala Harris.

Dans tout le pays, mais plus particulièrement en Pennsylvanie, le plus disputé et crucial des sept principaux swing states, la campagne conduite sur une pente très centrée par la vice-présidente démocrate entend supplanter Donald Trump mardi grâce au ralliement d'un contingent de républicains modérés. Par exemple les 158 000 d'entre eux qui, lors de la primaire de leur parti dans l'Etat, fin avril, avaient pris la peine de se déplacer pour apporter leur vote à Nikki Haley, alors même que sa candidature alternative était déjà suspendue depuis deux mois, écrasée par le rouleau compresseur Trump.

PROFILS RÉCEPTIFS

Si ce dernier avait raflé la Pennsylvanie lors de la présidentielle 2016 devant Hillary Clinton par 44 000 voix d'écart (0,7% des suffrages), Joe Biden l'y devança quatre ans plus tard de 80 000 votes (1,2%). Alors que le scrutin pourrait se jouer une nouvelle fois à presque rien, les républicains réfractaires à l'ex-président constituent donc un gisement sans équivalent de voix courtisées par Harris et ses alliés, qui n'ont ménagé ni leurs efforts ni leurs investissements pour convaincre les déserteurs du trumpisme de ne pas seulement s'abstenir, mais de lui offrir leur soutien.

Ainsi a-t-on vu éclore dans chaque swing state une forme de campagne dans la campagne Harris, dotée d'un état-major et d'une feuille de route propres: il s'agit que les républicains parlent aux républicains. En Arizona, c'est par exemple John Giles, maire de Mesa – soit la grande ville (plus d'un demi-million d'habitants) la plus conservatrice du pays –, qui a pris la tête de cette division après avoir offert son soutien à la candidate démocrate. Et, à la direction de la version pennsylvanienne des «Républicains pour Harris», ont donc été désignés Jim Greenwood, ex-élu conservateur à la Chambre des représentants, et Ann Womble, ancienne patronne du parti dans le comté rural de Lancaster.

Au bout de routes bordées de plants de maïs desséchés, où il faut souvent louvoyer autour des carrioles à cheval des fermiers amish, on retrouve cette dernière attablée face à ce constat placide: «Jamais je n'ai vu une campagne mobiliser autant de ressources pour attirer des élec-

teurs de l'autre parti.» Mais cet autre parti qui fut le sien – elle n'avait et n'aurait jamais voté pour un démocrate avant de soutenir Biden en 2020 – la sidère tant il «a abandonné tout sens moral, pour laisser un pervers narcissique en prendre les commandes». Et elle ne se fait guère d'illusion quant à la possibilité d'un retour. «Il ne s'agit pas de croire qu'en se débarrassant du mal trumpien qui rongé la bête, elle redeviendra comme avant : cette version nationaliste-chrétienne et populiste est, je pense, l'avenir du Parti républicain. Et pas un avenir très prometteur à mon sens.»

Afin de convaincre d'autres conservateurs allergiques au trumpisme de le rejoindre dans leur exil, les «Républicains pour Harris» recourent à toutes les stratégies usuelles des campagnes (démarchage téléphonique, porte à porte, publi-postage) mais de façon beaucoup plus ciblée, en s'appuyant sur des recoupements complexes de données visant à identifier les profils les plus réceptifs, susceptibles d'avoir voté pour Nikki Haley lors de la primaire, parmi les adhérents locaux au «GOP». «On organise aussi des appels Zoom hebdomadaires et des événements communautaires, afin que chacun puisse se sentir accompagné dans le choix de voter pour le parti historiquement adverse», détaille Ann Womble.

Lors de ces rassemblements, comme à la convention nationale du Parti démocrate à Chicago en août, s'expriment d'ex-élus conservateurs de premier plan et anciens trumpistes détroqués, déradicalisés, appelant leurs camarades à reprendre leurs esprits, surmonter leurs différences avec Harris, et donc voter pour elle en novembre, dans un acte qui, selon les mots de l'ancien vice-gouverneur républicain de Géorgie Geoff Duncan «ne fait pas de vous un démocrate, mais un patriote». Une démarche pensée, dans le jargon des stratégies de campagne, comme délivrant à l'électeur lambda «une structure de permission» à franchir le Rubicon.

CHASSÉ-CROISÉ

Parmi ces porte-voix, au parcours idéologique parfois ancré très à droite, les anciens élus au Congrès Adam Kinzinger et Liz Cheney, qui se sont joints à Kamala Harris lors de certains meetings en Pennsylvanie, et pour lesquels Ann Womble dit son «énorme admiration»: «Ils ont sacrifié leur carrière politique pour défendre ce qui est juste. Ce qu'ils ont fait au sein de la commission du 6 janvier [portant sur l'insurrection de partisans de Donald Trump au Capitole, en 2021, ndr] est remarquable, et d'une grande clarté morale, alors que tant d'élus se sont déshonorés en suivant Trump. J'ai honte pour eux. Comme l'a dit Liz Cheney: un jour cette fête va retomber, nous dépasserons Trump, mais le déshonneur de ceux qui l'ont suivi demeurera.»

Parfois, pour faire œuvre de persuasion, il lui faut arguer aux récalcitrants «que Harris n'aura sans doute pas de majorité au Sénat, ou du moins pas assez de soutiens au



Ann Womble, à la tête du comité «Républicains pour Harris» de Pennsylvanie.



Pour Andrea Fellerman-Kesack, la rupture avec le Parti républicain a eu lieu dans les urnes à l'orée de l'ère Trump.

Congrès pour agir de façon très radicale, et sera donc obligée de gouverner dans le compromis transpartisan». A ses yeux, «la gauche du camp démocrate est bruyante, mais elle n'a presque aucun pouvoir, son centre de gravité est au centre». Elle dit rêver qu'une défaite de Trump permette l'émergence d'un nouveau pacte au sein du Parti démocrate, «pro-Otan, pro-libre échange, culturellement centriste», auquel pourraient alors s'assimiler durablement

«Républicains pour Harris». Dans les livres d'histoire politique américaine, on parle en pareil cas d'un «réalignement»: quand les coalitions associées à chacun des deux grands partis se recomposent au gré de transferts de partisans par segments entiers. Ainsi se redessinent la carte électorale du pays, le profil (sociologique, économique, racial...) des soutiens presque acquis à chaque camp, et les rapports de force entre eux. Le début des an-

nées 60 avait par exemple vu l'électorat noir, historiquement attaché au vote républicain car fidèle au «parti de Lincoln», rallier en masse le camp démocrate, quand les présidents Kennedy puis Johnson prirent le train des luttes des droits civiques – alors que l'électorat blanc ségrégationniste flaiet en face, chez les conservateurs de Nixon, et les Etats du vieux Sud avec lui.

Depuis 2015 s'opère un chassé-croisé comparable – dont Andrea Fellerman-Kesack et ses amis d'enfance constituent l'illustration éloquent. L'avènement de Trump a vu une population déshéritée par la désindustrialisation et la mondialisation répondre à son déclassement économique en basculant de la gauche vers la droite de l'échiquier politique. Avant qu'une vague d'électeurs conservateurs, plutôt issus des classes moyennes et supérieures, bousculés dans leurs valeurs par les outrances ou les politiques de ce nouveau champion de la droite populiste, n'amorce l'exode inverse.

«FOSSÉ SANS PRÉCÉDENT»

«On assiste à un renversement qui s'accroît encore avec l'élection en cours, et s'accompagne d'une inversion des positions partisans, sur l'économie par exemple», observe Ben Toll, professeur de sciences politiques à l'université de Wilkes-Barre, qui souligne que «le Parti démocrate est devenu celui du libre-échange pendant que Trump prône des politiques agressivement protectionnistes, avec son obsession des droits de douane». Alors que la figure et le bilan trumpiens (notamment sur l'IVG) lui aliènent les électrices en masse, et tandis qu'il drague par son discours anti-élite et xénophobe les frustrations d'un certain électorat populaire, deux facteurs s'imposent nettement dans les études comme les nouvelles lignes de partage face aux urnes: l'accès ou non aux études supérieures et le genre.

Ainsi, «on observe un fossé sans précédent entre le vote des femmes diplômées et celui des hommes sans formation universitaire», analyse Ben Toll, pointant une fracture qui transcende les anciens clivages. Mais aussi les mariages. Au gré de son démarchage, Andrea Fellerman-Kesack témoigne avoir croisé nombre de femmes ayant prévu de «compenser» le suffrage de leur conjoint, au risque de miner la cohésion du foyer: «L'une d'elles m'a confié qu'elle vit à un étage différent de son mari, parce qu'elle vote Harris et lui Trump.» D'autres ne sont pas pressées de faire connaître leur choix. «Beaucoup de gens, de femmes en particulier, détestent Trump mais ont peur des répercussions dans leur entourage si elles l'expriment», observe-t-elle. Et la campagne Harris partage à l'évidence ce diagnostic. D'où une récente salve de spots publicitaires, où des femmes, manifestement en ménage avec un trumpiste, se voient souffler, par la voix de Julia Roberts notamment, que l'isoler peut être le lieu d'une liberté de choix, dont le secret n'appartient qu'à elles seules. ◀

carnet

SOUVENIR

A Emmanuelle, Le Gard, les souvenirs...

HOMMAGE

Paris (75)

Amnesty International France

rend hommage aux personnes pour qui le respect des droits humains a toujours été essentiel.

En décidant de poursuivre leur engagement par leurs legs ou contrats d'assurance-vie, elles contribuent à notre liberté de parole et d'action. Nous leur en sommes très reconnaissants.

AMNESTY INTERNATIONAL FRANCE
76, BOULEVARD DE LA VILLETTE
75940 PARIS CEDEX 19
TÉL. 01 53 38 66 24
WWW.AMNESTY.FR



Libération

Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence...

Contactez-nous

Réservations et insertions

la veille de 9h à 10h pour une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes : 153 € TTC pour une parution
15,30 € TTC la ligne suppl.
abonnée et associations : -10%*

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e-mail : carnet-libe@teamedia.fr

Par
ARNAUD VAULERIN

C'est un double saut dans l'inconnu et la cobelligérance. Qu'il soit «*imminent*» ou dans les «*prochaines semaines*», le déploiement des soldats nord-coréens aux côtés des troupes russes est désormais une chose acquise. Et une grande première historique vu le nombre et le statut des troupes concernées. Elle témoigne d'un rapprochement qui n'a rien de symbolique ni d'anecdote entre la Russie affaiblie de Vladimir Poutine et la Corée du Nord isolée de Kim Jong-un, et alimente les craintes d'une escalade en Ukraine. Par la voix de sa ministre des Affaires étrangères, Choe Son-hui, qui poursuivait vendredi une visite à Moscou, Pyongyang a d'ailleurs claironné qu'il sera toujours «*fermement aux côtés de nos camarades russes jusqu'au jour de la victoire*». Son homologue russe, Sergueï Lavrov, a confirmé que des «*contacts très étroits (avaient) été établis entre les militaires et les services de sécurité des deux pays. Cela permet de résoudre des questions importantes pour la sécurité de nos citoyens et des vôtres*».

VESTIGES DE MISSILES

Depuis plusieurs jours, les services de renseignements ukrainien, sud-coréen et américain ont avancé des chiffres qui avoisinent les 10 000 ou 12 000 hommes. Jeudi, le secrétaire d'Etat américain, Antony Blinken, a déclaré que 8 000 Nord-Coréens se trouvaient dans la région frontalière de Koursk, en Russie. «*Nous n'avons pas encore vu ces troupes se déployer au combat contre les forces ukrainiennes, a ajouté le patron de la diplomatie américaine, mais nous nous attendons à ce que cela se produise dans les prochains jours.*» Ces transferts semblent d'ailleurs s'accélérer. Quarante-huit heures plus tôt, le porte-parole du Pentagone, le général Pat Ryder, assurait être en possession d'«*indices selon lesquels un petit nombre*» de soldats du Nord «*se trouvent déjà dans la région de Koursk, avec quelque 2 000 supplémentaires*» sur le point d'arriver. Presque au même moment, le service national de renseignement (NIS) sud-coréen indiquait à des parlementaires que 10 900 soldats du Nord devraient être déployés en Russie d'ici à décembre. Le président russe, Vladimir Poutine, n'a d'ailleurs pas cherché à nier les évidences.



Le président nord-coréen, Kim Jong-un, lors de l'inspection sur une base d'entraînement de l'armée populaire, le 2 octobre. PHOTO KCNA. AFP

UKRAINE La Corée du Nord reprend le chemin de la guerre à l'étranger

L'annonce d'un déploiement massif et inédit depuis plusieurs jours de soldats nord-coréens dans la région de Koursk, frontalière avec l'Ukraine, suscite des interrogations sur l'utilisation de ces troupes aux côtés des Russes. Une nouvelle dimension d'un partenariat stratégique qui rappelle les engagements de Pyongyang dans de précédents conflits.



ment à plus de 9 millions le nombre d'obus expédiés par Pyongyang depuis l'invasion de l'Ukraine en 2022. Certains vestiges de missiles ont d'ailleurs été identifiés dans les décombres d'installations civiles ukrainiennes frappées par la Russie.

L'envoi de soldats (des civils nord-coréens travaillent de longue date en Russie) en soutien à l'armée russe est une nouvelle dimension de ce partenariat stratégique. La direction générale du renseignement du ministère ukrainien de la Défense assure que 12 000 Nord-Coréens, dont 500 officiers, sont stationnés en Russie et reçoivent une formation dans cinq centres d'entraînement de l'Extrême-Orient, tels qu'Oksourisk, Oulan-Oude et Iekaterinoslav. Un grand nombre de ces hommes feraient partie du XI^e corps (ou «Storm Corps», corps des tempêtes), une unité de forces spéciales de l'armée entraînée à l'infiltration, à lancer des attaques depuis l'arrière des lignes ennemies, au sabotage d'infrastructures et aux assassinats, rappelait récemment le quotidien sud-coréen *Hankyoreh*. L'histoire de ce corps remonterait à l'unité qui avait mené le raid en 1968 sur la Maison Bleue et tenté, sans succès, d'assassiner le président sud-coréen Park Chung-hee.

BARRIÈRE LINGUISTIQUE

Kyiv précise que trois généraux de la Corée du Nord sont arrivés en Russie. Il les a même identifiés avec l'aide de Séoul, il s'agirait du colonel-général Kim Yong-bok, un général de haut rang qui commande les troupes des forces spéciales, notamment le XI^e corps. Parmi les autres officiers supérieurs identifiés par l'Ukraine figurent le colonel-général Ri Chang-ho, chef adjoint de l'état-major général et chef du bureau général de reconnaissance (qui gère notamment les opérations clandestines), et le major général Sin Kum-cheol, chef de la direction opérationnelle principale.

Côté russe, c'est le vice-ministre de la Défense, le colonel-général Ioussou-bek Evkourou, qui est aux manettes. Il serait notamment chargé de superviser la formation et l'adaptation du personnel militaire nord-coréen. L'un des grands défis à relever dans cette inédite coopération est la barrière linguistique. Les soldats de Kim Jong-un débarquent sur un théâtre d'opérations où ils ne maîtrisent pas la langue et où les deux belligères se comprennent. Le NIS expliquait récemment que l'armée

Il est d'ailleurs fort probable que Pyongyang déploie également des hommes pour surveiller ses propres soldats et prévenir des fuites.

russe enseignait plus de 100 termes militaires en russe aux soldats nord-coréens, mais que des problèmes de communication avaient été signalés.

La manière dont ces troupes seront utilisées reste encore imprécise. «Certains ont émis l'hypothèse qu'elles pourraient s'engager dans la reconnaissance en profondeur et l'action directe pour lesquelles elles ont été formées (s'il s'agit effectivement de membres des forces spéciales nord-coréennes), soulignaient les experts Mark Cancian et Chris H. Park dans une note du Centre d'études stratégiques et internationales à Washington (CSIS), le 25 octobre. Cependant, faire combattre ces troupes sur les lignes de front serait une stratégie risquée. Elle ferait de la Corée du Nord un combattant direct dans la guerre, ce qui serait très difficile sur le plan diplomatique. En outre, il y a le risque de désertions et de prisonniers. Ces deux éléments mettraient la Corée du Nord dans l'embarras en raison de ce que ces troupes pourraient dire.»

Il est d'ailleurs fort probable que Pyongyang déploie également des hommes pour surveiller ses propres soldats et prévenir des fuites. Quitte à se livrer à du chantage en agitant la menace de mesures de rétorsion et de répression sur les familles de ses hommes en Corée du Nord. Pour le compte du site d'analyse spécialisé sur la Corée du Nord 38North, Daniel DePetris juge «possible que Poutine déploie les Nord-Coréens comme troupes de choc sur la ligne de front, en particulier à Donetsk, où les offensives russes en cours près des villes ukrainiennes de Tchassiv Yar et Pokrovsk ont causé d'importantes pertes du côté russe. [...] Des unités nord-coréennes pourraient être stationnées dans la province russe de Koursk, dont l'armée ukrainienne continue de tenir le terrain après une offensive surprise en août, afin de libérer du personnel russe pour les tâches à accomplir sur le front.»

L'autre possibilité est un emploi des troupes du Nord comme force de soutien, notamment dans le domaine des transports et de la maintenance. «La logistique russe est notoirement mauvaise, et des effectifs supplémentaires pourraient être utiles, pour-

suivent les analystes du CSIS. Des rôles de soutien au combat, tels que les opérations par drone, sont possibles. [...] Quel que soit leur rôle, la présence des Nord-Coréens libérerait du personnel russe pour le service en première ligne.» Mais il reste à démontrer si plusieurs milliers d'hommes supplémentaires, ne parlant ni russe ni ukrainien, peuvent avoir un impact significatif sur le cours de la guerre en Ukraine.

GUERRE ENTRE FRÈRES

Les performances réelles des troupes nord-coréennes soulèvent de nombreuses interrogations. Elles n'ont pas été engagées en masse et dans un conflit conventionnel grandeur nature depuis 1953. Lors de cette guerre de Corée fratricide qui avait ravagé toute la péninsule durant trois ans, entre trois et cinq millions de civils et militaires avaient été tués. La fin

du pire des conflits de l'après-Second Guerre mondiale avait consacré la séparation entre le Nord et le Sud qui s'étaient lancés dans une surenchère militaire qui n'a jamais cessé.

Durant la guerre du Vietnam, afin d'affronter les troupes de la Corée du Sud qui soutenaient l'effort de guerre américain avec plus de 310 000 hommes, Pyongyang avait expédié un millier de soldats : des pilotes de l'armée de l'air nord-coréenne avaient volé sur des MIG-17 et servi aux côtés des Vietnamiens du Nord entre 1966 et 1972. Ils auraient abattu 26 avions américains. Au moins quatorze Nord-Coréens auraient alors été tués en mission, selon les confessions d'un gradé militaire vietnamien.

Pyongyang avait également expédié à Hanoi des officiers pour mener une guerre psychologique contre les Sud-Coréens, des opérations de kidnapping et pour étudier les tactiques et l'état de préparation au combat des troupes sud-coréennes. Une guerre entre frères, mais en territoire étranger et en pleine guerre froide. Lors de la guerre du Kippour entre Israël et une coalition

de pays arabes en octobre 1973, le régime de Kim Il-sung (grand-père de Kim Jong-un) avait dépêché en Égypte 1500 conseillers militaires et quelque 40 membres de l'armée de l'air. Depuis, la dynastie des Kim n'a plus déployé des soldats en nombre. En Libye, en Ouganda, en RDC, elle n'a envoyé qu'entre 20 et 50 conseillers militaires lors de crises. Au moment du printemps arabe en Syrie, la Corée du Nord avait aligné des experts, des pilotes d'hélicoptères, peut-être des unités au sol, aux côtés des soldats de Bachar al-Assad. Mais rien de massif. Cette fois, en Russie et en Ukraine, Pyongyang se lance dans une mobilisation d'ampleur, dans une guerre très loin de son territoire. Un pari risqué et une escalade certaine. ♦

LIBÉ.FR

Ces documents qui attestent de la présence de soldats nord-coréens en Russie
CheckNews a analysé les vidéos, images et enregistrements audio qui informent des conditions de déplacement vers l'Ukraine.

Le 24 octobre, après la diffusion de vidéos, d'images satellite et de captures d'écran, il avait été interrogé à ce sujet lors de la conférence de presse du sommet des Brics à Kazan (République du Tatarstan). Comme le précisait alors l'Institut For the Study of War, Poutine avait répondu ironiquement que «les photos sont une chose sérieuse» et «reflètent quelque chose». Avant de rappeler la signature, en juin, d'un traité de partenariat stratégique global entre Pyongyang et Moscou et sa ratification ce même 24 octobre par la Douma (la Chambre basse du Parlement russe). Dans les jours à venir, le Conseil de la fédération de Russie (Chambre haute) doit également ratifier l'accord. Les deux États paria d'Asie ont renforcé leurs partenariats avant même cette signature. Depuis plusieurs mois, Pyongyang livre des armes à Moscou, notamment des missiles balistiques à courte portée, des obus d'artillerie. Séoul évaluait récem-

Pour le RN, c'est la saison des châtaignes

Affichant de grandes ambitions lors de sa rentrée, le parti d'extrême droite traverse un faux plat. Il peine à marquer des points à l'Assemblée tandis que Marine Le Pen, empêtrée dans son procès, est en retrait et que Jordan Bardella délaisse le parti pour se consacrer à la promotion de son livre.



Marine Le Pen et Jordan Bardella lors du résultat des élections

Par
NICOLAS MASSOL

Devant la haie de caméras, jeudi, Cyrielle Chatelain parade. «C'était du vide, une perte de temps, et donc nous vous donnons rendez-vous pour débattre du texte qui contient l'abrogation de la réforme des retraites dès le 28 novembre», triomphe la patronne du groupe écolo à l'Assemblée, renforcée d'une délégation de députés du Nouveau front populaire (NFP). Plusieurs mètres en retrait, Marine Le Pen lance des regards noirs à l'atrouppement, fait des messes basses aux lieutenants qui l'accompagnent, s'impatiente. C'est la niche parlementaire du Rassemblement national (RN), ce jeudi, au Palais-Bourbon, la journée où son groupe tient l'ordre du jour, et voilà qu'un écolo lui vole la vedette ! Il est vrai que la députée d'extrême droite n'a pas de raison de crier victoire. Pendant six heures laborieuses, son parti a étalé son impuissance en refusant de retirer sa proposition de loi visant à abroger la réforme des retraites menée en 2023 par Elisabeth Borne. Un texte tendu comme un piège à la gauche mais vide de sa substance en commission, que le RN s'est obstiné à défendre pour ne pas s'avouer vaincu. Défaite malgré

tout, Le Pen doit regarder parader le NFP en attendant son tour. Il arrive : jérémiade habituelle sur le sectarisme des adversaires, le «parti unique», etc. On votera quand même, le 28 novembre, la proposition de la gauche visant à revenir sur la loi de 2023. «Si le RN ne vient pas au soutien du vote de l'abrogation de la réforme des retraites, elle ne peut pas être votée. Donc il y a bien un moment où il va falloir que les membres du NFP comprennent que sans le RN, il n'y a pas d'abrogation de la réforme des retraites», conclut-elle.

DRÔLE DE PÉRIODE

Elle a raison, évidemment. Mais n'a aucune gloire à en tirer. Forte de ses 143 députés, la cheffe de file de l'extrême droite avait commencé l'année scolaire en se rêvant pôle d'influence. «La séquence du budget va être l'occasion pour nous de devenir législateurs», prophétisait un de ses plus proches conseillers, persuadé que le gouvernement, suspendu au bon vouloir du RN, serait bien obligé de reprendre à son compte des amendements frontistes, voire de les faire voter. Deux mois après la nomination de Michel Barnier à Matignon, il faut bien constater qu'il n'en est rien. Les troupes frontistes clapotent à l'état de force d'appoint :

tantôt de la droite et des macronistes pour faire échec aux hausses d'impôts de la gauche sur les plus fortunés, tantôt du NFP, donc, fin novembre, sur l'abrogation de la réforme des retraites. Ensablée à l'Assemblée, l'extrême droite traverse un drôle de période, faux plat vasouilleux où elle se voit privée trois jours par semaine de Marine Le Pen, empêtrée dans le procès des assistants parlementaires de son parti. La cheffe est loin, cela se ressent. Soupçonnée, avec 27 membres ou ex-membres de sa formation, de détournements massifs de fonds publics, la députée du Pas-de-Calais s'est jetée tout entière dans cette procédure où elle risque jusqu'à dix ans d'emprisonnement, 1 million d'euros d'amende et une peine d'inéligibilité de dix ans. La décision a été prise d'y assister le plus possible, au risque de donner de l'écho à une séquence où elle apparaît en difficulté.

«Vous en parlerez de toute façon», disait-elle à la presse lors de sa rentrée parlementaire, mi-septembre, à Paris. Un mois après l'ouverture du procès, force est de constater que Marine Le Pen a manqué de nez. Malgré la présence des journalistes, le procès ne fait pas la une des gazettes et disparaît carrément de certaines interviews politiques. Invité sur France 2 lundi matin, Jor-

dan Bardella n'a même pas été interrogé sur l'affaire. Pas plus que sur les révélations de *Libération* démontrant sa participation à la confection de fausses preuves de travail pour se disculper – lui-même n'est pas prévenu dans le procès. Cela fait bien sûr les affaires de nos larons. Mais, corollaire du silence médiatique, Le Pen semble avoir tout simplement disparu de la circulation. Invitée de BFM Politique, dimanche, la députée a préféré annuler.

DÉCLARATIONS EMBARRASSÉES

Car le procès se passe mal. La principale mise en cause a bien engrangé un succès, mi-octobre, en parvenant à prouver que l'administration du Parlement européen avait réalisé un faux contrat pour régulariser une erreur d'expert-comptable. Cette maigre consolation n'en finit pas de disparaître sous les monceaux de déclarations embarrassées, contradictoires et floues des prévenus suivants. C'est Julien Odoul incapable d'expliquer un désastreux courriel de 2015, quatre mois après sa prise de poste comme assistant de l'eurodéputée Mylène Troszczynski, dans lequel l'actuel député de l'Yonne demande à «faire connaissances» avec sa patronne. C'est Nicolas Bay, ancien

collègue de Le Pen à Bruxelles, qui avoue avoir «reconstitué» a posteriori des revues de presse de son «assistant». C'est Louis Aliot, maire de Perpignan, qui peine à convaincre qu'un seul texte en onze mois constitue une preuve convaincante d'activité. Au milieu de ces défenses embarrassées, Marine Le Pen surnage, étonnamment à l'aise, pleine d'aplomb en audience, de ruse et de séductions pour la presse lors des pauses. Mais à quoi bon, puisque les lumières sont braquées sur l'Assemblée ? Le siège de la patronne est resté vide, les premiers jours de l'examen en séance du projet de loi de finances. Aux manettes du groupe frontiste, le binôme formé par les députés Jean-Philippe Tanguy et Matthias Renault fonctionne pourtant bien. L'un est politique, l'autre est technique. Mais la paire ne suffit pas à

«Ce n'est pas un directeur général qu'il faut au RN mais un exorciste.»

Arnaud Stéphane
ex-conseiller de Marine Le Pen



européennes, à Paris, le 9 juin. PHOTO DENIS ALLARD

masquer les incohérences de sa formation, tirillée entre un social-populisme qui lui fait critiquer la suppression de l'impôt sur la fortune et la création de la *flat tax*, en 2018, et une ligne libérale tournée vers les classes moyennes supérieures et les plus riches. Pire: Tanguy donne l'impression d'être seul à tenter de garder l'équilibre, quand ses troupes semblent disposées à basculer du côté droit.

En tout état de cause, le RN se retrouve, dans le débat budgétaire, dans la position peu reluisante de suppléant de la coalition LR-macroniste, réussissant mal à faire entendre sa propre musique. «*La gauche, et je le déplore, est en train de remporter la bataille idéologique*», a acté le député du groupe macroniste Ensemble pour la République Charles Sitzenstuhl. L'extrême droite, elle, n'a réussi qu'à faire passer un amendement visant à réduire la contribution de la France à l'Union européenne.

En mal de victoires à faire valoir, le RN s'est même enorgueilli d'avoir remporté une mesure rétablissant la demi-part fiscale des veufs et veuves, pourtant déposée par un député exclu du groupe pour des propos racistes. Les (rares) gains n'ont pas d'odeur. Au RN, si, qui est toujours exclu de toute négociation. «*J'ai envoyé un message à Saint-*

Martin [le ministre du Budget, ndr] pour proposer un compromis, il ne m'a même pas répondu», se désole Tanguy, qui s'est aussi vu opposer une fin de non-recevoir par la gauche à sa proposition de deal sur l'ISF. Incapable de jouer les premiers rôles, l'extrême droite hausse le ton et agite plus frénétiquement la menace de la censure.

RECRUE ANTISÉMITES

Le parti, promet-on au siège, se remet en ordre de marche en vue de la prochaine dissolution. Les commissions d'investiture vont recommencer. De là à imaginer que les leçons ont été tirées, il y a un pas que la prudence conseille de ne pas franchir trop vite. «*Ne participez pas à la tentation de l'autoflagellation et d'une introspection qui s'éterniserait*», a prévenu Bardella mi-octobre aux 125 députés frontistes.

Message reçu : dix jours plus tard, *Libé* révélait l'embauche d'un assistant parlementaire radical aux accointances antisémites, que le parti licencierait quelques heures après la parution de l'article. L'idéologie de la recrue était pourtant connue du RN, qui l'avait déjà prise en stage, accueillie lors de tractages militants, et même recrutée via l'entreprise e-Politic, prestataire de la communication de la formation. Il

est douteux que cette fausse erreur de casting soit la dernière.

Ancien conseiller de Marine Le Pen pendant la présidentielle de 2022 et vieux compagnon de route du parti d'extrême droite, Arnaud Stéphane fait du jeune patron de parti le responsable de la mauvaise passe du RN. «*Front républicain, pertes des vice-présidences à l'Assemblée, foirage de l'abrogation de la réforme des retraites... Ce n'est pas un directeur général qu'il faut au RN mais un exorciste*», grince le communicant. Non sans tort: promis depuis trois mois, le «DG» du parti n'est toujours pas recruté. Loïn de réorganiser sa boutique qu'il promet de «professionnaliser» depuis deux ans, Jordan Bardella a consacré son été à l'écriture de son livre. «*Ce que je cherche*» (Fayard), au service duquel il compte mettre l'appareil frontiste à disposition. Un premier meeting flanqué d'une séance de dédicaces, sur le modèle de la pré-campagne présidentielle d'Eric Zemmour en 2021, est prévu le 10 novembre, lendemain de la sortie de son ouvrage, à Tonneins, dans le Lot-et-Garonne. Une campagne d'intense promotion a d'ores et déjà commencé dans les très serviles médias du groupe Bolloré. A quoi bon s'ennuier à construire un appareil quand on peut se laisser porter par un empire médiatique? ▶

Libération

Chaque mardi,
la newsletter de
«Libération»
passe au crible
l'extrême droite,
du RN
aux groupuscules
violents



FRONTAL

Inscrivez-vous
sur libe.fr/frontal



Par
SOPHIE DES DÉSERTS
Photo
VÉRONIQUE BESNARD

Il fallut pour découvrir son existence que l'apprenti sorcier milliardaire de Telegram, Pavel Dourov, soit arrêté fin août, au Bourget, à la sortie de son jet. L'Office mineurs (Ofmin) a été à l'origine de la procédure, las de se heurter au réseau crypté devenu l'herodas des pédopornographes. Retentissement planétaire, des indignations d'Elon Musk, partagées par le porte-parole de Vladimir Poutine, aux félicitations des polices étrangères, à New York, Berlin, Singapour... Sans parler du malaise d'Emmanuel Macron qui avait, trois ans plus tôt, offert à Pavel Dourov, en sus de ses passeports russe et émirati, la nationalité française. Le Président a découvert en temps réel son interpellation. Peut-être ignorait-il, comme beaucoup, la mission de l'Ofmin, institution créée en septembre 2023, au sein de la police judiciaire, pour mieux lutter contre les violences sexuelles faites aux mineurs, la pédocriminalité sur Internet et le cyberharcèlement, avec l'ambition de mieux coopérer avec les services existants dans toute la France – gendarmerie comprise – et à l'international. Mission vertigineuse : 160 000 enfants, selon la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Civise), seraient victimes de violences sexuelles chaque année dans l'Hexagone, et chaque jour des centaines de signalements parvien-

nent à l'Ofmin, témoignages, flot incessant de photos et vidéos d'abus. «*Ce sont des hommes à 99%, dans nos dossiers, tous âges, tous milieux, des ouvriers, enseignants, médecins, pères de famille, retraités, étudiants...*» dit Gabrielle Hazan, la cheffe de l'Office, dans son étroit bureau sans lumière aménagée dans un bloc de béton de Nanterre. Elle s'excuse du froid, emmitouffée dans un gilet qui couvre son ventre arrondi par sept mois de grossesse. Elle parle vite, voix cristalline et franc sourire, comme un bouclier contre les abjections humaines traitées par son service. Motus sur les affaires en cours. Mais l'une d'elles, récente, a fuité : elle concerne un aide-soignant de Nantes, 32 ans, père, ex-candidat LFI aux élections départementales, agrégé comme assistant familial pour héberger un enfant de 4 ans handicapée, qu'il a violée et filmée – la vidéo a été signalée par des enquêteurs néerlandais. Il a reconnu en garde à vue des «*penchants pédophiles*» et a été mis en examen pour «*viol avec actes de torture ou de barbarie, agressions sexuelles sur mineurs de moins de 15 ans*». Quelques mois avant, la cheffe de l'Ofmin avait perquisitionné, à l'aube, le domicile d'une magistrate mariée à un grand consommateur de vidéos d'enfants abusés. Le lendemain de notre entretien, c'est un lycéen de 17 ans qui sera arrêté, pour des viols commis sur son frère de 12 ans. «*C'est un océan, soupire Gabrielle Hazan. On pourrait, on devrait faire des interpellations chaque semaine. Mais avec seulement 30 enquêteurs, nos moyens ne sont pas du tout à la hauteur.*»

Au diable la langue de bois. Gabrielle Hazan est une curiosité à la police judiciaire : 33 ans, formée à Sciences-Po, reçue 3^e au concours des commissaires, ouvriers, enseignants de gauche, écolo, féministe, le genre à lire Mona Chollet et afficher dans son bureau un grand dessin moquant les mâles alpha. «*Quand j'ai candidaté pour l'Ofmin, on m'a dit que je n'avais aucune chance, que j'étais illégitime*», glisse-t-elle. Certes, elle n'était pas la plus capée, après seulement deux ans à la brigade des réseaux franciliens, puis au commissariat de Versailles où elle a découvert l'ampleur des violences conjugales. Mais Gabrielle Hazan était la candidate de Frédéric Veaux, grand flic réputé sarkozyste, ex-directeur général de la police nationale, tout récemment parti en retraite, qui dit d'elle : «*C'est une fille droite, sincère, challenging, dotée d'une vision et d'une capacité de travail extraordinaire.*»

«PAS QUESTION»

Son conseiller judiciaire, Vincent Le Beguec, l'avait recrutée en 2020, petite main au cabinet. La jeune commissaire n'avait pas précisé qu'elle logeait parfois dans son appartement du XIV^e, pour une ou deux nuits, des femmes sans papiers en attente d'un hébergement d'urgence. Elle a d'abord fait des notes, en bonne polarde, fille aînée – avant trois garçons – d'une magistrate et d'un avocat à la Cour de cassation, qui la rêvaient énarque, «*surtout pas flic*». Amoureuse d'un même spécimen, enquêteur lui aussi, Gabrielle Hazan s'est vite distinguée par son efficacité.

sa niaque, son charme boy-scout, chevelure indomptable sous le képi et sa langue cash, apte à bousculer habilement les caciques de la Place Beauvau. La vague #MeToo les a obligés à bouger. Ils ont saisi que cette fille-là saurait incarner à merveille le renouvellement de la police...

Elle a joué le jeu, devenant référente nationale pour les violences conjugales. Combien de fois a-t-elle halluciné devant les vieux réflexes machos, martelé que les victimes devaient être traitées avec plus d'égard. Quand on lui demanda, en 2021, d'aller défendre sa corporation sur les plateaux de télé, alors qu'une femme ayant voulu déposer plainte pour viol s'était vue demander si elle «*avait joué*», elle répondit : «*Pas question.*» La commissaire n'a cessé d'observer, inquiète, la dégradation des moyens, le manque de considération pour l'uniforme, le succès du RN chez ses confrères. Elle n'a jamais voulu nier l'existence de violences policières, loin à ses yeux d'être systémiques, mais réelles. Elle-même, à vélo porte de la Chapelle, s'est fait asperger de gaz lacrymogènes pour une rixe entre deux étrangers, tombant, aveuglée à terre, avant de sortir sa carte professionnelle et exiger que les interpellés soient conduits à l'hôpital. «*Gabrielle a l'énergie de la jeunesse, des positions décalées, non conventionnelles, résume Frédéric Veaux. Elle nous a fait du bien, apporté de l'air frais.*»

Naturellement, il a pensé à elle, quand il fut enfin question, en 2023, de créer un office central spécialisé pour les enfants, plus puissant que le pôle mineur existant au sein de l'Office central pour la répression des violences aux personnes (OCVT). Tous les grands pays avaient un service dédié, il était temps. L'ex-secrétaire d'Etat à l'enfance, Adrien Taquet, sidéré par la faiblesse des moyens policiers, a convaincu son collègue de l'Intérieur, Gérard Darmanin, qui avait été nommé sous le coup d'une plainte pour viol et harcèlement (éteinte par un non-lieu en décembre 2023), a agi, à Beauvau, contre les violences conjugales et familiales, poussé par la pression sociale et par son épouse, une ex-communicante de Havas devenue psy pour enfants. «*J'ai aussi été marqué à l'adolescence par le décès brutal du fils de ma sœur*», confie l'ancien ministre à Libération. L'enfant de 5 ans a été tué en 1993 par son père, un homme violent aux moeurs troubles, retrouvé mort à ses côtés. «*Je n'oublierai jamais ce jour où des enquêteurs m'ont mis devant une carte avec les connexions sur les sites pédophiles, avant de zoomer autour de Beauvau, sur le VIII^e arrondissement, il y avait des petits points partout, poursuit Darmanin. J'étais stupéfié. On a créé l'Ofmin. Et quand Frédéric Veaux m'a suggéré le nom de Gabrielle Hazan, en glissant qu'il la trouvait juste un peu jeune, je lui ai dit que ce n'était pas un argument.*»

La commissaire, alors enceinte de son premier fils, a conçu l'office seule, consultant les associations, les magistrats, Jérôme Bonet, alors directeur central de la PJ, Véronique Béchu, commandante experte en pédocriminalité, choisie pour prendre la tête du pôle stratégique. Difficile de ●●●

Gabrielle Hazan, cheffe de l'Office mineurs

«On pourrait et on devrait faire des interpellations chaque semaine»

ENQUÊTE

Langage cash et féminisme revendiqué, la commissaire de 33 ans est à la tête de l'institution créée en 2023. Mis en lumière par l'affaire Pavel Dourov, l'Office lutte contre les pédocriminels mais se heurte à un manque de moyens et à la coopération aléatoire des géants du web.



Gabrielle Hazan à Nanterre,

UN GRAPHISTE DE DISNEY CONDAMNÉ À 25 ANS DE PRISON

C'est un dossier emblématique du fléau que constituent les contenus pédocriminels en ligne. Sommité de l'animation de films pour enfants (dont *Ratatouille*), Bouhalem Bouchiba, 59 ans, a reconnu avoir, jusqu'en 2021, payé des Philippines pour qu'elles violent des fillettes – plusieurs centaines sur une décennie – devant une webcam, pendant qu'il donnait des ordres et se masturbait à distance. La cour d'assises de Paris l'a condamné dans la nuit de jeudi à vendredi à 25 ans de réclusion pour «complicité de viols, avec la circonstance aggravante d'actes de torture et de barbarie». (AFP)

●●● trouver des bureaux, des loueurs disaient redouter la présence de pédocriminels. «Vous ne le sauriez pas, ce sont vos voisins dans le RER», leur répondait-elle. L'Ofmin s'est finalement installé avec la PJ, à Nanterre, éparpillée sur trois étages. «On était en mode start-up, se souvient un enquêteur. Nos ordinateurs étaient tellement pourris que, lors d'une session au FBI, les Américains nous ont donné du matériel, en disant : "Vous ne pouvez pas travailler avec ça !"» Pas d'argent non plus pour acheter les logiciels performants pour traiter les données, le nerf de la guerre. La plupart des signalements proviennent du National Center for Missing and Exploited Children, une fondation privée américaine créée en 1984, en Virginie, devenue l'agence centrale de renseignements du monde entier sur la pédocriminalité. C'est elle qui collecte les contenus illicites détectés par les plateformes – une obligation aux Etats-Unis – et transmet à chaque Etat, selon leur nature, l'adresse IP des ordinateurs repérés.

PARTIE SERRÉE

L'Ofmin reçoit ainsi plus de 800 signalements par jour, triés selon leur degré d'urgence, du caractère inédit des vidéos, de la vulnérabilité des victimes et de la dangerosité potentielle de l'auteur. «On observe qu'un individu qui visualise ou échange des contenus pédocriminels est passé ou passera à l'acte», alerte Hazan. Premier gros coup de filet, en décembre 2023, 80 pédophiles interpellés dans toute la France, des individus isolés. «Les réseaux sont fantasmatiques, il n'y a pas d'organisations structurées, mais plutôt des sphères pédocriminelles où l'on s'échange des informations, des hommes qui par exemple disent : "J'ai hâte de devenir papa, comment faire pour que ça ne se voie pas"... Dans 80 % des cas, les abus ont lieu dans le cercle familial.» L'échange de contenus est rarement monétisé, même si de plus en plus de pédocriminels commandent les vidéos en «live streaming» des viols ou abus d'enfants, commises par un proche, souvent aux Philippines (lire ci-dessus), en Amérique Latine, à Madagascar, pour 15 à 60 dollars. Ils sont désormais considérés comme «complices par instigation», encourant la même peine qu'un auteur de viols ou d'agression sexuelle, soit 20 ans de prison.

Dans la moitié des dossiers de l'Ofmin, la coopération européenne est capitale. Pourtant, Bruxelles continue de n'imposer aucune obligation de signalement concernant les images pédopornographiques. Les géants américains, Google et Meta (maison mère de Facebook, WhatsApp, Instagram), se conformant aux lois en vigueur aux

Etats-Unis, ont recruté des représentants en Europe chargés de répondre aux services d'enquête. Signal et TikTok sont peu utilisés par les pédocriminels. Le continent noir, c'est Telegram, dans les affaires de meurtres comme dans celles de terrorisme, de trafics de drogue, d'armes, d'organes... Pavel Dourov a organisé et promu le secret, se targuant d'être le seul réseau à ne rien communiquer aux autorités. Impossible de remonter jusqu'à l'adresse IP, effacement en temps réel des données techniques. Un mur auquel la cheffe de l'Ofmin se connaît chaque jour avant de rencontrer Johanna Brousse, la vice-procureure en charge de la cybercriminalité au tribunal judiciaire de Paris. Même génération, même pugnacité, même foi en l'intérêt général. «J'ai beaucoup discuté avec Gabrielle, précise la magistrate. Elle et moi ne pensions qu'aux victimes, non-stop. Tous les services nous rapportaient les mêmes difficultés avec Telegram, idem chez nos partenaires européens. J'ai donc décidé d'ouvrir un dossier.» Elle s'est d'abord appuyée sur les affaires de l'Ofmin, les plus scandaleuses pour l'opinion publique, avant d'ajouter des chefs d'accusation pour trafic de stupéfiants, escroquerie en bande organisée... Procédure lancée dans le plus grand secret – nom de code, notes blanches – pour ne risquer aucune interférence. Hazan l'avoue : «Je n'aurais jamais pensé qu'on y arriverait». Elle et Johanna Brousse étaient en vacances quand elles ont appris, le 24 août, que le jet de Dourov, en provenance de Bakou, devait atterrir à l'aéroport du Bourget. Elles ont turbiné depuis leur ordinateur. Une partie serrée s'est jouée durant la garde à vue du milliardaire, qui communiquait avec ses fidèles. Et, subitement, les réponses aux réquisitions de l'Ofmin tombaient... Il a fallu la jouer fine. Au moins, Dourov, mis en examen et assigné en France, a ordonné des pratiques un peu plus coopératives, des algorithmes modérateurs, Gabrielle Hazan est circonspecte. Car l'immonde prospère toujours sur le réseau crypté. Dans quelques jours, Bruno Retailleau devrait venir inaugurer les nouveaux bureaux de l'Ofmin. Sans doute lui glissera-t-elle, avec son franc-parler, qu'elle n'a toujours pas les 85 enquêteurs promis, et qu'elle redoute son discours uniquement centré sur la lutte contre l'immigration et la délinquance. «Est-ce plus grave de faire du narcotrafic que de violer un enfant ? La société se déglince, là, quand vous voyez les ravages des abus sur les enfants. C'est là qu'on devrait mettre le paquet.» En attendant, on lui demande, comme dans toute la fonction publique, de compter les ramettes de papier. ◀



le 7 octobre. L'Ofmin reçoit plus de 800 signalements par jour.



LIBÉ.FR

Devant le Père-Lachaise, un rassemblement contre le «capitalisme funéraire»

Vendredi, à l'occasion de la Toussaint, le Collectif pour une sécu de la mort a mené une action devant le célèbre cimetière parisien pour réclamer une prise en charge des obsèques par la Sécurité sociale. En France, elles coûtent aujourd'hui 4 000 euros en moyenne. PHOTO AFP

Fusillade à Poitiers: cinq adolescents blessés, Retailleau contredit par le procureur



Dans le quartier des Couronneries de Poitiers, en janvier 2023. PHOTO MATHIEU HERDUIN, LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE, MAXPPP

Atteint d'une balle dans la tête jeudi soir, un des jeunes est entre la vie et la mort. Mais aucune «rix» entre des «centaines de personnes» n'a eu lieu après les coups de feu contrairement aux dires du ministre de l'Intérieur.

Par **ISMAËL HALISSAT**

Un ado de 15 ans entre la vie et la mort et quatre autres mineurs blessés. Dans la soirée de jeudi, à Poitiers (Vienne), un assaillant a ouvert le feu sur la terrasse du restaurant Oentik. C'est là qu'étaient attablées les victimes, place de

Coimbra, dans le quartier des Couronneries. Selon les premiers éléments de l'enquête, communiqués vendredi par Cyril Lacombe, procureur de la République de Poitiers, le mineur le plus gravement blessé a été atteint d'une balle à la tête. Un deuxième a été blessé à la cheville gauche et un troisième au bras droit. Les deux autres ont été moins gravement touchés.

Tension. Dans les minutes suivant les tirs, un attroupement de plusieurs dizaines de personnes se forme à proximité. Un peu après 23 heures, les pompiers intervenant sur place font remonter l'information. «Ils ont indiqué qu'il y avait 400 personnes présentes, et qu'ils craignaient des débordements», indique à Libération une source à la préfecture. Le lieu de la fusillade se trouve en effet à proximité de plusieurs commerces fréquentés et de nombreux logements. Quand la police nationale arrive sur place pour figer la scène de crime, une soixantaine de personnes questionnent les agents et tentent de s'approcher des lieux, selon le récit de Cyril Lacombe: «Cette foule faisait montre d'une certaine véhémence dans ses revendications; afin de maintenir un gel des lieux et de procéder sereinement aux premières constatations, les forces de sécurité intérieure étaient contraintes d'utiliser trois grenades lacry-

mogènes pour repousser les ardeurs de ces badauds.» Le ministère public précise «qu'aucune dégradation n'était commise, tant sur les commerces que sur les véhicules stationnés, y compris ceux des forces de l'ordre». Toujours selon le récit du procureur, la tension est

L'HISTOIRE DU JOUR

montée parmi la soixantaine de personnes présentes, car trois d'entre elles ont été désignées comme susceptibles de détenir des informations sur l'identité du tireur. Extraits par les agents, elles sont conduites vers les locaux de la police judiciaire pour être interrogées. Sur la scène de crime, onze douilles sont retrouvées; elles auraient été tirées par une arme semi-automatique de calibre 22 long rifle. Une perquisition, réalisée vendredi matin, a permis de retrouver des munitions de même type et des éléments d'une arme démontée. À l'issue de ces premières investigations, les enquêteurs ont identifié un suspect qui, vendredi soir, n'avait pas été interpellé. Cet homme «se serait livré à la vente de pro-

matique de calibre 22 long rifle. Une perquisition, réalisée vendredi matin, a permis de retrouver des munitions de même type et des éléments d'une arme démontée. À l'issue de ces premières investigations, les enquêteurs ont identifié un suspect qui, vendredi soir, n'avait pas été interpellé. Cet homme «se serait livré à la vente de pro-

matique de calibre 22 long rifle. Une perquisition, réalisée vendredi matin, a permis de retrouver des munitions de même type et des éléments d'une arme démontée. À l'issue de ces premières investigations, les enquêteurs ont identifié un suspect qui, vendredi soir, n'avait pas été interpellé. Cet homme «se serait livré à la vente de pro-

Sur la scène de crime, 11 douilles sont retrouvées; elles auraient été tirées par une arme semi-automatique.

duits stupéfiants sur le secteur des Couronneries dans les jours précédents», ajoute Cyril Lacombe, sans préciser s'il existe un lien formel avec l'enquête menée pour tentative d'homicides. «C'est un quartier relativement calme, qui avait été marqué par les émeutes de juin 2023 et avec du trafic de stupéfiants, mais on n'est pas dans une situation comparable à celles de très grandes agglomérations», estime Jean-Marie Girier, le préfet de la Vienne, joint par Libération.

Communication. Les premiers éléments livrés par le procureur de la République de Poitiers viennent donc contredire le récit fait par le ministère de l'Intérieur, Bruno Retailleau. Sur BFM, ce dernier parlait vendredi matin d'une «fusillade» qui s'était «achevée par une rixe entre bandes rivales qui a engagé plusieurs centaines de personnes, on me parle de 400 à 600 personnes». Relancé par la journaliste de la chaîne d'information en continu, le ministre de l'Intérieur assure même que lors de cette rixe, «toutes sortes d'armes» avaient été utilisées. L'offensive de communication de Bruno Retailleau, qui a également évoqué un «point de bascule» dans le narcotrafic et une «mexicanisation» de la France, fait suite à plusieurs règlements de comptes survenus ces derniers jours.

Dans la même soirée de jeudi, à Valence (Drôme), un homme d'une vingtaine d'années a lui aussi reçu une balle dans la tête, devant une discothèque. Il était vendredi entre la vie et la mort. Ces faits seraient liés au trafic de drogue, selon une source policière citée par l'AFP. La semaine dernière, à Pacé, près de Rennes (Ile-et-Vilaine), un enfant de 5 ans a, là encore, été blessé d'une balle dans la tête. Ce garçon était dans la voiture de son père, qui tentait de fuir des trafiquants de drogue. ◀



LIBÉ.FR

A Paris, Philippe Katerine, les intégristes et la «réhomosexualisation» de la passerelle Debilly

Jeudi soir, une centaine de personnes queer, en une foule de nonnes aux cornettes roses, de prêtres caricaturaux et autre Jésus orné d'une couronne lumineuse, ont festoyé sur le pont où, trois semaines plus tôt, des catholiques avaient organisé une prière de rue pour «réparer» les prétendus blasphèmes de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. PHOTO CHA GONZALEZ

«C'est totalement exceptionnel qu'un jeune chercheur français puisse être déféré devant une justice militaire.»



VINCENT GEISSER

Directeur de l'Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans (Iremam)

Arrêté à Tunis le 19 octobre, le doctorant français Victor Dupont menait des recherches sur les trajectoires sociales des «gens qui ont pu être engagés au moment de la révolution de 2011», «un sujet de sociologie classique», a défendu Vincent Geisser, directeur de l'Iremam, rattaché à l'Université Aix-Marseille et au CNRS. Mais depuis près de deux semaines, le chercheur de 27 ans et une amie franco-tunisienne dorment en prison. La justice militaire tunisienne accuse le premier d'«atteinte à la sûreté de l'Etat». Les motifs de l'arrestation de sa camarade ne sont pas connus. «C'est un enlèvement d'Etat!» s'emporte un confrère connaisseur de la Tunisie, interrogé par Libé. Le travail de Victor consiste notamment à donner un éclairage sur la position d'anciens révolutionnaires. C'est la fin de la recherche de terrain en sociologie dans la région, c'est une perte de connaissance considérable. Les autorités n'ont pas voulu préciser les raisons de l'inculpation de Victor Dupont. En 2023, il avait écrit un long article pour le magazine *Moyen-Orient*, recensant les difficultés du président Kais Saïed à répondre aux désirs de justice sociale, d'emploi et de dignité des Tunisiens. Jeudi, le Quai d'Orsay a assuré «suivre de très près la situation» et que «le ministère [des Affaires étrangères et notre ambassade à Tunis] sont en contact étroit avec les autorités tunisiennes à ce sujet». Depuis le 25 juillet 2021, Saïed s'est approprié les quasi pleins pouvoirs. Des dizaines d'opposants politiques et de la société civile sont en prison, beaucoup risquent la peine de mort. Le 6 octobre, le juriste de 66 ans a été réélu avec plus de 90 % des voix, mais avec 28 % de participation.

MATHIEU GALTIER
Correspondant à Tunis

Rugbymen français accusés de viol: en Argentine, l'ombre du non-lieu

Alors que la défense de Hugo Auradou et Oscar Jegou, joueurs de rugby français accusés de viol avec violence en réunion, mise sur un non-lieu, l'avocate de la plaignante, S., se démène pour qu'un procès se tienne. Natacha Romano tente de verser au dossier de nouvelles pièces: les témoignages d'un dermatologue, d'un médecin légiste et une inspection oculaire de la victime. L'enjeu est de savoir si la plaignante souffre ou non du rare syndrome de Willebrand. Il empêche le sang de coaguler normalement et serait, selon la défense, responsable des nombreux bleus et des quinze lésions relevées sur le corps de S. lors des examens qui ont suivi la nuit du 7 juillet. Elle déclare avoir été rouée de coups et violée par Hugo Auradou et Oscar Jegou dans leur chambre d'hôtel de la ville de Mendoza, «traitée comme un morceau de viande». Les deux joueurs de 21 ans, eux, parlent d'une relation sexuelle consentie. Le sexe des nouvelles pièces visant à démontrer que S. n'est pas atteinte du syndrome en question, et

que ses lésions sont dues à des coups, a été rejeté par la juge le 25 octobre. Mais Natacha Romano a fait appel de cette décision, repoussant encore l'audience pour l'abandon des charges qui présentent contre les rugbymen, réclamée par leurs avocats et le parquet de Mendoza. «C'est ridicule, s'enflamme au téléphone Rafael Cineo Libarona, l'avocat argentin des suspects. Il s'agit de manœuvres dilatoires de la part des avocats de cette "fille" [sic]. Le point central n'est pas ce syndrome, mais la question du consentement, qui peut être explicite ou tacite.» L'avocat de la défense appuie: «Par ses actes inéquivoques, elle a déclaré avoir été rouée de coups et violée par Hugo Auradou et Oscar Jegou dans leur chambre d'hôtel de la ville de Mendoza, «traitée comme un morceau de viande». Les deux joueurs de 21 ans, eux, parlent d'une relation sexuelle consentie. Le sexe des nouvelles pièces visant à démontrer que S. n'est pas atteinte du syndrome en question, et

VU DE BUENOS AIRES

Justice du pays. Il est issu d'une puissante dynastie d'avocats, qui entretient des liens étroits avec la politique, c'est pour ça qu'il a été choisi. S'il s'agissait des fils d'un caissier de supermarché, ils seraient encore en préventive et il y aurait procès. C'est une guerre de pouvoir qui se joue, pas une affaire qui se gagne avec des preuves.» Hugo Auradou et Oscar Jegou ont repris l'entraînement dans leurs clubs (Pau et La Rochelle), et le second jouera, samedi, un match contre le Stade français.

Côté XV de France, tant que toutes les charges ne sont pas abandonnées, ils ne sont pas «pas sélectionnables», a assuré, mardi, le sélectionneur Fabien Galthié. «Hugo et Oscar ont besoin d'un résultat rapide pour reprendre leurs vies», souhaite Rafael Cineo Libarona. «Celle de S. est ruinée, déplore de son côté Natacha Romano. Elle a été traitée comme si elle était l'accusée et non la victime. Son identité a été évincée, tout le monde sait qu'elle est à Mendoza. Elle a tenté de se suicider quand la défense a laissé entendre qu'elle était une prostituée, fin août. Aujourd'hui elle est sous médicaments et suivie par un psychiatre et un psychologue. Elle n'a pas pu reprendre une activité professionnelle depuis les faits, elle tente juste, au mieux de ses possibilités, de s'occuper de sa fille.» La date pour l'audience d'appel n'est pas encore fixée. La possibilité d'un procès est très mince, mais S. et son avocate s'y cramponnent.

MATHILDE GUILLAUME
Correspondante en Argentine

Guerre d'Algérie La France reconnaît l'assassinat d'un dirigeant du FLN



Le dirigeant du Front de libération nationale (FLN) Larbi Ben M'hidi a bien été «assassiné par des militaires français» dans la nuit du 3 au 4 mars 1957 (photo prise quelques heures plus tôt), en pleine bataille d'Alger, a reconnu Emmanuel Macron vendredi, jour du 70^e anniversaire de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954. Dans un communiqué de l'Elysée, le président de la République «reconnait ce jour que Larbi

Ben M'hidi, héros national pour l'Algérie et l'un des six dirigeants du FLN qui lancèrent l'insurrection du 1^{er} novembre 1954, a été assassiné par des militaires français placés sous le commandement du général Aussarresses». Jusque-là, la France n'avait jamais admis son implication dans la mort de Larbi Ben M'hidi, maquillée à l'époque en suicide par les hommes qui l'avaient torturé. Et ce, malgré les aveux, en 2001, du général Paul Aussarresses, qui avait déclaré avoir pendu le militant algérien du FLN. (avec AFP)

7

En quarante ans, le nombre d'expulsions forcées d'un logement a été multiplié par sept.

Selon le ministère du Logement, 21 500 ménages ont été expulsés par la police en 2023, en hausse de 23 % par rapport à 2022. En 1983, on en comptait 3 000. Alors que la trêve hivernale a débuté vendredi, moment de répit pour les personnes craignant d'être chassées de chez elles, l'association Droit au logement attire l'attention sur la situation des plus âgés, de plus en plus visés: «On a l'impression qu'une digue a cédé, alerte Jean-Baptiste Eyraud, son porte-parole. C'est une nouvelle catégorie de personnes qu'on met à la rue, la plus fragile.»

Liban Des sites antiques classés à l'Unesco en «grand danger»

«D'anciennes cités phéniciennes, chargées d'histoire, sont en grand danger d'être laissées en ruines», a déploré vendredi sur X la coordinatrice spéciale de l'ONU pour le Liban, Jeanine Hennis-Plasschaert, mentionnant Tyr et Baalbek, deux villes abritant des sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco. «Le patrimoine culturel du Liban ne doit pas être une autre victime de ce conflit dévastateur», a-t-elle insisté. Le même jour, un tir israélien non précédé d'un ordre d'évacuation a abattu un immeuble d'habitation à Tyr, dans le sud du pays. Un autre aurait fait au moins dix morts dans la région de Baalbek, dans l'Est, selon les autorités libanaises. (avec AFP)

Faits divers Enlèvement de Santiago: sa mère bientôt rapatriée en France

Après la trace, l'enquête. La mère de Santiago, grand prématuré enlevé à la maternité d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) et retrouvé dans un hôtel d'Amsterdam vendredi, devrait être extradée vers la France «la semaine prochaine», selon le tribunal d'Amsterdam. La procédure concernant le père, prêtre prenante du kidnapping du nouveau-né, devrait durer plus longtemps.



LIBÉ.FR

La protection des océans entre dans la lumière à Cali

La première décision entérinée jeudi lors de la COP16 sur la biodiversité, en Colombie, concerne la protection de la haute mer. A l'heure où les récifs coralliens subissent un blanchissement inédit et où les découvertes sur les écosystèmes marins se multiplient, l'océan se place comme un sujet de négociations majeur dans les instances internationales. PHOTO BIOSPHOTO

La COP16 biodiversité, «une expérience d'éducation environnementale massive»

En Colombie, les habitants de Cali se sont appropriés les enjeux de biodiversité discutés par les négociateurs internationaux, conscients des défis à relever dans un pays où les défenseurs de l'environnement sont souvent pris pour cibles.

PAR
JULIE RENSON MIQUEL
Envoyée spéciale à Cali (Colombie)

Au cœur de Cali, les statues représentant la «fleur éternelle» d'Inrida resplendissent sous la ramure des arbres de pluie. Choisies comme étendard de la COP16 biodiversité qui devait se dérouler jusqu'à vendredi dans la ville colombienne mais semblait vouloir jouer les prolongations, ces fleurs roses en forme d'étoiles, endémiques du pays, sont connues pour leur résilience face aux sécheresses et inondations.

L'HISTOIRE DU JOUR

Tout un symbole, à l'heure où des milliers de représentants du monde entier tentaient de se mettre d'accord sur la meilleure façon de faire «la paix avec la nature» dans un centre de conférences au nord de la ville appelé «zone bleue». Quoiqu'il arrive à l'issue des négociations officielles ce week-end qui restaient difficiles vendredi soir malgré une tentative de compromis de la part de la présidence colombienne, cette COP aura au moins été un succès populaire.

Richesse. Au cœur de la cité, la «zone verte» dédiée aux habitants et aux touristes a bouillonné d'une autre forme de vie. Dès le matin, les stands se sont remplis de produits locaux tandis que les ingénieurs du son tes-

taient les micros des multiples scènes accueillant concerts, débats et conférences. La ministre de l'Environnement colombienne et présidente de la COP16, Susana Muhamad, qui revendiquait une «COP des gens», espérait en faire «une agora politique» en faveur de la protection de la planète. Pari réussi, au vu des 900 000 visiteurs ayant parcouru les allées colorées en douze jours.

«C'est assez incroyable, rien que sur notre stand, plus de 10 000 personnes ont profité de notre expérience immersive ces derniers jours», se réjouit Oscar Prada, employé des parcs naturels nationaux de Colombie. Derrière l'agent, un dôme blanc faisant office de mini-Futuroscope permet aux visiteurs de visionner en réalité virtuelle la richesse de la biodiversité nationale.

Un peu plus loin, Reina Casamachin, chapeau de paille sur la tête, vend des bijoux en petites perles colorées et du café produit par sa communauté autochtone, «la Riva».

«Chez nous [elle vit à trois heures de voiture de Cali dans la Valle del Cauca, ndr], nous prenons soin de la nature au quotidien, c'est normal et nous transmettons ce précieux savoir à nos enfants», raconte la Colombienne de 46 ans en souriant. Il y a quelques jours, le président du pays, Gustavo Petro, a publiquement encensé les populations indigènes : «Il nous a qualifiés de protecteurs de l'eau et des animaux».

«Les communautés locales sont les gardiennes des écosystèmes.»

Juan Carlos Gutiérrez Camargo
anthropologue

C'était important pour moi de l'entendre dire cela», confie Reina Casamachin.

«Les communautés locales sont les gardiennes des écosystèmes», abonde Juan Carlos Gutiérrez Camargo. L'anthropologue colombien, directeur scientifique de la fondation Alma, une association à but non lucratif, se dit préoccupé par le nombre de défenseurs de l'environnement tués dans son pays. «La COP doit permettre de parler de ces assassinats, estime-t-il. Pour l'instant, ça a marché : la «zone verte» a permis de grands débats sur le sujet avec de nombreux spectateurs. C'est une expérience d'éducation environnementale massive.»

Le 23 octobre à Cali, la Fondation Paix et Réconciliation a révélé que plus de 350 activistes environnementaux avaient été tués ces six dernières années, fustigeant le «haut degré d'impunité» des assassins. Comme le constate chaque année l'ONG Global Witness, la Colombie est le pays le plus dangereux au monde pour les défenseurs de la nature. En cause, les groupes armés qui y pululent.

«Espoir. En 2016, le gouvernement colombien de l'ancien président Juan Manuel Santos a signé un accord de paix historique avec la guérilla des Forces armées révolutionnaires de Colombie (Farc). Des milliers de combattants ont alors déposés les armes, après quinze deux ans d'une guerre civile dévastatrice ayant fait plus de 260 000 morts et presque 7 millions de déplacés. Depuis, l'Etat n'a pas réussi à reprendre le contrôle des terres délaissées par les Farc. Des groupes armés dissidents n'ont pas hésité à faire usage de la force pour s'approprier ces territoires déforestés au profit des plantations de coca – pour le trafic de cocaïne –, des mines illégales et de l'élevage du bétail. «La présence à la COP d'ex-combattants



Manifs en marge de la COP 16, jeudi à Yumbo, près de Cali. LUISA GONZALEZ, REUTERS

reconvertis, de paysans et d'indigènes donne beaucoup d'espoir. Cela montre que les choses bougent», veut croire Pedro Ojeda qui, avec l'ONG Acting for Life, coordonne le programme Tersaa visant à améliorer la résilience des systèmes agricoles et alimentaires face au changement climatique.

Entre les stands de la «zone verte», difficile de manquer

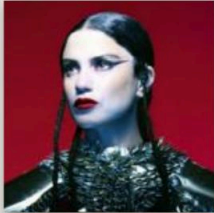
les militaires, matraque et arme de poing à la ceinture, qui patrouillent à chaque intersection. 11 000 policiers et soldats colombiens, soutenus par du personnel de sécurité de l'ONU, ont été mobilisés pour assurer la sécurité de l'évènement. Si aucun problème n'a été relevé jusqu'à présent, le contexte local tend à illustrer les difficultés à «faire la paix

avec la nature», mantra de cette COP. «Toutefois, l'organisation de la COP permet aussi de sortir de l'image d'une Colombie gangrenée par le narcotrafic et la guerre», positive Ana Ochoa, coordinatrice du programme Tapsa, qui soutient l'agroécologie paysanne en Colombie. Cela met en lumière le potentiel de son patrimoine naturel et de sa société civile.»

CLUB ABONNÉS



Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



CONCERT - Emel

Figure saillante de la scène internationale, Emel présente en live au Cent-Quatre son nouvel album, *MRA*. Mélange électro, pop, hip-hop et reggaeton arabe, conçu avec la participation de Camélia Jordana et d'Ami Yewewolo, le disque est un puissant manifeste musical en faveur des femmes.

5 x 2 places à gagner le 13 novembre à 20h30, au CentQuatre, à Paris



CONCERT - Beak > + Lankum + Astrid Sonne

Le trio Beak, emmené par Geoff Barrow (membre de Portishead), écrit une musique hors du temps conjuguant répétitions cosmiques, vocalises hypnotiques et acidité rock. Lankum, originaire de Dublin, fait se croiser racines irlandaises, musique folk et électricité punk hardcore.

5 x 2 places à gagner le 16 novembre à 21 heures au Lieu unique, à Nantes



SPECTACLE - «Petites Joueuses», de François Chaignaud

A l'occasion de l'exposition «Figures du fou», le danseur et chorégraphe François Chaignaud présente *Petites Joueuses*, parcours immersif dans le Louvre médiéval où des créatures mutantes investissent ses fortifications et forment un troublant carnaval.

5 x 2 invitation à gagner le 9 novembre à 22h10 au musée du Louvre, Louvre médiéval



PROJECTION - «Voyage à Gaza», de Piero Usberti, en salles mercredi

«A Gaza, il faut arriver le soir au printemps, s'enfermer dans sa chambre et écouter les sons qui entrent par les fenêtres ouvertes... Nous sommes en 2018. J'ai 25 ans et je suis un voyageur étranger. Je rencontre de jeunes Palestiniens de mon âge.»

15 x 2 invitation à gagner pour une séance au choix

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2024 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75 (93/94 pour le print. Et pour le digital 13/75/76/93/94. La certification au caractère (espace inclus) des annonces judiciaires et légales est délivrée par l'arrêté du ministre de la Culture et de la Communication du 19 novembre 2023. La certification est la suivante pour le département d'habilitation de LIBERATION : Constitution de sociétés civiles et commerciales / Tarif forfaitaire : Société anonyme (SA) 379€ HT - Société par actions simplifiée (SAS) 189€ HT - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 13€ HT - Société en nom collectif (SNC) 210 € HT - Société à responsabilité limitée (SARL) 141 HT - Société à responsabilité limitée unipersonnelle (dite « entreprise unipersonnelle à responsabilité limitée » EURL) 18€ HT Remunération des liquidateurs des sociétés civiles et commerciales 210 € HT - CLOTURE de sociétés civiles et commerciales : 10€ € HT. LES TARIFS annonces légales au caractère (espace inclus) Hors constitutions et nominations des liquidateurs, obtiene : 75/94/93/13/23 € HT.

94 VAL-DE-MARNE

Divers société

Gérant
Dénomination : SCI DU 39 RUE DES COULMIERS.
Forme : SCI.
Capital social : 2600 euros.
Siège social : 39 Rue de COULMIERS, 94150 NOGENT-SUR-MARNE, 93283/736 RCS de Creteil.
Aux termes de l'assemblée générale extraordinaire en date du 1 septembre 2024, à compter du 1 septembre 2024, les associés ont pris acte de la modification de la gérance de la société :
- Monsieur Ludovic HOBAR, demeurant 39 Rue de Coulmiers, 94130 Nogent sur Marne en remplacement de Korva H20AB. Mention sera portée au RCS de Creteil.



est habilité pour toutes
VOUS ANNONCES LEGALES
sur les départements
75-93-94
de 9h à 18h au **01 87 39 84 00**
01 87 39 84 00 legales-libe@teamedia.fr

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

Disquaire achète au meilleur Prix

**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**
Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Funk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections
Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Ampis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUAIRE EXPERT EN ARTS ASIATIQUES

Achète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobilier, laques, paravents...

Décorations asiatiques : corail, jade...




MAISON ALEXANDRA

06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Lieu: PARIS (75005)

Vous voulez passer une annonce dans Vous avez accès à internet ?
Sélectionnez votre offre de prix d'annonce en ligne http://www.liberation.fr/annonces

Libération

ABONNEZ-VOUS







offre intégrale 34,90€ par mois

* Sous plan de 40% de réduction pour support, au prix de vente au public. Offre à durée limitée sans engagement valable jusqu'au 31/12/2024.

A découler et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération. Service abonnement Libération, 45 Avenue du Général Leclerc, 60643 CHANTILLY CEDEX. Offre réservée aux particuliers.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. LIB23
Mon abonnement intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi de Libération week-end par portage¹⁴ l'accès au site et à l'application Libération sans publicité + des newsletters exclusives.

Nom _____ Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____ N° de téléphone _____

E-mail _____ @ _____

(obligatoire pour profiter des services numériques et accéder à votre espace personnel sur liberation.fr)

Règlement par carte bancaire. Je serai prélevé de **34,90€ par mois** (au lieu de 66€, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée. Je peux stopper mon service à tout moment.
Carte bancaire N° _____

Expire le _____ mois _____ année _____

Règlement par chèque. Je paie en une seule fois au lieu de 832€, prix au numéro).

Signature obligatoire : _____

1) Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2024 en France métropolitaine. La livraison est assurée par un porteur avant 8h dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Conformément à l'article L221-18 du Code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours calendaires sans avoir à justifier de quel quelconque motif. Pour faire valoir ce droit de rétractation, vous devez adresser à Libération, sous pli fermé, une lettre recommandée avec accusé de réception. Les informations recueillies lors de votre inscription sont destinées à Libération pour les finalités suivantes (il s'agit de l'inscription au site www.liberation.fr et le cas échéant, la gestion de votre abonnement). Vous pouvez contacter le service client de Libération, sous pli fermé, une lettre recommandée avec accusé de réception, en acceptant les conditions générales d'utilisation de Libération, vous autorisez Libération à vous envoyer par email des offres et informations promotionnelles en lien avec votre compte. Nous nous réservons le droit de modifier à tout moment par un tel moyen que par un tel support les modalités de votre abonnement. Conformément à la réglementation en vigueur, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement et d'opposition au traitement des données vous concernant. Pour exercer vos droits, contactez nous à votre compte abonné ou contactez Libération à l'adresse suivante: Libération - Service Client - 113, avenue de Chateaubriant, 75013 Paris, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique des Données Personnelles.

IDÉES/

Recueilli par

ADRIEN NASELLI

Dessin

JONATHAN BLEZARD

La catégorie «retraités» ne veut pas dire grand-chose si on met de côté les questions de classe. C'est l'un des enseignements majeurs de *Jusqu'au bout, vieillir et résister dans le monde ouvrier* (la Découverte), le nouveau livre du sociologue Nicolas Renahy, paru début octobre. Le chercheur a retrouvé des ouvriers retraités de Peugeot-Sochaux, dans le Doubs, qui fut la plus grande usine de France dans les années 70-80, avec près de 40 000 salariés à l'époque – et dont le site, repris par Stellantis, ne compte aujourd'hui plus que 5 000 employés. Il y a une trentaine d'années, le sociologue Michel Pialoux nous faisait découvrir certains de ces travailleurs de Sochaux (notamment dans la *Misère du monde*, dirigé par Pierre Bourdieu et publié en 1993). Nicolas Renahy a décidé de renouer le fil, et en a rencontré plusieurs, tels que Christian Corouge. Cet ouvrier est aujourd'hui retraité mais toujours engagé pour la justice sociale. Il emmène Nicolas Renahy et l'introduit dans son cercle social, centré autour de la section «retraités» de la CGT de Peugeot-Sochaux. Ses «copains et copines» Viviane, Christian, Christiane, Clairette ou Bruno, âgés en moyenne de 70 ans, se soutiennent dans les soucis de santé et les deuils de leurs conjoints, se retrouvent à la chorale et pour l'apéro chez les uns ou les autres, et surtout dans les manifs. Leur force est de garder leur engagement syndical, ce capital social qui les préserve de l'isolement que connaissent beaucoup d'autres retraités. La vie qu'ils ont partagée à «monter ces putains de bagnoles», comme dit Christian Corouge, leur a offert une forme de solidarité à toute épreuve.

Ces retraités sont encore très actifs, mais leur corps a souffert. Dans quelles conditions arrivent-ils à la retraite ?

Beaucoup sont cassés par le travail en usine. Les horaires irréguliers et de nuit les ont rendus insomniaques. Certains dorment entre trois et cinq heures par nuit, prennent souvent des somnifères. Ils souffrent de troubles musculo-squelettiques, très handicapants, et les femmes, elles, ont des problèmes aux épaules, aux coudes, aux articulations... Ce sont des maladies professionnelles qui ne sont pas recensées, mais dont les effets durent bien après la fin de l'activité. Et puis il y a ceux qui n'ont pas tenu : certains sont devenus alcooliques, gravement malades ou morts précocement. Ou se sont suicidés.

Nicolas Renahy

«La force de la section «retraités» de la CGT Peugeot est de prolonger les solidarités collectives»



CERÈRES

Le sociologue a retrouvé des ouvriers de l'ex-plus grande usine de France située à Sochaux. A la retraite mais toujours syndiqués, ils s'entraident et tentent d'assurer la relève. Un remède à la solitude pour ces témoins du monde industriel du XX^e siècle.

Contrairement aux petits employés, vous montrez que ces ouvriers continuent de bénéficier de leur socialisation syndicale. Est-ce en soi un héritage ?

Le syndicalisme suppose un accès à la parole publique, dans les médias, les manifestations... Et, pour Christian Corouge, central dans mon enquête, un accès aux documents et aux sociologues. Il sait mettre en mots une condition ouvrière qu'il n'a jamais quittée, alors qu'il aurait pu le faire dans les années 80. Et en effet, c'est un héritage que l'on vit au présent. On sait que plus on descend dans l'échelle sociale, plus les gens risquent d'être isolés à la retraite. Le capital va au capital, y compris en termes de réseau social. Ici, la force des membres de la section «retraités» de la CGT Peugeot est de prolonger les solidarités collectives, et donc d'aller

à l'encontre des lois sociales qui fragilisent les classes populaires. Le geste militant, ce n'est pas qu'aller dans la rue, c'est aussi être ouvert à la solidarité avec ses voisins, ses copains. **Les ouvriers retraités sont-ils tous aussi militants que cette bande des anciens de Peugeot-Sochaux ?** Ils sont plus militants que la plupart de leurs ex-collègues. Mais ils et elles sont aussi représentatifs d'un monde ouvrier invisibilisé, alors

«Les militants sont aussi représentatifs d'un monde ouvrier invisibilisé, alors qu'il est loin d'avoir disparu.»

qu'il est loin d'avoir disparu. Et c'est justement lors du passage en retraite qu'on ressent l'envie d'en profiter, après avoir occupé une position subalterne durant toute sa vie. C'est ce que dit Gérard qui, lui, ne militait plus : «*Lusine, je l'ai en horreur.*» Et quand des retraités continuent de fréquenter leur section syndicale, ils sont souvent dépassés par les enjeux, tout simplement car ils ne travaillent plus. Une telle logique accentue la force du groupe que j'ai rencontré, qui repose sur un noyau dur d'une trentaine de personnes. Je tente de réfléchir à la solidarité et aux valeurs qui soutiennent ce collectif, dont les membres ne veulent rien lâcher, en restant fidèles à eux-mêmes.

Les anciennes ouvrières sont aussi porteuses d'un certain féminisme. Comment le décrivez-vous ?

C'est un féminisme où l'indépendance au sein du couple est centrale. Chez les femmes que j'ai rencontrées, les trajectoires sont très différentes : Annie a été deux fois mère célibataire, Christiane est toujours restée célibataire et sans enfant, Viviane a eu un enfant avec un homme ouvrier qui n'était pas militant, qui la «*laisssait tranquille*» et «*gardait le gosse*». Ce sont des modèles soixante-huitards qu'elles se sont appropriés et qu'elles ont su imposer, soit à elle-même via le célibat, soit à un homme qui a pris part au travail domestique et à l'éducation des enfants.

Pourquoi l'histoire de Mai 68 met-elle souvent de côté les ouvriers, qui représentent un quart des retraités d'aujourd'hui ?

Les intellectuels envisagent le monde à partir de leur vécu. Il y a eu beaucoup de travaux essentiels sur les soixante-huitards et leur suite, mais parfois avec un tropisme social et urbano-centré qui conduit à regarder d'abord ce qui s'est passé dans les facs et les grandes villes. Dans les années 70, on oublie qu'il y a eu la conjonction de deux phénomènes : des alliances interclassistes, avec des bourgeois et bourgeois traités à leur classe qui venaient notamment s'«établir» avec les ouvriers d'une part ; et d'autre part une «contre-élite ouvrière», jeunes ouvriers et ouvrières spécialisés qui entraient chez Peugeot dans une époque de grand recrutement. Ce sont des hommes et des femmes qui ont eu un accès à la culture de masse, avec le développement des livres de poche, des bibliothèques, du cinéma, même si beaucoup n'ont pas pu bénéficier de la démocratisation scolaire à la même époque...

Les enfants ont-ils eux aussi accès aux études supérieures ?

Il y a une forme de capital dans le militantisme, social mais aussi culturel. Christian raconte que toute la famille l'attendait le soir à son retour de l'usine pour fêter le bac de sa première fille : c'était une promesse d'espoir, et aussi d'ailleurs. Quand on a des enfants, qu'on travaille à la chaîne, évidemment on veut qu'ils aient une vie différente. Beaucoup ont donc quitté la région car il n'y avait pas réellement de travail pour eux qui sont devenus artiste, infirmière, petit fonctionnaire, employée des collectivités locales... Très peu de ces militants ont des enfants qui travaillent à l'usine. Même pour ceux qui ont eu moins de réussite scolaire, l'usine n'est plus un avenir. Ou alors en Suisse, où les salaires sont plus intéressants.

Comment les pratiques militantes sont-elles transmises aux nouveaux adhérents de la CGT et



quel rôle le mouvement contre la réforme des retraites a-t-il joué? Aurore, une des jeunes quadragénaires de la CGT, est fille d'ouvrière et d'ouvrier militant CGT. Mais avant la mobilisation nationale contre la réforme des retraites, elle faisait partie d'une génération sans grande mobilisation sociale. Le dernier mouvement contre la réforme des retraites a deux caractéristiques : il a été long, sur plus de six mois, et massif, à la fois dans les grandes villes et dans les petites comme Montbéliard. Aurore a filmé toutes les mobilisations sur Facebook en live. Pour elle, c'est un moment extraordinaire car elle n'a jamais connu une telle expérience collective. Elle retrouve d'anciennes copines d'école, des collègues qu'elle n'avait jamais vus en manif, et elle se rend compte de sa singularité et de sa force. Elle devient quel-

qu'un qui prend la parole. C'est très important pour le groupe des anciens. Au-delà de la transmission familiale, beaucoup d'anciens se posent la question de la transmission aux plus jeunes. A quel moment doivent-ils se mettre en retrait, ou passer le micro dans les manif? C'est un souci qui taraude. Mais se la poser, c'est déjà en partie y répondre. **Pourquoi la CGT est-elle en perte de vitesse à Stellantis, le reprenneur de Peugeot?**

Il y a eu une chute continue du nombre d'adhérents depuis 2012, et il n'y a aujourd'hui plus que 368 syndiqués CGT sur 5 500 salariés, parmi lesquels moins de 3 000 sont ouvriers. L'hémorragie s'est arrêtée depuis 2023, peut-être du fait de la mobilisation des retraités. Mais ce nombre reste bas. Cela suit aussi la courbe des employés : dans les années 70-80, le site comp-

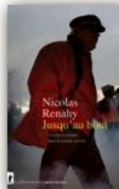
taît 40 000 salariés, dont les trois quarts étaient ouvriers! La transformation de la condition ouvrière est aussi en cause. En France, le groupe ouvrier représente 20% des actifs et se renouvelle à travers les secteurs de l'équipement ou de la logistique. Ce sont des ouvriers nomades, tout le temps dans leur voiture pour aller dans des entrepôts installés dans le périurbain. Ils ont très peu d'interactions dans leur travail et sont fichés tout le temps avec le pistolet scanneur. Faire du collectif dans ces conditions, c'est très dur. Sur les chaînes de montage de Stellantis aujourd'hui, il y a 25-30 mètres entre

deux ouvriers. Parfois, ils ne voient personne dans une journée de travail, sice n'est dans le bus de ramassage collectif. Stellantis a une logique du moindre coût, et les liens sont de plus en plus difficiles.

Les débats publics présents sourent les retraités comme un bloc unitaire, au risque d'oublier les différences fondamentales entre les catégories sociales. Pourquoi?

Il y a une forme de déconnexion du côté des classes supérieures, y compris chez les intellectuels, qui ne perçoivent pas toujours la réalité du monde ouvrier. Et les ouvriers, de leur côté, se sentent mal ou plus représentés, d'autant

que presque aucun grand élu n'est de milieu populaire. La montée de l'extrême droite vient aussi de là. Mais mon livre montre que les retraités mobilisés peuvent incarner des alternatives localement. L'une des clés de la réussite de cette section CGT retraités est d'aider des camarades à reconstituer leur carrière et accéder à la pension de réversion quand ils deviennent veufs ou veuves. Le syndicat remplace des services publics qui sont défaillants, avec toute la logique de dématérialisation. Bref, les phénomènes sociaux sont pensés par en haut. Or pour un homme cadre, le montant brut moyen des pensions de retraite était de 3 195 euros en 2012. Pour un ancien ouvrier, il était de 1 410 euros. Et 1 056 euros pour une ancienne ouvrière. Derrière le mot «retraités» se jouent des vies tout à fait différentes. ▶



NICOLAS RENAHY
JUSQU'AU BOUT
La Découverte,
208 pp., 21 €



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

S'il vous plaît, pas Donald Trump

L'expérience montre que dire n'importe quoi n'est pas forcément rédhitoire dans une élection.

Si j'ai bien compris, on craint que Donald Trump conteste les résultats de la présidentielle américaine. On ferait mieux de redouter qu'il ne les conteste pas et, au contraire, s'en enorgueillisse. Parce que c'est ça le

pire : peut-être qu'il va l'emporter sans tricher. On a peur qu'il soit mauvais perdant mais on est sûr qu'il serait mauvais gagnant pour l'avenir (et le présent) du monde qu'il n'a pas besoin de ça, dans l'état où il est. Mais s'il croit vraiment qu'il a été volé en 2020 et qu'il a plus ou moins laissé faire – à part envoyer des affidés envahir le Capitole et se plaindre pendant quatre ans, il est resté droit –, c'est que, comme il le dirait plus grossièrement, des testicules paraissent lui faire défaut. Parlez-nous d'un président de la plus grande puissance du monde qui ne sait que vitupérer quand il se fait dépouiller par de minables opposants de l'intérieur. S'ils étaient cohérents, les fascistes de souche devraient être honteux d'une telle mauviette.

En 2016, elles ont été légales mais tellement étatsuniennes, les conditions de sa vraie victoire. Il avait des millions de voix de moins qu'Hillary Clinton mais ce n'était pas une raison, tels sont les Etats et leur union – pour le coup, on ne peut pas dire que chaque voix compte. C'est une procédure électorale un peu romanesque mais on sait comme ce sont de grands enfants, chez l'Oncle Sam. Un peu comme si des élections législatives

ou un parti qui n'aurait pas été fichu de faire un score à deux chiffres offrait son Premier ministre à la France. Et puis si Donald Trump est fasciste comme Kamala Harris communiste, il y a moins à s'inquiéter. Mais il semble plus admirer Hitler qu'elle Lénine. Il n'y a que quand c'est le prolétariat qui la mène que la dictature paraît le rebuter, lui qui réussit, en étant milliardaire et ancien président, à se faire le porte-voix des anti-élitistes. Et, à la fois, qu'il n'ait rien à voir avec l'élite au sens le plus noble et traditionnel du terme, on lui concède.

«La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne», a écrit Corneille, tandis qu'Anatole France, dreyfusard dès le début de l'affaire, a dit : «Nous aurons raison parce que nous avons raison.» En mêlant les deux phrases, on peut essayer de comprendre la popularité de Donald Trump et le discrédit de ses adversaires dans une partie de la population. Ce n'est pas seulement que «la façon d'avoir raison vaut mieux qu'avoir raison» (et pan sur les wokistes?), c'est surtout que «la façon d'avoir tort vaut mieux qu'avoir tort», et Donald Trump est imbattable d'assurance et de violence. Sa façon en impose.

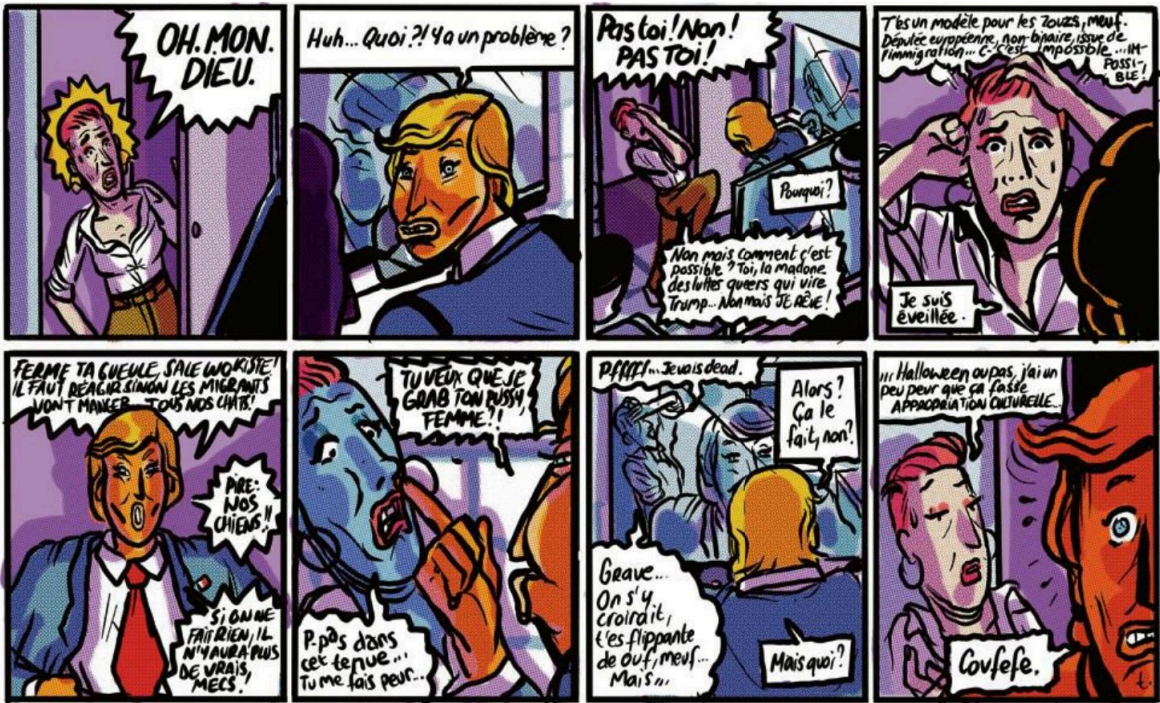
Tout se passe comme si l'indignation était l'exclusivité d'une élite à qui, avec chacune de ses nouvelles provocations, il ne cessait de dire «voilà de quoi faire, du scandale à gogo, régalé-vous», à la grande joie et au grand amusement de ses électeurs. C'est une imposture morale mais la morale a toujours eu à voir avec l'imposture (et la posture). Les trumpistes disent en quelque sorte à leur champion : «Seigneur Donald, délivre-nous du bien», autant celui dont leurs adversaires se prétendent les dépositaires que celui qu'eux-mêmes devraient concéder aux noirs, aux femmes, aux immigrés et aux plus faibles. Et les Etats-Unis et leur armée, ils ont toujours respecté les plus faibles, peut-être ?

Tout ça donne une pauvre image de l'Amérique. Mais, en France, le Rassemblement national a rafilé les européennes et le premier tour des législatives, de sorte qu'il aura peut-être des liens privilégiés avec le nouveau président des Etats-Unis.

Sauf qu'il n'est pas impossible, le pire ayant parfois des ratés, que Donald Trump perde et voilà tout. Si j'ai bien compris, telle est la glorieuse incertitude de la démocratie. ➔

HOTEL EUROPA

Par TERREUR
GRAPHIQUE





ÉCRITURES

Par
LOLA LAFON

Ne soyez pas inquiets d'être inquiets

Les thérapeutes rivalisent de solutions pour vaincre l'intranquillité. Pourtant, elle est un allant, une respiration, un aveu d'humanité.

«**U**ne âme, c'est ce qui n'est pas la chose d'un homme, mais qui arrive du dehors pour vivre en lui», écrit Paul Nizan dans *Aden Arabie*. Comme on aimerait que ces mots soient transmis, partagés, discutés. Comme on aimerait ces jours-ci, que ce «dehors» qui nous constitue soit célébré et protégé. Mais l'heure est à un tout autre récit : celui dans lequel l'extérieur n'est que périls. Fermez les portes, les volets, les frontières et les yeux: le dehors menace. Comme elle est troublante, cette époque dans laquelle il faudrait s'affoler de tout, mais ne s'inquiéter de rien.

«Ce qui inquiète le monde», ce titre n'est pas celui d'un essai, d'un roman ou d'un film : c'est une étude menée par Ipsos dans 29 pays auprès de 20 000 adultes depuis plus de dix ans (1). Ainsi, les préoccupations de chacun sont-elles examinées, comparées et classées : une sorte de sismogramme de nos inquiétudes. En France, cet automne, la tendance est à une augmentation de la peur des incivilités et de la délinquance. Les craintes liées au changement climatique, elles, sont en légère baisse. Sur l'échelle des anxiétés, en novembre, le devenir de la planète n'arrive pas à la cheville d'un vol de téléphone. En faisant le tour de différents sondages du même type, on constate qu'ils sont environ 1% qui ne coche aucune case et ne s'inquiètent de rien. A dire vrai, ceux-là m'inquiètent beaucoup. L'inquiétude, du bas latin *inquietudo* (agitation, trouble) est «l'état de celui ou de celle qui bouge, qui est en mouvement».

Loin de n'être qu'une sensation, c'est une dynamique. Il y a une respiration dans l'inquiétude, un allant. Pourtant, elle traverse une mauvaise passe, l'inquiétude. La voilà bannie, traquée et chassée de toute part, indésirable. Elle

alarme, l'intranquillité, c'est un symptôme à soigner, un parasite désuet, une fièvre à faire baisser. Etes-vous inquiets ? Ça se soigne. Les thérapeutes rivalisent de solutions, des «trucs» pour la dompter, la surmonter, s'en affranchir et la vaincre. Comme elle est envoi, cette promesse, l'illusion qu'on pourrait ainsi nettoyer ses pensées, débarrasser son esprit comme on le ferait d'un placard, le balayer, ce petit gravier insistant. Pourquoi persisterait-on à boiter quand on peut parcourir sa vie d'un pas alerte et efficace ?

Dans son baromètre annuel de la précarité, le Secours populaire révèle qu'au vu de l'augmentation des factures, 43% des Français interrogés chauffent peu ou pas du tout leur logement quand il fait froid, un sur trois est régulièrement dans l'incapacité matérielle de faire trois repas par jour et six millions de Français n'ont pas de médecin traitant. Mais ne t'inquiète pas, pense à autre chose, sururre ce monde en ruines à ses habitants claudicants. Bien sûr qu'elle est agréable, la compagnie allègre de ceux qui cultivent la faculté de passer au travers du monde sans en être ébréchés. Mais elle laisse un goût amer, aussi, cette légèreté d'un déni érigé en art de vivre. Je propose qu'on réhabilite l'inquiétude. Inquiétons-nous. Au lieu d'en faire une hydre à combattre, étudions-la dans toutes ses nuances, puisqu'il nous faut co-exister. Si s'inquiéter est considéré comme une déficience, j'aime à penser que c'est une belle faiblesse, un penchant : la capacité à être ébranlé, renversé, même. Nous sommes des inquiets parce que nous sommes en vie. Parce que nous voyons, parce que nous entendons. C'est un aveu d'humanité.

Un des sens inusité et vieilli du mot «inquiétude» désigne une



Loin de n'être qu'une sensation, l'inquiétude est une dynamique. PHOTO CYRIL ZANNETTA/ACCL AGENCE VU

chaise à bascule, en vogue aux XVIII^e et XIX^e siècles. Enfourchons-le, ce petit cheval accusé de tous les maux. On les a chevillées à l'âme, nos inquiétudes, et si les miennes ne ressemblent pas tout à fait aux vôtres, elles ont en commun leur mystère. Sur le site de l'étude «Ce qui inquiète le monde», on lit ceci : «Nos experts délivrent les mesures les plus exactes pour en extraire l'information qui permettra d'avoir une vraie compréhension

de la société, des marchés et des individus. La clé du succès se résume par une vérité simple : «On agit mieux quand on est sûr de soi.» Ce monde dans lequel les «individus» viennent après les «marchés», personne n'y respire vraiment. C'est un lieu de pesées et de mesures dans lequel règne la brutalité d'une forme aveuglement affirmatif. Un monde où parade une vérité majuscule. Un lieu qui imagine cartographier nos

brouillards les plus secrets... On composera bon gré mal gré avec ses failles inquiètes. Elles viennent de si loin, elles nous traversent, c'est un flux. Elles flottent, se font écho, se répondent, s'interrogent. Elles forment un chœur, celui du temps où nous sommes ici, vivants. Et nos inquiétudes nous survivront. ◆

(1) «Ce qui préoccupe les Français», Ipsos, publiée le 27 septembre.

«ZOMBIS»

joue son vaudou

De leur apparition en Haïti à leur redécouverte au XX^e siècle, ces créatures hébétées devenues phénomène de pop culture sont au cœur d'une exposition dense et spectaculaire au musée du Quai-Branly.

Par
ELISABETH
FRANCK-DUMAS

Des nombreuses métaphores que le zombie, désormais phénomène global de pop culture, traîne derrière lui comme ses vieilles guenilles (dénonciation du racisme, de la société de consommation, de la guerre du Vietnam, de la peur de l'autre, du capitalisme, de la perte de sens, du contemporain dans son ensemble...) il nous manquait celle-ci, passionnante, qui a trait à ses origines sous la forme du «zombi» originel en Haïti : le stigmate symbolique laissé par des siècles d'esclavage. Car le zombi, ainsi que le décrypte le parcours dense et passionnant de l'expo «Zombis, la mort n'est pas une fin ?» au musée du Quai-Branly à Paris, n'a que peu à voir avec les créatures hébétées vues dans les films de George Romero : c'est plutôt leur ancêtre. Victime d'une malédiction et d'un empoisonnement, le zombi est un

corps sans âme, sous emprise d'une tierce personne (un «bokor», ou prêtre vaudou), qui lui fait faire à peu près ce qu'il veut. Par exemple travailler comme un forcené dans les champs de canne à sucre pendant des années. Le réduit en esclavage, donc, en état «pire que la mort».

Société secrète

Ce phénomène n'est pas un mythe, il est avéré par quantité de témoignages et enquêtes anthropologiques qui donnent toute sa précision au parcours de l'expo imaginé par Philippe Charlier, l'iconoclaste directeur du Laboratoire anthropologie, archéologie, biologie de l'université Paris-Saclay. Mais qu'on se rassure, il n'est pas donné à tout le monde de devenir zombi, le phénomène ne se propageant pas par morsure. Ce sont plutôt les comportements répréhensibles d'un quidam qui, généralement, finissent par le conduire face à un tribunal de société secrète vaudoue, où il s'entendra proférer des menaces de

zombification. Si ces menaces sont ignorées, le tribunal passera à exécution, en déposant, de manière classique, de la poudre zombi dans les chaussures de l'intéressé. Celle-ci contient des éléments inertes forts, comme la tétrotoxine, extraite d'un poisson nommé fougou (le figu japonais) qui va envoyer la victime dans un état catatonique.

Aussitôt la mort constatée, le futur zombi est enterré vivant, puis déterré dans la nuit, suspendu tête en bas pour se réveiller, renommé et envoyé dans les champs de canne à sucre où, nourri sans sel, comme les esclaves de jadis, il va contracter un œdème cérébral qui prolongera son état d'hébétude... Les spectateurs du *Zombi Child* de Bertrand Bonello en savent déjà quelque chose.

Il faut cheminer un long moment dans l'expo avant de parvenir à ces explications, le parcours se faisant fort de remonter à la source de tout cela, c'est-à-dire à l'apparition du vaudou haïtien, syncrétisme mêlant traditions africaines impor- ●●●



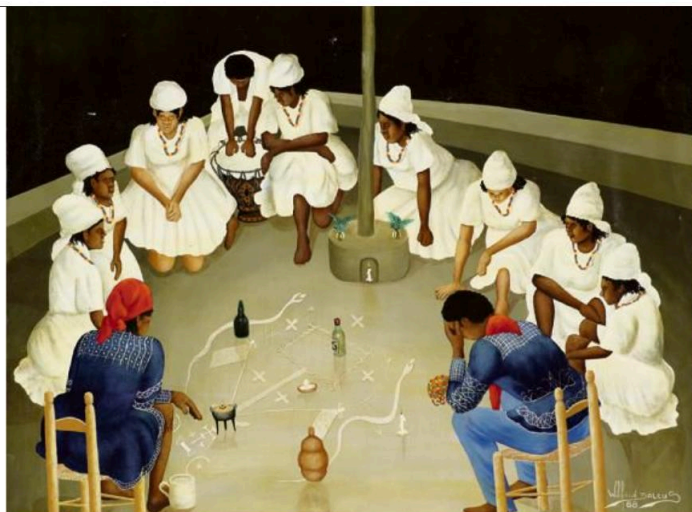
MUSEE DU QUAI-BRANLY



MUSEE DU QUAI-BRANLY

IMAGES/

De gauche à droite : un fétiche bizango du XX^e siècle, un Egungun, personnage représentant l'ancêtre revenant parmi les vivants (vers 1955), et Veillée vaudou dans un péristyle (1988) de Wilfrid Daleus. PHOTOS MUSEU DU QUAI-BRANLY



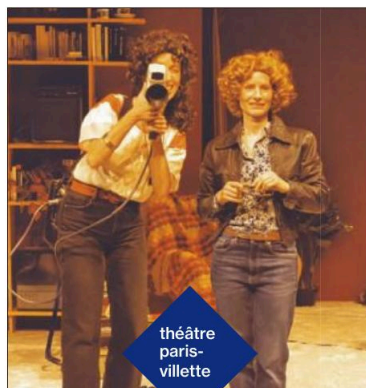
●●● tées durant la traite négrière, rites catholiques inculqués de force sur les bateaux de la traversée et croyances précolombiennes, notamment Taïnos, présentes sur l'île avant sa colonisation. Le mot «zombi» est lui-même hérité du terme «nzambi» provenant des régions que recouvrent aujourd'hui la république du Congo, le Gabon et l'Angola, et fait référence à un esprit, ou fantôme, le plus souvent celui d'un enfant. Cet héritage-là est plus amplement détaillé en fin de parcours, une fois les visiteurs à mêmes de détecter, dans les costumes béninois ou accessoires maliens et éthiopiens exposés dans les vitrines, certaines filiations avec ce qu'ils viennent de découvrir.

Fétiches et poupées

Mais reprenons au début : le parcours s'ouvre avec la reproduction grandeur nature d'un temple de vaudou haïtien, ou péristyle, qui sert de point de référence visuel clair à cette généalogie plurielle, mêlant objets magiques et croix chrétiennes. Plus loin, l'on découvre, dans une petite salle tout à fait flippante consacrée à leur «armée des ombres», l'existence au sein du vaudou de la société secrète des Bizangos, chargée de rendre une justice parallèle. S'y déploie une accumulation de fétiches et poupées anthropomorphes dans des teintes sombres, du rouge au marron, fabriqués avec des bouteilles, des cornes de vache, des crânes humains et du tissu. Ces fétiches sont chargés de lancer des sortilèges et censés contenir en eux la partie spirituelle des anciens initiés de cette société, lesquels continuent donc d'agir sous cette nouvelle forme. La petite salle est plongée dans l'obscurité, des bougies électriques au sol, et l'on s' imagine la situation d'inconfort, physique mais surtout moral, que doivent ressentir les accusés agenouillés devant l'armée des ombres. La zombification est d'abord une menace efficace, avant d'être une réalité.

D'une manière générale, la scénographie ne recule pas devant le spectaculaire, mais permet ainsi d'incarner de manière didactique et vivace un phénomène anthropologique finalement assez complexe – comme la reproduction, plus loin, des tombes d'un cimetière haïtien. De manière un peu stupéfiante, l'on apprend

qu'il existerait aujourd'hui des dizaines de milliers de zombis en Haïti, même s'ils ne sont pas tous des zombis «cardinaux», ou classiques. Car, autre leçon du parcours, les zombis peuvent le devenir en raison d'une vengeance (on parle de «zombi criminel»), d'un problème psychiatrique voire, plus co- **Suite page 24**



théâtre
paris-
villette

© Simon Gosselin

Delphine et Carole

8 → 23
nov

Marie Rémond, Caroline Arrouas

C'est l'histoire d'une rencontre, celle de Delphine Seyrig et Carole Roussopoulos. Caméra au poing, elles découvrent l'usage subversif de la caméra portable. Elles inventent, créent, montent, diffusent. L'aventure commence.

theatre-paris-villette.fr

M^e porte de pantin 01 40 03 72 23

Paris
Région Île-de-France

Suite de la page 23 casse, d'une usurpation volontaire d'identité. Une famille a perdu un être cher, un être cher a perdu sa famille: ils vont se réunir de manière opportuniste et justifier la manip en arguant d'une zombification...

multiples déclinaisons

Et les zombies hollywoodiens, dans tout ça? Ils doivent leur existence aux ethnologues, citons William Seabrook et Zora Neale Hurston, qui redécouvrent les zombies au début du XX^e siècle lors de l'occupation américaine – «redécouvrent», car il est fait mention de zombies dans certains récits de voyageurs européens dès le XVII^e siècle. L'ogre hollywoodien va s'emparer de ce fait anthropologique pour le régurgiter, comme il sait le faire, de manière de plus en plus farfelue, des *Morts-vivants* de Victor Halperin en 1932 (lire ci-contre) à la saga des George Romero, jusqu'à s'exporter en Asie (voir le cultissime *Dernier Train pour Busan*). Au cours du XX^e siècle, le zombie devient ainsi, à l'échelle mondiale, la figure de la mort contagieuse, se superposant aux phobies contemporaines de virus mortels, avant de servir de support à quantité d'autres métaphores. Le catalogue, passionnant, détaille ses multiples déclinaisons en Asie, et notamment au Japon, où le parc d'attractions Universal Studios à Osaka anime désormais des nuits de zombies chaque année pour Halloween. Une idée de saison. ▶

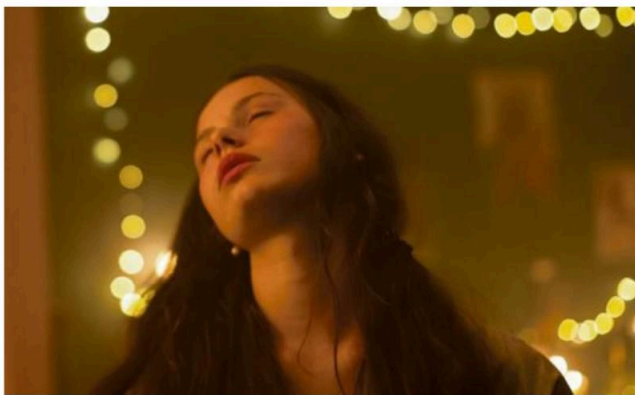
ZOMBIS, LA MORT N'EST PAS UNE FIN? au musée du Quai-Branly, jusqu'au 16 février 2025.



MUSÉE DU QUAI-BRANLY



La Nuit des morts-vivants (1968) de George Romero. PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL NZ



Zombi Child (2019) de Bertrand Bonello. PHOTO AD VITAM

Au ciné, les zombies passés au tamis de l'anthropologie

Philippe Charlier, anthropologue, médecin légiste et commissaire de l'exposition, passe en revue trois films où cette figure est restée plus ou moins fidèle à ses origines.

Ya-t-il plus fin connaisseur de zombies que Philippe Charlier, directeur du Laboratoire anthropologie, archéologie, biologie de l'université Paris-Saclay? Il a commis un ouvrage sur le sujet (*Zombis, enquête sur les morts-vivants*, éditions Tallandier, 2015), est par ailleurs médecin légiste (son handle Twitter est @doctroptard) et s'est un jour fait enterrer vivant selon le rite de zombification vaudou haïtien, histoire de voir ce que ça fait, de recevoir des pelletées de terre sur la face (ça lui a semblé long).

Pour *Libé*, il passe au tamis anthropologique trois films cultes dédiés au sujet.

«Les Morts-vivants» de Victor Halperin (1932)

«Comparé à d'autres films de zombies farfelus, celui-ci a un avantage certain: il se situe au moins dans la Caraïbe. Le zombie n'y est pas tout à fait le zombi cardinal d'Haïti, mais il est sous le sortilège d'un sorcier vaudou blanc, joué par Béla Lugosi. Ce qui me passionne dans ce film, c'est la minute et demie du début où l'on voit des Occidentaux en costume colonial menés par un homme du cru, qui parle en français et en créole, et dont la voiture passe près de funérailles qui ont lieu sur une route. Le cocher explique que l'enterrement se déroule dans un lieu très passant pour éviter que le mort ne soit déterré. C'est une coutume qui a tou-



DR

jours cours! On peut toujours, aujourd'hui, enterrer quelqu'un sous une route passante. Enfin, disons que ce n'est pas légal, mais que c'est toléré, afin qu'avec tout le passage – les bus, les camions – l'on empêche le corps d'être exhumé. Quitte à organiser un faux accident à cet endroit tout le jour avant. Si la personne est morte, elle restera morte, et si elle a été zombifiée, elle mourra définitivement.

«J'ai roulé à ces endroits en Haïti, en me disant «tiens, ils ont mis un dos d'âne ici», avant qu'on m'explique qu'il s'agissait d'une tombe. Sur le

plan anthropologique, c'est une pratique vraiment fondamentale, car elle dit la peur du retour des morts et tous les rituels qu'on peut inventer pour y faire face. Et si cela n'a pas toujours lieu au croisement d'une route, ce croisement est évidemment symbolique, l'axe des vivants croise l'axe des

morts... *Les Morts-vivants* montre aussi qu'à l'époque, les scénaristes étaient encore bien documentés sur le plan anthropologique. Ils venaient sans doute de lire William Seabrook et Zora Neale Hurston, des sources premières.»

«La Nuit des morts-vivants» de George Romero (1968)

«Le film a vieilli, mais il y a pas mal de choses intéressantes. Nous sommes hors d'Haïti, aux Etats-Unis, et la question qui se pose c'est: pourquoi sont-ils des zombies? D'où viennent les zombies? Dans *Les Morts-vivants*, la cause était magico-religieuse. Mais là, il s'agit d'une cause naturelle. Un événement astronomique est évoqué, une comète, rien n'est jamais précisé. Par la suite, on retrouvera quasiment toujours cette cause biologique ou naturelle. Dans *Je suis une légende* (2007) par exemple, il s'agira d'un virus. George Romero va donc s'affranchir du zombi anthropologique haïtien qu'on a décrit, incorporer certains poncifs venus d'Europe de l'Est, et y ajouter du gore. C'est beaucoup plus un film de vampires que de zombies. Pour Romero, le zombie est un moyen de critiquer la ségrégation raciale, il prend fait et cause pour la communauté noire, en montrant comment la police prend un individu à la peau noire pour un zombie. Dans son deuxième film de la série, *Zombie* (1978), il va critiquer autre chose, jouant en quelque sorte aux *Lettres persanes*, avec les zombies dans le rôle des Persans, pour critiquer cette consommation d'objets qu'on achète et dont on pourrait se passer. Il a complètement réinventé le style, mais sur le plan anthropologique, il l'a perverti. Maintenant, le mal est fait.»

«Zombi Child» de Bertrand Bonello (2019)

«Bonello fait revenir le zombi sur l'île d'Haïti. Wes Craven l'avait fait aussi dans *L'Empire des ténébres* (1988), mais je trouve que la société haïtienne y est un peu moquée. Dans *Zombi Child*, Bonello parle du zombi haïtien de façon réelle, respectueuse de la société haïtienne. On devine qu'il s'est documenté auprès d'anthropologues. Et puis quelle beauté, ces images, cette musique! Et les acteurs et actrices sont sensationnels. Pour moi, c'est le film de zombi parfait. Il me procure un plaisir esthétique et un plaisir d'anthropologie. Si vous avez son 06, je serais vraiment content de lui faire découvrir l'expo...»

Recueilli par ELISABETH FRANK-DUMAS

IMAGES/

VOD/ «Hundreds of Beavers», castors en barres

Pour son premier film, Mike Cheslik signe un cartoon en chair, en os et en peluche fait de gags contagieux sans jamais être épaisant.

Au XIX^e siècle, dans l'Ouest américain, Jean Kayak, producteur de cidre, se retrouve dans la débène après que son exploitation a été ravagée par les flammes à la suite d'une attaque de castors. Lâissé pour mort, il se

voit contraint de lutter pour sa survie. Après avoir affronté les intempéries, la nature hostile et tenté, en vain, de se nourrir, il finit par se confronter aux responsables de sa déroute : des centaines et des centaines de castors.

Sarabande. Peu de chances que vous confondiez *Hundreds of Beavers* avec *Jeremiah Johnson* : dès les premières images, le premier film de Mike Cheslik annonce la couleur. On n'est pas ici dans la comédie, mais la sarabande effrénée, la confusion psychiatrique, l'avalanche ininterrompue de gags ribouillings, avec pour modèles assumés les dessins animés de Tex Avery et les films de Buster Keaton. On tombe dans des trous, prend feu, se fait transpercer par tout un tas d'objets contondants et poursuit des animaux tous joués par des types vêtus de costumes grotesques. Le tout en noir et blanc, sans dialogues et dans un mélange de prises de vues réelles et de séquences animées primitives qui donne à l'ensemble un côté bricolo-anarchique qui s'avère très vite excessivement contagieux – on ne se souvenait pas avoir ri aussi bêtement et aussi souvent à des gags aussi navrants.

Pourtant, à un moment, le doute : *Hundreds of Beavers* dure près de deux heures – ça peut être follement drôle de voir des chiens jouer aux cartes ou un type se faire sadiser par un pic vert pendant une quinzaine de minutes, mais au bout de quatre-vingt-dix, l'affaire peut s'avérer un rien épaisse. Et c'est sans doute là le vrai tour de force du film : sa capacité à tenir la distance, cette manière, toujours, au moment du trop-plein, de relancer la machine avec des séquences en rupture (les scènes nocturnes avec le trappeur, le dernier tiers où les castors transforment littéralement le film en émission télé pour enfants sous méthanphétamines) ou des gags impossibles (sur un comptoir, Jean Kayak essaye de ramasser une pièce, ça

luche, débordant d'idées et de passion, qui sort en France uniquement en VOD, en exclusivité chez FilmoTV après avoir eu un temps un projet de sortie en salles avorté.

Virus. Destin désespérément prévisible : deux des comédies US les plus brillantes de ces dernières années, *Bottoms* et *Weird, the Al Yankovic Story*, avaient aussi été envoyées directement à la

case streaming. Des films électrisants, qui se permettent tout. Comme ce *Hundreds of Beavers*, porteur d'un puissant virus psychotronique, à contracter sans crainte et sans délai.

LELO JIMMY BATISTA

HUNDREDS OF BEAVERS de MIKE CHESLIK, avec Ryland Brickson Cole Tews, Olivia Graves, Doug Mancheski... 1h48.



Hundreds of Beavers (2022) de Mike Cheslik. M. CHESLIK

IMAGES/



La restauration du tableau en a élargi les bords et éclairci quelques zones d'ombre. PHOTO RMN

Expo/ Watteau, Pierrot le flou

Après deux ans de restauration, le célèbre tableau du peintre du XVIII^e revient magnifié au Louvre, sans perdre sa part de mystère.

Dans la même pièce, au printemps, le Louvre présentait *la Vierge du chancelier Rolin* de Jan Van Eyck. Le tableau était illuminé par sa restauration et par la minutieuse arborescence de tableaux, de dessins, d'objets et de

textes qui l'accompagnait. On se disait, en sortant, que toute œuvre de ce calibre, restaurée, devrait bénéficier du même traitement : une œuvre dont le mystère est épaissi et enjolivé, tel un crime parfait, par le contexte, les informations et les œuvres qui lui servent d'inspirateurs, de stimulants et d'héritiers. On s'émerveillait en suivant une enquête. Sous la même forme, et avec la même réussite, le musée expose aujourd'hui *Pierrot, dit le Gilles*, un autre de ses mystérieux chefs-d'œuvre. Le tableau a probablement été peint vers la fin des an-

nées 1710, certainement par Watteau, à une époque où Pierrot est un personnage de comédie célèbre : arrivé à Paris en 1673 avec les comédiens italiens, il apparaît dans 36 des 50 pièces jouées aux populaires théâtres de la Foire entre 1713 et 1734. Au départ, c'est un valet idiot et sans gentillesse, «*un fourbe qui se trahit encore lui-même*» selon un critique, mais qui devient peu à peu rusé et beau parleur.

Un pantin au repos. Celui du tableau ne joue plus, ou alors il joue à ne pas jouer. Il se tient devant

nous, au premier plan, comme un pantin au repos, à la fois raide et relâché, dans lequel flotte une âme secrète, indéfinissable, un peu menaçante. La représentation est finie, il va nous saluer ou bien il le fait, et ce salut renverse les rôles : les acteurs malgré eux, pauvres acteurs, ce doit être nous, la comédie humaine. Un extrait des *Enfants du paradis*, dans la première alvéole de l'exposition, montre Jean-Louis Barrault dans le rôle de Baptiste Deburau. Vêtu en Pierrot, observant depuis la scène un bourgeois qui, dans le public, se fait voler son portefeuille par Lacaenaire. Son regard porte une tristesse qui va au-delà de la conscience, des mots ; une tristesse qui voit tout et en sait long. Le Pierrot de Watteau, avec ses paupières tombantes, ses yeux en amande, n'est ni gai ni triste. Il paraît voir au-dedans et au-delà de ceux qui le regardent. On dirait presque qu'il est en demi-sommeil, qu'il rêve encore. Mais n'est-ce pas nous qui rêvons et qui allons nous éveiller face à lui, comme McPherson, le fils d'Otto Preminger, sous le portrait de Laura ?

Le tableau a fait l'objet, pendant deux ans, d'une restauration qui en élargit les bords, repliés jusque-là sous le châssis, et éclaire quelques zones d'ombre. Peut-être était-il au départ l'enseigne d'un théâtre de la Foire. Si l'attribution à Watteau reste (à peine) discutée, c'est d'abord parce qu'il est le seul de grande taille qu'aurait peint l'artiste, abonné aux petits formats. Certains d'entre eux, tous admirables, sont présents dans l'exposition : *la Partie carrée* (1713-1714), *Pierrot content* (1712-1713), *l'Amour au théâtre italien* (1716-1717) qui est une véritable ronde de nuit des comédiens, enfin les *Comédiens italiens*, peint un an avant la mort de Watteau en 1721.

Pierrot apparaît ici ou là, une fois de dos avec sa guitare, mais il n'a jamais la frontalité mystérieuse du grand tableau. Le théâtre, festival des silhouettes et des sens, est partout. Pendant la vie de l'artiste, la France a été en guerre la plupart du temps. Quand il meurt à 36 ans, la Comédie-Italienne, expulsée en 1697 par Louis XIV devenu vieux, est de retour à Paris, grâce au régent, depuis cinq ans. Watteau, qui a fait l'essentiel de sa carrière en l'absence de cette troupe qui l'a tant inspiré, salue-t-il le retour d'un fantôme ? Il avait, pour ce qu'on en sait, un caractère difficile. Son ami Gersaint l'a décrit «*impatience, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon mais difficile ami, misanthrope, même critique malin et mordant, toujours mécontent de*

lui-même et des autres». Watteau, c'est Alceste ; mais Alceste qui entre masqué, sourit en lisière de grimace, dans la danse sensuelle, cruelle, du colloque social et sentimental. Le tableau ne quittait pas la chambre de Vivant Denon, le cavalier du Louvre, grand voleur de tableaux pour le compte de Napoléon, auteur d'un grand texte qui convient si bien au monde de l'artiste et au regard de son Pierrot : *Point de lendemain*. Pierrot est le secret de Vivant Denon. Non pas l'origine du monde, mais l'origine du monde comme un théâtre. Le tableau n'est pour la première fois mentionné qu'après la mort de son propriétaire, en 1825. Il entre au Louvre en 1869.

Figure queer. La restauration distingue un peu plus un personnage de comédie que l'ombre du vernis masquait un peu : Crispin. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, tantôt maître méchant tantôt domestique sans pitié, il est aussi célèbre que Pierrot, mais dans un autre répertoire ; d'où la question : que fait-il là, sur le bas-côté, sombre et dans l'ombre, avec son curieux sourire de loup, assis sur un âne dont l'œil luisant et noir nous contemple ? On n'en sait rien. Une hypothèse est que Watteau a mis en scène la querelle, extrêmement violente, pleine de coups bas, entre les théâtres de l'époque : Comédie-Française, Comédie-Italienne, théâtres de la Foire. Une estampe de 1727, inspirée par un autportrait disparu de Watteau, est d'une telle ressemblance qu'elle laisse peu de doute : Watteau s'est installé en Crispin dans son tableau. Des cinq personnages, lui seul, avec Pierrot, nous regarde. Son sourire est aiguisé, son regard, d'une joie sarcastique, le marionnettiste, c'est lui. Mais qui est la marionnette ?

Pierrot porte tous les genres, les illusions, les désillusions, les transgressions : une vraie figure queer. On le regarde une dernière fois qui nous regarde, cet adolescent au garde à vous, peut-être constipé, peut-être ironique, peut-être méchant, peut-être naïf, le nez un peu retroussé entre la fraise et le chapeau : trois siècles d'analyse et d'interprétation ne permettent toujours pas de le dévoiler. Verlainne, l'ivrogne violemment cèleste, l'a descendu de l'estrاده dans ses *Fêtes galantes* : «*Pierrot, qui n'est pas un Citandré, / Vide un flacon sans plus attendre / et, pratique, entame un pâté.*»

PHILIPPE LANÇON

«REVOIR WATTEAU, PIERROT, DIT LE GILLES» au musée du Louvre jusqu'au 3 février 2025.



Los Hiperbóreos de Cristóbal León et Joaquín Cociña.
LEÓN & COCINA FILMS

Cinéma/ Les Chiliens sacrés de Valdivia

Le Festival international de cinéma, qui s'est tenu à 900 kilomètres de Santiago, a mis à l'honneur un nombre exponentiel de production locales, traitant aussi bien de sujets historiques qu'expérimentaux.

«**O**n vient à Valdivia depuis 2005, on est comme des locaux, ici. Il y a des cinéphilés qui nous suivent dans tout le pays, enfin presque, parce qu'au nord de Santiago, il n'y a pas d'école de cinéma. C'est une option politique de faire exister cette industrie ailleurs que dans les grandes métropoles», s'emballe Joaquín Cociña, l'un des coréalisateurs des *Hiperbóreos*, présent au FIC, le Festival international de cinéma de la capitale de la région des Fleuves, à 900 kilomètres au sud de Santiago. Le raout international de Valdivia (170 000 habitants) proposait il y a dix jours une programmation radicale, expérimentale, mixée avec des séances pour les familles et les enfants comme il le fait depuis trente et un ans. «On travaille à promouvoir les œuvres d'artistes nationaux qui n'ont pas de reconnaissance publique, plutôt que d'amener des visages que l'on voit à la télé ou dans les talk-shows. On laisse de la place à tous les publics. Les habitants sont plus fiers d'avoir un festival d'avant-garde que s'ils avaient une équipe de basket. Le cinéma du futur passe par le développement de manifestations de taille moyenne loin des capitales hégémoniques, comme il y en a ailleurs en Amérique latine», estime Raúl Camargo, le directeur du festival. En plus de cinéastes venus très tôt à Valdivia alors qu'ils n'étaient que des créateurs émergents (Mati Diop, Miguel Gomes...), le FIC de cette année mettait à l'honneur un nombre exponentiel de films locaux.

Début 2024, une étude de CineChile, un site en ligne qui promeut la production locale la plus ardue, assurait, contrairement à un pré-supposé largement répandu, que seuls 15 % des films chiliens du XXI^e siècle (autour de 900 longs métrages) avaient trait au coup d'Etat de Pinochet ou à la dictature (1973-1990). Paradoxe, le meilleur film de cette cuvée 2024, sans doute, *Una sombra oscilante*, raconte, avec une maestria visuelle insensée,

la volonté d'une fille (Celeste Rojas Mugica, artiste visuelle et réalisatrice née en 1987) et d'un père (Lucho Rojas, photographe, opposant au régime de Pinochet exilé en Equateur) de se colleter avec les archives de ce dernier, histoire de transcender le passé. Le film se présente comme une série d'exercices pour rapprocher les images qui construisent et font disparaître la mémoire et l'espace fictif que le spectateur peut établir avec elle. «*A l'origine, c'est un essai audiovisuel qui a débuté par un livre de photos et une installation vidéo. Il s'agissait d'accéder à la mémoire insaisissable de mon père à travers ses archives et de se réapproprier l'histoire en la réinterprétant. Entre ombre et lumière, entre origine et exil, entre une dictature avérée et un projet révolutionnaire potentiel (l'arrivée au pouvoir d'Allende en 1970), entre une identité et d'autres, il y a ainsi une place pour une autre approche de la construction ou de la désintégration du passé chilien*», assure Celeste Rojas Mugica.

«Famille créative»

Plus une expérience immersive qu'un film peut-être, *los Hiperbóreos* de Cristóbal León et Joaquín Cociña, présent à la Quinzaine des cinéastes en mai, convoque lui aussi les déboires chiliens d'un passé encore plus lointain. Faux biopic de Miguel Serrano (1917-2009), un écrivain devenu diplomate et théoricien d'un nazisme ésotérique austral, le second long métrage du binôme continue de proposer une exploration métaphorique d'un Chili qui lutte encore pour se libérer de son héritage de droite et de mixer dans un bric-à-brac artisanal stop motion, prises de vues, marionnettes, dans un psychodrame politique expérimental imparfait, entre Méliès et les frères Quay. «*A partir de l'idée originale, on voulait adapter un livre de Roberto Bolaño, Nocturne du Chili ou Etoile distante, mais on n'avait pas les dollars pour payer les droits, alors on a fait un biopic de Miguel Serrano. On ne pouvait pas le copier dans la forme mais s'inspirer de son cerveau, de sa manière de travailler tragicomique propre aux Chiliens*», rapporte Cristóbal León.

Depuis 2007, le duo travaille au sein du groupe Diluvio, qui regroupe aussi Alejandra Moffat et Niles Atallah. «*On a commencé à penser, écrire et réaliser ensemble, promet Cociña. On est une famille créative, on partage*

et on s'implique dans les projets des autres, le collectif El Pampero, en Argentine, a sans doute une attitude un peu plus punk que la nôtre. Comme eux, on fait avec les ressources dont on dispose. Tu dois transcender le manque de blé. On considère la création et le cinéma comme une alchimie. Pour faire un film intéressant, tu dois changer les poubelles en

*or.» Niles Atallah, leur collègue de collectif, un Chilien aux ascendances palestiniennes qui a grandi en Californie, présentait *Animalia Paradoxa*, une fable post-apocalyptique où une étrange créature humano-amphibienne se débat pour survivre. «*L'idée du film vient d'avant l'estallido social [les révoltes d'octobre 2019] et de la pandémie. Nombre d'images que j'avais en tête, comme ces personnages avec des masques à gaz et de la fumée, sont devenues réelles depuis. Quand tu t'immerges dans ce lieu imaginaire, supposément lié à l'enfance, tu réalises que tu entres dans une zone où tes problèmes de la vraie vie bouillonnent.*»*

Des saucisses et un rockeur

En 2024, 71 films chiliens auront vu le jour, en incluant les coproductions. De *Denominación de origen* de Tomás Alzamora (un faux documentaire hilarant sur un concours de la meilleure saucisse dans la zone centre-sud du pays) à *los Años salvajes* d'Andrés Nazarala (l'histoire d'un rockeur de Valparaíso épuisé façon Kaurismäki), toutes les régions du pays andin investissent les plateaux de tournage. Comme pour donner du sens au travail au long cours du FIC de Valdivia.

RICCO RIZZITELLI

Paris Photo

Grand Palais

Paris Photo

Grand Palais

Réserver mon billet Parisphoto.com

7-10 novembre 2024

RX

JPMorgan

IMAGES/



Dragon Age renaît aujourd'hui en jeu à l'action enlevée. PHOTO BIOWARE

Jeu vidéo/ «Dragon Age: The Veilguard», Bioware conserve le feu sacré

Malgré un accouchement difficile et un récit heurté, le dernier-né du studio canadien, suite du premier volet, «Inquisition» sorti en 2014, l'emporte par ses combats astucieux et, toujours, par l'humanité de ses personnages.

Quand certaines fins d'année ressemblent, dans le jeu vidéo, à une gigantesque foire d'empoigne où des dizaines de productions ayant englouti des centaines de millions de dollars se battent pour gratter l'attention des joueurs, les derniers mois de 2024 sont plutôt clairsemés en matière de blockbusters. Ce qui laisse le dernier-né de Bioware, *Dragon Age: The Veilguard*, particulièrement exposé à un moment où le studio semble jouer sa chemise.

Un quart de siècle après avoir participé à façonner les contours du jeu de rôle sur ordinateur avec quantité de créations décisives à la fin des années 90 et au début des années 2000 (*Baldur's Gate*, *Neverwinter Nights*, *Knights of the Old Republic*), le mythique studio d'Edmonton n'est plus que l'ombre de lui-même. Leur dernier grand jeu, *Mass Effect 2*, est sorti il y a quatorze ans et sonnait déjà comme un éloignement du jeu de rôle, puisqu'il se trouvait mâtiné d'action-aventure, couleur imposée à toutes les superproductions durant les années 2010. Un ravi-

rement de plus en plus prononcé dans lequel le studio a perdu une partie de son identité, au point de rater complètement la fin de sa trilogie *Mass Effect* (Bioware, terrible renoncement, a accepté d'en réécrire la fin sous la pression d'Internet), avant le naufrage commercial et critique d'*Anthem*, en 2019, jeu de méchas testostéronés.

Dragon Age: The Veilguard nous parvient aujourd'hui avec sa propre genèse laborieuse. La production, longue et marquée par un turnover important de ses cadres, laisse imaginer un chantier à peu près aussi infernal que *Dragon Age: Inquisition* (2014), dont il est la suite directe. Maintes fois rebooté, le projet s'est d'abord présenté comme orienté sur la narration, avant de prendre les atours d'un jeu en ligne, pour finalement revenir à une expérience solo mais action. Symbole de cette instabilité chronique, le jeu a été renommé à quelques semaines de sa sortie, *Dragon Age: Dreadwolf* devenant *Veilguard*. Difficile de faire pire en termes de fébrilité...

Détonateurs. Surprise, le jeu brille précisément là où on ne l'attendait pas : sur ces combats. Les dernières qualités reconnues de Bioware étaient à chercher du côté de leur écriture, de leur capacité à offrir aux joueurs une latitude et la possibilité de colorer des aventures aux relents de films hollywoodiens. En se nourrissant des *God of War* de Santa Monica Studio, *Dragon Age* renaît aujourd'hui en jeu à l'action enlevée qui s'accorde extrêmement bien d'un double tempo d'action

directe, frénétique, et de pause dynamique permettant de figer quelques secondes cet immense bazar pour mettre en place des combos pensés autour d'un système de méchas et de détonateurs. Il en résulte un jeu d'hyperactif calculateur, où il faut tapoter ses boutons comme un possédé tout en retenant certains coups afin de déclencher les bonnes combinaisons dans le timing juste. Loin d'être anecdotique dans une superproduction qui se donne à jouer d'abord par le combat, ce cocktail d'hyper-vélocité et de réflexion (light) pour rechercher des boucles d'interactions vertueuses constitue un solide socle autour duquel Bioware peut se tailler une nouvelle identité, et envisager l'avenir de façon un peu plus sereine.

Une base qui devrait permettre de faire passer auprès du grand public une direction artistique qui a divisé avant même la sortie du jeu. On ne peut qu'applaudir au contraire le fait qu'une superproduction ose s'extraire du carcan du photoréalisme et tente une approche un poil plus personnelle. Si les explosions de vert et de mauve brûleront la rétine des réfractaires de jeux service, le design très cartoon de ces personnages aux traits démesurément exagérés permet de désamorcer le côté pompeux et cérémonieux d'un récit d'heroic fantasy qui prend très au sérieux ces histoires de divinités malfaisantes en vadrouille. C'est là que le bât blesse : en reprenant le fil d'une saga commencée en 2009 mais interrompue depuis 2014, Bioware se retrouve coincé entre la nécessité de réexpliquer les

bases et son envie d'enrichir cet univers rêvé en *Seigneur des anneaux* du jeu vidéo. Si le studio met le paquet sur la mise en scène des premières heures, avec un travail impressionnant sur la dramatisation des cadres, le montage et la couleur, on revient assez vite à des standards bien plus classiques : champs-contrechamps mollassons, sempiternelles explorations de ruines abandonnées pour sauver le monde d'une extinction proche. Quand, autrefois, le récit motivait la progression dans un jeu Bioware, c'est aujourd'hui l'action qui joue ce rôle de moteur.

Fluides. Pour autant, Bioware ne met pas au rancart son discours progressiste. Certes il n'a plus la portée qu'il pouvait avoir il y a dix ans, quand les romances homosexuelles de *Mass Effect* semblaient alors briser un tabou. Mais on ne peut que se réjouir de voir une superproduction assumer son humanisme, à l'heure où la frange la plus réac des joueurs est aussi la plus structurée, la plus visible et intimidante, capable d'organiser des raids punitifs contre les jeux jugés «woke». Bioware assume ses personnages aux identités et aux genres fluides, glisse de l'écriture inclusive et met les hommes en minorité dans son univers d'heroic fantasy. Si le grand récit charpenté par *Dragon Age* peine à convaincre, ses personnages, eux, restent plein d'humanité.

MARIUS CHAPUIS

DRAGON AGE: THE VEILGUARD de BIOWARE. Sur PS5, Xbox Series et PC.

À LA TÉLÉ DE SAMEDI

TF1
21h10. Star Academy. Divertissement. Émission 4. Présenté par Nikos Alagas, Karima Charri. **23h30. Star Academy.** Divertissement. Retour au Château.

FRANCE 2
21h10. N'oubliez pas les paroles. Divertissement. Masters. Présentés par Nagui. **23h15. Quelle époque i.** Divertissement. Présenté par Léa Salamé.

FRANCE 3
21h05. Brigade du Fleuve. Téléfilm. Avec Thomas Jouannet, Ibrahim Koma. **22h40. Meurtres à La Rochelle.** Téléfilm.

CANAL+
21h05. Rugby : La Rochelle / Stade français. Sport. 9^e journée - Top 14. **23h00. Canal Rugby Club,** le débrief. Magazine.

ARTE
20h50. Dans les bottes de Lucky Luke. Documentaire. 1/3 - Au royaume des cow-boys. 2/3 - Les fantômes de l'Ouest. **22h40. Dans les bottes de Lucky Luke.**

MG
21h10. Code Quantum. Série. Pour le meilleur et pour le pire. Mort ou vi. **22h45. Code Quantum.** Série. Magnitude 6.9. La main droite du seigneur. Le déh est lancé.

FRANCE 4
21h00. Lady Bird. Comédie dramatique. Avec Saoirse Ronan, Laurie Metcalf. **22h30. Cannes : Palmes, scandales & tapis rouge.** Documentaire.

FRANCE 5
21h05. Échappées belles. Magazine. Le Lérman, entre lacs et montagnes. **22h30. Échappées belles.** Magazine.

PARIS PREMIÈRE
21h00. Les Grosses Têtes. Divertissement. Présenté par Laurent Ruquier. **22h50. Les Grosses Têtes.**

TMC
21h15. Columbo. Téléfilm. Jeux d'ombre. Avec Peter Falk. Shera Danese. **23h05. 90' Enquêtes.** Magazine.

W9
21h10. La petite histoire de France. Série. Avec Alban Ivanov, Ophélie Kolb. **23h00. La petite histoire de France.**

NRJ12
21h10. Young Sheldon. Série. 3 épisodes. **22h20. Young Sheldon.** Série. 3 épisodes.

CG
21h20. 100 jours avec les grands-mères des autotours de Seine-et-Marne. Documentaire. Épisode 2. **22h55. 100 jours avec les grands-mères des autotours de Seine-et-Marne.** Documentaire.

TFX
21h05. Chroniques criminelles. Magazine. Monique Olivier dans la tête de la femme de Fournier / Amnésique et meurtrier ? **22h55. Chroniques criminelles.** Magazine.

CESTAR
21h10. Ghost Hunters. Documentaire. Des voix dou loureuses. La distillerie hantée. **23h00. Ghost Hunters.**

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Joséphine, ange gardien. Téléfilm. Chasse aux fantômes. **23h00. Joséphine, ange gardien.**

6TER
21h10. La checklist de Noël. Téléfilm. Avec Sarah Power. **22h50. Une histoire d'amour à Noël.** Téléfilm.

CHÉRIE 25
21h05. Candice Renoir. Série. Faute avouée à demi-pardonnée. Qui se ressemble s'assemble. **23h25. Candice Renoir.** Série. 2 épisodes.

RMC STORY
21h10. Retour à l'instinct primaire : le retour des héros. Documentaire. Alliga-terrible - Parties 1 & 2. **23h05. Retour à l'instinct primaire.**

LCP
21h00. America first, le bilan. Documentaire. 1 - L'Europe doit payer. **22h00. Un monde en doc.** Magazine.

À LA TÉLÉ DIMANCHE

TF1
21h10. Doctor Strange in the Multiverse of Madness. Fantastique. Avec Benedict Cumberbatch, Chiwetel Ejiofor. **23h30. Kingsman : services secrets.** Action. Avec Colin Firth, Samuel L. Jackson.

FRANCE 2
21h10. Novembre. Policier. Avec Jean Dujardin, Anaïs Demoustier. **22h55. Beau Geste.** Magazine.

FRANCE 3
21h05. Les enquêtes de Dan Sommerdahl. Série. Anguille sous roche. Avec Peter Myding, Andre Bahkian. **22h35. Les enquêtes de Dan Sommerdahl.** Série.

CANAL+
21h05. Rugby : Bayonne / Toulouse. Sport. 9^e journée - Top 14. **23h00. Canal Rugby Club,** le débrief. Magazine. **23h30. Canal Sports Club Superphonique.**

ARTE
21h10. La poursuite infernale. Western. Avec Henry Fonda, Linda Darnell. **22h35. Henry Fonda.** Documentaire. La justice pour de vrais.

MG
21h10. Capital. Magazine. IKEA : le géant suédois est-il toujours le champion de votre maison ? **23h15. Enquête exclusive.** Magazine. Washington : les secrets de la capitale de tous les pouvoirs.

FRANCE 4
21h00. Tant qu'il y a de l'amour. Théâtre. Avec Marie-Anne Chazet, Patrick Chesnais. **22h40. Atelier Figaro.** Théâtre. D'après "Le mariage de Figaro" de Beaumarchais.

FRANCE 5
21h05. La fabrique du mensonge. Documentaire. États-Unis : une élection sous IA. **22h50. Malcolm X, la justice quel qu'en soit le prix.** Documentaire.

PARIS PREMIÈRE
21h00. The Sixth : assaut sur le capitol. Documentaire. **23h05. Espion(S).** Film.

TMC
21h15. New York, unité spéciale. Série. Piqué au vif. Le meurtre fait. **22h50. New York, unité spéciale.** Série. 2 épisodes.

W9
21h10. Le trésor du Pètri Nicolas. Comédie. Avec Jean Debraabant, Jean-Paul Rouve. **23h05. Les vacances du petit Nicolas.**

NRJ12
21h10. La PDG de Noël. Téléfilm. Avec Paul Groenen, Marisol Nichols. **22h50. Les sept jours de Noël.**

CG
21h20. Mongeville. Série. Comme un battement d'ailes. **23h05. Mongeville.** Série.

TFX
21h05. Tais-toi !. Comédie. Avec Gérard Depardieu, Jean Reno. **22h50. Stars 80, la suite.** Comédie. Avec Richard Anconina, Patrick Timsit.

CESTAR
21h10. Chicago Fire. Série. Comment ça brûle ? Le frère. **22h45. Chicago Fire.** Série. 2 épisodes.

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. François Damiens : 20 ans de caméras cachées toujours plus cultes. Divertissement. **23h10. François Damiens : 20 ans de caméras cachées cultes.**

6TER
21h10. Code Mercury. Policier. Avec Bruce Willis, Alec Baldwin. **23h10. Sans Issue.** Film.

CHÉRIE 25
21h05. Les petits meurtres d'Agatha Christie. Série. L'homme au complet marron. **22h55. Les petits meurtres d'Agatha Christie.** Série.

RMC STORY
21h10. Habitations en péril. Documentaire. La vie au dôme - Parties 1 & 2. **23h05. Fic Story.** Documentaire.

LCP
21h00. Rembo'ina. Magazine. « Les survivants » Le reportage choc sur les premiers survivants Américains **23h00. Rembo'ina.**

Libération

www.liberation.fr
 113, avenue de Choisy
 75013 Paris
 tél. 01 88 47 98 80
 contact @liberation.fr

Édité par la SARL Libération SARL au capital de 23 243 962 € 113, avenue de Choisy 75013 Paris RCS Paris : 382 028 159

Principal actionnaire Presse Indépendante SAS

Cogrants Dov Alfon, Amandine Bascou-Romeu

Directeur de la publication Dov Alfon

Directeur de la rédaction Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction Paul Guisio

Directrices adjointes de la rédaction Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS Site: abo.liberation.fr abonnement @liberation.fr tarif abonnement 1 an France métropolitaine: 364€ tél: 01 59 56 71 40

PUBLICITÉ Libé+ plus 113, avenue de Choisy 75013 Paris publicite @liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET 10, bd de Grenelle 75015 Paris tél: 01 47 39 20 20 @annances media.fr

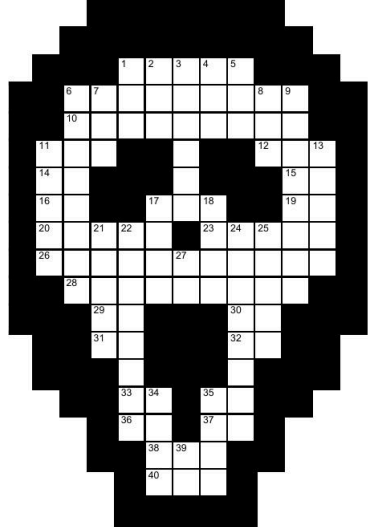
IMPRESSION France Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CLIA (Héris)

Imprimé en France Membre de l'ACPM CFPAP : 1125 C 80024 ISSN : 0335-1793.

ACPM Logo with text: L'ÉCO-ÉTIQUETTE

Origine du papier : France Taxe de filières recyclées: 100 % Papier décontouré de l'Eco-label européen N° F1/37/01 Indicateur d'écoblanchiment: Pftot 0,009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.



CASE TOUJOURS

Par ANTOINE HINGE

N° 110 : **Scream Queens**
 de ses fans dans le sens de lecture original 14. Bas de gamme 15. Que ce job gagne ou perde: Sage décision 16. De qui saluer César, à l'oreille 17. Cook ou Curry 19. Participe aux éclats 20. Réalisateur de la *Part des anges* 23. Personnage principal de *Ô Barack* (la Chanson du dimanche) 26. Et maintenant... 28... has les masques 29. Un parmi 206 30. Fin d'infinitif 31. En vol un auroolé de succès! 32. Avocat sans son nouay 33. Avec le suivant, c'est loupé 35. Insist, en bref 36. Plus haut que 14-37. Pronom (en général) 38. Pour ceux qui ne boivent pas la tasse 40. Remontant qui évite de pédaler dans la semoule.

■ HORIZONTALMENT 1. Pour vaisseau : spacieux 6. Inspiré par Halloween, ce tueur en série est le visage de la franchise *Scream 10*. Chez lui, avant l'Euro c'est pas l'Euro, après l'Euro c'est plus l'Euro 11. Artiste japonais, interchangeable dans les deux sens de lectures 12. Artiste japonais ou un

■ VERTICALEMENT 1. En son intérieur 2. En plein milieu d'épisode 3. Fis des longueurs 4. En France, elle donne un cadre aux deux-roues 5. Trident japonais 6. Petit suisse 7. Chaîne derrière *Flight of the Concochords* 8. Boss de fin 9. Débuter un recensement ovin (s'n) 11. Marque de brosse à dents 13. Fausse identité 17. Herbe de bouquet garni 18. Le-cole à la maison 21. Leurs partitions sont en clé d'ut 22. Ils étaient déjà viraux même avant Internet 24. En vol un quinze tient pas en place 25. Difficile à digérer 27. Fosse note qui précède le concert 34. Oh chéri, chéri... 35. Danse punk 39. Là-haut en VO.

Solutions du week-end dernier

T	R	E	P	A	S	P	A	R	K	L	I	F	E
R	E	G	L	E	A	V	A	R	I	C	E	S	
O	E	L	O	R	E	L	O	V	O	N	S		
N	O	R	S	E	G	A	L	E	N	T	E		
D	E	V	E	N	E	S							
H	I	E	L	I	M	T	P	M	P				
E	L	E	L	M	P	R	I	S	I	N	E		
I	L	E	S	R	E	G	A	R	O	U	I	N	
M	I	S	S	M	A	R	L	E	L	I	A	T	
E	M	I	A	A	A	R	S	L	I	T			
L	A	S	E	E	L	L	O	I	S	I	A		
T	P	E	S	P	R	I	A	P	E	R	E		
A	R	L	E	O	U	I	N						
R	E	M	A	N	T	E							
S	M	A	R	T	I	E							

CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA



Ju Wenjun vs Lagno Kateryna à Shenzhen (2019). Trait aux blancs.
 gagné par Erigaisi avec une offre à 6 min 38 s. Avec 10 min à la pendule et les blancs, Vachier-Lagrave avait l'obligation de l'emporter. Mais la partie se termine par la nullité. Synonyme de victoire pour Erigaisi. Firouzja perd aussi une finale, celle du Speed Chess Championship. Sans honte contre... Carlsen! ♣

Le parcours récent des deux meilleurs Français est plus frustrant que décevant. Après avoir sorti le prometteur Jahovic Sindarov (18 ans, déjà 5^e joueur mondial) ainsi que Nodirbek Abdosardorov (20 ans, 6^e mondial) et surtout avoir pris le dessus sur son compatriote Alireza Farduja (20 ans, 7^e), Maxime Vachier-Lagrave accédait à la finale du World Chess Master. Match très disputé qu'il a perdu face à l'Indien Arjun Erigaisi, le numéro 3 mondial ne s'imposant qu'au départage final dans une nouvelle formule de l'armageddon. Mises à l'encheure, les noirs sont attribués au moins-disant en termes de temps. Enchère gagnée par Erigaisi avec une offre à 6 min 38 s. Avec 10 min à la pendule et les blancs, Vachier-Lagrave avait l'obligation de l'emporter. Mais la partie se termine par la nullité. Synonyme de victoire pour Erigaisi. Firouzja perd aussi une finale, celle du Speed Chess Championship. Sans honte contre... Carlsen! ♣

MUSIQUE/

Equations, partitions, double cursus

Certains artistes combinent carrière musicale et activité de chercheur en physique quantique, astronomie, neurobiologie ou encore IA, illustrant les liens étroits qui associent art et sciences.

Par
**ALEXANDRA
DUMONT**
Photo
CAMILLE MCOUAT

Des expériences en labo en début de semaine, une conférence scientifique entre deux concerts sur les plus grosses scènes rock, précédés de délicates analyses de données dans le confort froid d'une chambre d'hôtel : c'est le genre d'emploi du temps millimétré auquel s'est plié Sébastien Wolf, guitariste et claviériste de Feu ! Chatterton, pour réussir sa thèse et ses deux postdoctorats, entre physique théorique et statistique, biophysique et microscopie. En refusant d'être plus musicien que scientifique, il continue de tracer un parcours sans fautes à l'interface des deux mondes.

Le chercheur travaille à la frontière des neurosciences et de la physique, pour comprendre et modéliser l'activité du cortex auditif et visuel, quand le musicien se prépare déjà au retour de son groupe en studio. En ligne de mire, l'enregistrement d'un quatrième album, suivi d'une tournée, qui lui laisseront peu de répit. « J'ai la chance de vivre de mes deux passions, mais derrière l'une et l'autre, il y a toute une vie de fragilité où tu ne fais qu'attendre le fameux moment de grâce ou LA découverte scientifique, ça

peut créer beaucoup de frustrations et de démobilitation, explique-t-il. Pouvoir switcher de l'un à l'autre me permet d'anticiper ces moments de creux. C'est pourquoi je ne suis pas étonné de voir qu'il y a autant de musiciens qui font aussi carrière dans la science. » De Dexter Holland de The Offspring, docteur en biologie, à Sam Shepherd aka Floating Points, chercheur en neurosciences, en passant par Brian May de Queen, astrophysicien, ils sont nombreux à y trouver leur exutoire, sans toutefois que ce soit au vu et au su de tous.

Sur la Lune

Léon Vidal et Jonas Landman, respectivement bassiste et claviériste du groupe d'indie pop psychédélique Polycool (Tino Gelli complète la formation), ne s'en cachent pas mais se passent volontiers de faire leur pub. Le premier est chercheur en astronomie gravitationnelle, et travaille à la fabrication d'un détecteur d'ondes gravitationnelles à envoyer sur la Lune. Le second, diplômé de Berkeley et Polytechnique, situe sa recherche à la frontière de la physique quantique et de l'algorithme, et travaille au développement d'un ordinateur quantique, petite merveille d'ingénierie aux capacités inimaginables dans des champs d'application infinis. Lemon Lord, le premier album du groupe paru en 2019, les trahissait quelque peu, dans le

titre, explicite, du morceau *Gravitational Collapse* ou la petite mythologie associée au Seigneur Citron, grand créateur de l'univers né de la collision entre un astéroïde et un photon. On ne se refait pas ! « Ce serait nous priver de l'une de nos deux jambes », reconnaît Landman.

Pour la Californienne d'adoption Germaine Dunes, rien d'étonnant : la musique et la science étant deux domaines intrinsèquement liés par essence. « Quand tu branches une pédale d'effets sur ta guitare, tu viens bien manipuler les fréquences et la suite harmonique pour aller chercher un son unique ! » L'ingénierie du son exige un bagage scientifique. Dotée d'une soif d'apprendre inextinguible, la jeune femme accumule les connaissances en archéologie, en extrêmobiologie, en neurobiologie, en science de l'évolution, en machine learning (à l'intersection de l'IA et de l'informatique), avant d'élargir son champ de re-

« Mon rapport à la science me fait aller au-delà de mes sens empiriques, c'est fascinant »

Germaine Dunes
musicienne

cherche aux sciences de l'environnement et de l'acoustique (l'étude de la physique du son) pour travailler à réduire le bruit néfaste dans les océans, se formant du même coup aux mathématiques numériques. Avec un père qui bidouillait déjà du matériel audio à ses heures perdues, des amplificateurs, des compresseurs et autres pré-amplis, la technique n'a pas tardé à s'inviter dans sa pratique, théorique, des sciences, et celle, récréative, de la musique.

Gamme tempérée

Au moment d'enregistrer, produire et réaliser elle-même son premier album, *Midnight Game* (2023), Germaine Dunes en maîtrise déjà toutes les subtilités. « J'ai tout de suite senti à cet endroit un échange absolument vertueux entre les sciences et la musique, sans que ce soit départi de l'émotion, se réjouit-elle. J'ai voulu y consacrer toute mon énergie. » D'abord et surtout au service d'autres artistes (Buck Meek, Laura Marling, Le Ponds, Daniel Noah Miller) de l'enregistrement à l'ingénierie du son, en passant par le mixage et la production. En studio, elle décoiffe, avec une rigueur scientifique, « son rapport au temps, au rythme, au concept de tempérament égal, aussi appelé gamme tempérée, soit le système d'accord à partir duquel toute la musique a évolué. Mon rapport à





Le groupe Polycool, ici le 27 octobre à Paris, travaille à un prototype de synthétiseur modulaire.

la science me fait aller au-delà de mes sens empiriques, c'est fascinant».

Elle imagine déjà quelle serait la prochaine étape. Jonas Landman et Léon Vidal, de Polycool, n'en font plus un fantôme depuis qu'ils se sont lancés dans la fabrication d'un synthé modulaire – il n'y a pas plus complexe ! – et d'une boîte à rythme du futur, sur le coin de table d'un laboratoire qui fabrique des satellites. Ces maîtres de sciences physiques, passionnés d'électronique, ont l'ambition de leurs connaissances. Quitte à y consacrer tous leurs week-ends et soirées, leur synthé aura un thématique intégré, leur boîte à rythmes pourra séquencer des polyrythmies. «L'ambition, c'est aussi de faire des machines aux propriétés quantiques pour créer des accidents et permettre par expérimentation, hasard, de tomber sur une sonorité qu'un synthé normal, tellement réglé, ne pourrait pas produire», insiste Landman.

Dialogue avec les algorithmes

Des outils de créativité augmentée, en somme, qui ne demanderaient qu'à dialoguer avec eux s'ils n'étaient pas dépourvus d'initiatives. Le pianiste de jazz Dan Tepfer, titulaire d'un bachelier en astrophysique, a réglé cette question de l'interaction en dialoguant directement avec des algorithmes. Dans son projet *Natural Machines*, le Disklavier, un piano automatique commandé par ordinateur, est capable de répondre, en temps réel, à la partition qu'il interprète. S'entame alors un dialogue musical, la structure de la musique se déployant directement sur grand écran dans un étrange ballet hypnotique. «J'ai absolument la sensation d'être en cocreation avec la machine, même si les décisions qu'elle prend pour interagir avec ce que je joue dépendent des algorithmes qui sont consignés dans mon ordinateur, dit-il. L'élément imprévisible, c'est moi, ce n'est pas l'ordinateur, parce que la technologie n'est pas censée remplacer l'humain. Par contre, tout ce qui lui manque en spiritualité, en émotion, elle le gagne en algorithmique, elle peut faire des calculs à une rapidité folle

ou jouer d'une manière extrêmement virtuose, impossible pour l'homme.»

Sébastien Wolf voudrait bien «augmenter» ces potes de Feu! Chatterton. En parallèle de ses recherches sur les modèles d'IA, il s'est rapproché du chercheur de l'Ircam, Jérôme Nika, heureux développeur du logiciel Dicy2 capable de «mémoire musicale» dans un contexte de performance avec notamment l'Orchestre national de jazz. Ensemble, ils conçoivent «une sorte de synthétiseur qui pourrait, à partir d'une IRM, mettre en partitions notre activité cérébrale à la manière d'un découpage d'orchestre, en associant chaque région cérébrale à une section d'instruments différente». En d'autres termes, la petite musique qu'on a dans la tête et que personne n'entend. Drôlement couillu de vouloir ainsi craquer notre boîte noire.

De là à imaginer les membres de Feu! Chatterton chasser des casques capables de suivre leur activité cérébrale? Même sur le ton de la rigolade, Sébastien Wolf n'exclut pas cette possibilité, «pour m'affranchir des contraintes harmoniques et rythmiques – quatre temps par mesure –, dans la continuité du travail de Steve Reich, qui se trouvait à la frontière de la physique et de la musique, et que j'aimerais voir appliquer aux lois de la biologie pour composer avec ce que le vivant a d'aléatoire. Quand tu observes un vol d'oiseaux, il y a une régularité et en même temps une forme de liberté. Dans le cerveau, c'est pareil, il y a des processus répétitifs, des oscillatoires, qui ne sont pas forcément synchrones. C'est ça la force du vivant! Ça m'intéresserait de voir quelle musique je pourrais faire avec ça.»

Une expérience | Saint-Étienne Hors Cadre |

I Hate Models, Overmono, Anetha, Goldie, Dax J, Hudson Mohawke & Nikki Nair, LB aka Labat & DJ Gigola, Planetary Assault Systems **LIVE**, Lala & Ce **LIVE**, Oklou **LIVE**, Nastia, Funk Assault (Chiär vs. Alarico), The Bug & Flowdan **LIVE**, Eris Drew & Octo Octa, Mama Snake, Objekt & Konduku, Aisha Devi **LIVE**, Crystalliness, CCL & Simo Cell, Tatyana Jane **LIVE**
+ 50 artistes

POSITIVE EDUCATION FESTIVAL

PARC EXPO LE CLAP | SAINT-ÉTIENNE | 14-16.11 2024

MUSIQUE!



PLAYLIST

LA RÉÉDITION

Miles Davis Une histoire française



**MILES DAVIS
QUINTET
MILES IN FRANCE
1963 & 1964 :**
**THE BOOTLEG
SERIES VOL. 8**
(Columbia/
Legacy/Sony
Music)

Depuis ses performances en 1949 jusqu'à sa Légion d'honneur, quelques mois avant sa mort en 1991, Miles Davis a entretenu une relation particulière avec la France, le pays où il s'est le plus produit, jusqu'à nous offrir quelques-unes de ses plus belles performances musicales. La preuve avec le huitième volume de la collection *The Bootleg Series, Miles in France 1963 & 1964* et ses quatre heures de live incandescentes. Si les trois concerts enregistrés lors du festival mondial du jazz d'Antibes en juillet 1963

(dont deux inédits) voient le Miles Davis Quintet enflammer la Côte d'Azur (avec un *So What* d'anthologie), les deux shows (inédits), captés le 1^{er} octobre 1964 à la salle Pleyel lors du Paris Jazz Festival, actent la naissance européenne du second Great Quintet de Miles Davis: Herbie Hancock au piano, Ron Carter à la contrebasse, Tony Williams à la batterie, Wayne Shorter qui vient d'arriver au saxophone... Au-delà de la magie sur scène, une tranche d'histoire.

BENOÎT CARRETER

LA DÉCOUVERTE

Ziyad al-Samman Pop burlesque

Non aux préjugés. Ce n'est pas parce qu'on est né à Amman en Jordanie d'un père syrien et d'une mère britannique que l'on devrait, en tant qu'artiste, forcément donner dans la fusion entre Orient et Occident, oud et guitare, folklore et électronique. Tant mieux. Installé à Londres depuis son adolescence, ce chanteur multi-instrumentiste exubérant n'évoque que rarement ses origines tout au long d'un tonitruant premier EP à l'allure de cyclone pop. Certes, on peut trouver quelques effluves «exotiques» au tournoyant et discoisant *Ya Habibi*, que ne renierait pas le Patrick Hernandez de *Born to Be Alive*, mais les influences et l'envie sont certainement à chercher ailleurs.

Vers ses premières amours musicales, Prince ou Thin Lizzy (très bon côté)? Ou alors du côté de cette guitare que lui offre, à son adolescence, son beau-père? Ou à cause de ces



goûts qui l'entraînent du grunge à l'electro en passant par l'indie pop? Oui, il y a de tout ça dans son grand et joyeux caparot sonore dont l'effervescence et les envolées vocales ramènent aussi à ces inusables années 80 où les Duran Duran, Spandau Ballet ou A-Ha n'hésitaient jamais à sucrer un max l'enrobage instrumental. Mais bien heureusement, Ziyad nous évite le désastreux virage diabétique en choisissant souvent de faire parler l'électricité,

histoire de calmer le glucose synthétique. Pour mieux appréhender le personnage, il est instructif de faire un tour du côté des clips où l'on découvre l'extravagance burlesque d'un homme physiquement entre Frank Zappa et Sacha Baron Cohen. Et pas que physiquement d'ailleurs.

P.B.

**ZIYAD AL-SAMMAN
PLEASURE COMPLEX**
(Yotanka).

En concert le 4 décembre, Rennes (Trans Musicales).

ON Y CROIT



YANN ORHAN

Yodelice Rock'n'roll attitude

Couturier du virage musical, l'auteur et compositeur français s'engage dans un registre electro rockabilly qui lui va bien.

«Quel est le remède?» Cette question, *The Cure* se la posait déjà en clôture de leur album le plus déprimant, *Pornography*, en 1982. On est un peu surpris de la retrouver en titre du nouveau disque résolument sorti de l'ex-compagnon de route des dernières années de Johnny Hallyday, collaborateur des artistes issues des télé-réalités musicales *Popstars* et *Star Academy* et lauréat 2010 de la victoire de l'album révélation de l'année pour le folk dépeuplé de *Tree of Life*. Avec un CV pareil, on n'attendait pas forcément Maxime Nouchy, plus connu sous le pseudonyme de Yodelice, avec un album dans une mouvance «electro-rockab-coldwave», quelque part entre Alan Vega, Death in Vegas, Lescop et The Horrors. Autant de références underground improbables en apparence dans

un projet de ce grand ami des vedettes Guillaume Canet et Marion Cotillard, faisant d'ailleurs une apparition dans *les Petits Mouchoirs*. A y regarder de près, les choses sont plus complexes. De l'avis des amateurs, Yodelice est responsable du virage rock réussi des disques rentables de Johnny, *Jamais seul* en 2011, *De l'amour* en 2015 et son successeur posthume, *Mon pays c'est l'amour*. Par ailleurs, avec *Square Eyes* en 2013, il avait déjà lui-même électrifé son folk par surprise. Bref, on aura

compris que ce garçon n'a pas les deux pieds dans le même sabot de la variété. Reste que le grand écart qu'il renforce encore avec ce disque rugueux n'est jamais une position très confortable. Trop «dark» et bruyant pour les uns, *What's the Cure?* risque de paraître encore trop clinquant et emphatique pour les autres. En l'état, c'est néanmoins une prise de risque parfois très excitante (*Cutting Like a Knife*, *Muse in Motion*, *Vampire*...). Trouvera-t-il son public et des radios pour le diffuser, d'autant que, cette fois encore, il chante exclusivement en anglais? On lui souhaite.

ALEXIS BERNIER



**YODELICE
WHAT'S THE CURE?**
(Believe)

Vous aimerez aussi

**JOY DIVISION
CLOSER** (1980)

On aurait pu bien entendu citer *Suicide* pour le côté rockabilly électronique, mais bon, Ian Curtis et ses petits camarades restent le maître étalon du rock qui porte tout le poids du monde sur ses frères épaules, alors...

**TRISOMIE 21
PASSIONS DIVISÉES** (1984)

Moins rock, plus synthétique, mais définitivement dans la même veine froide et affectée, T21, fondé par les deux frères Lomprez en 1980, est une légende underground de la coldwave française teintée d'industriel.

**COLDER
HEAT** (2005)

Injustement boudé, l'indie electro du Français Marc Nguyen Tan avait été signé par le très branché label Output de Trevor Jackson pour une poignée d'albums impeccablement glacés à l'aube des années 2000. Qu'est-il devenu?

JEAN**Arrête de faire comme si**

Avec sa voix poignante et charnelle, comme un vieux routier, alors qu'il doit afficher 25 ans max au compteur, Jean trouble les sens. C'est pas du rap, c'est pas de la chanson. C'est quoi alors ? C'est Jean.

LUIDJI**Maminami**

Couronné par le prix Joséphine, le rappeur nous offre une ode subtile à sa grand-mère, enfin c'est ce que l'on croit au début, la suite s'avère plus compliquée, mais ça reste une histoire de famille. Ouf.

LA FLEUR**Your Move**

Techno et mélodie ne font pas bon ménage ? Inspiré par les nappes mélancoliques du Detroit des années 90, la DJ et productrice suédoise va faire pleurer les nostalgiques avec cet extrait de son formidable premier album.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur liberation.fr en partenariat avec Tsugi radio



RASMUS MOGENSEN

CASQUE T'ÉCOUTES ?

David Jarre

Illusionniste

«Allez tous voir un concert de metal une fois dans votre vie»

Magicien, mentaliste, illusionniste, l'artiste franco-britannique David Jarre s'est fait un prénom (oui, c'est le fils de...) grâce à un talent certain pour entraîner le spectateur dans des univers où l'on ne sait plus très bien où l'on est. Tel un Houdini des temps modernes. A découvrir en tournée. **Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?** On avait énormément de disques à la maison à l'époque. Mais celui qu'on n'avait pas et dont j'ai le souvenir de l'achat est *Appetite for Destruction* des Guns N'Roses.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique, MP3, autoradio, platine CD, vinyle... L'écouter en live. Mais j'aime écouter la radio. J'ai un vieux poste à la maison. C'est comme si quelque'un nous parlait au loin.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ? Le vinyle des Eagles, *Hotel California* pour un tour que j'ai préparé pour l'émission *C à Vous*.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

En conduisant, of course ! Road trip musical. Mais je n'ai plus de voiture maintenant.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ? Aujourd'hui, il y a de la musique partout en permanence. J'aime le calme pour travailler, créer et écrire.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ? *Unbreak my Heart* de Toni Braxton.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ? Ma mère (*Charlotte Rampling*, *ndlr*) m'a appris à ne rien détester artistiquement. Au contraire, de toujours y chercher une valeur créative. En revanche, je déteste la mauvaise foi dont beaucoup de gens font preuve.

Le disque pour survivre sur une île déserte ? *In Rainbows* de Radiohead. Magique !

Ya-t-il une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attaché et pourquoi ? Parce que Musique propose depuis des années des artistes très intéressants.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ? Il me faudrait un immense loft ! Il y en a tellement ! De ma génération, *Nevermind* de Nirvana.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ? Serai-je éveillé lors de mes funérailles ? Génial ! *Wonderful World* de Ray Charles.

Savez-vous ce qu'est le drone metal ?

Oui. J'ai eu ma période metal. Une niche musicale underground unique, peut-être créativement plus libre que n'importe quel autre style musical. Allez tous voir un concert de metal une fois dans votre vie.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Choix cornélien ! C'est comme dire à un enfant tu préfères ton père ou ta mère ? Allez, moi je garde les deux.

Votre plus beau souvenir de concert ? Portishead au Zénith. La voix de Beth Gibbons ce soir-là nous a transcendés d'émotion. Même les membres du groupe en ont parlé après comme un moment venu de l'au-delà. C'est ça la puissance du live.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ? Je vais rarement en club. Quand j'y vais, la musique et un bon sound-system restent quand même les éléments que je préfère.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène, mais dont vous adorez les disques et inversement ?

Ça ne m'est jamais arrivé de détester sur scène un groupe que j'adore en album. Difficile, je pense d'aimer l'œuvre de quelqu'un qu'on détesterait, non ?

Votre film musical préféré, votre musique de film préférée ? *Grease*, *Paris, Texas* de Ry Cooder, *The Social Network* de Trent Reznor. Je m'en inspire beaucoup sur scène pour mon show.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ? *In Rainbows* de Radiohead.

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Franchement, fou de rage, je ne vois pas.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Aïe ! Cela ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Les playlists Spotify nous emmènent dans toutes les directions aujourd'hui. Je n'ai même plus de platine ou de lecteur CD à la maison.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

Quelle bonne question ! Led Zep, le groupe de Miles Davis, Police, Queen, être sur les routes peut-être aussi, Coldplay aujourd'hui pour la joie et la couleur dans les stades. Chef d'orchestre aussi, ou premier violon dans le Berliner Philharmonique sous Karajan.

Le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

Georgia on my Mind. Pleurer pas toujours mais frissons à chaque fois !

Recueilli par
PATRICE BARDOT

Spectacle *Mosaic*, le 5 novembre à Marseille, le 6 à Pully (Suisse), le 15 à Lyon, le 17 à Lille, le 1^{er} décembre à Paris (le Trianon).

SES TITRES FÉTICHES

LED ZEPPELIN
Kashmir (1975)
GUNS N'ROSES
Sweet Child of Mine (1987)
RADIOHEAD
Nude (2007)

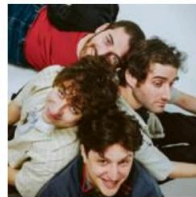
AGENDA

Du punk à la pop survoltée, la trajectoire en ligne brisée des Lineheads appartient à la face B de la grande aventure du rock'n'roll de la fin des années 80. Son leader, **Evan Dando**, longtemps abimé par diverses substances, reprend la route et sa guitare par la même occasion. En espérant qu'il nous joue *It's a Shame About Ray*, voire *Burying Ground*. Finger's crossed.

Ce samedi à Paris, Pop up ! du label.

Musical Ecran : pas besoin d'expliquer le jeu de mot décrivant parfaitement ce festival international du documentaire musical. Il fête sa dixième année toute la semaine avec notamment ce jeudi un trio de films particulièrement intrigant consacré aux Pussy Riot, à l'amitié entre Omar & Cedric d'At the Drive Inn et The Mars Volta, et enfin à l'Electronic Body Movie, préhistoire de la musique électronique. Vraiment pour tous les goûts.

Jeudi à Bordeaux, Théâtre Molière.



Johnny Mafia sera à Marseille vendredi. PHOTO PERRINE LAMAZÈRE

Avec leur quatrième album, le formidable *2024 Année du Dragon*, paru en début d'année, les quatre **Johnny Mafia** ont définitivement convaincu de leur capacité à produire un virevoltant rock (néo-grunge diront certains) énergique mais surtout très élégant. On peut parier que s'ils venaient de Leeds ou d'Austin, ils seraient en train d'effectuer une tournée des Zénith. La prochaine fois ?

Ce vendredi à Marseille, le Makeda.

L'ORIGINAL/LA REPRISE : «AVALANCHE»

La vie d'une chanson et ses réécritures parfois étonnantes

Nick Cave and the Bad Seeds

Deux reprises cette fois, puisque *Avalanche* est une création de Leonard Cohen dans son troisième album en 1971. La version qu'on en donne Nick Cave and the Bad Seeds sur leur premier disque, le très flippant *From Her to Eternity*, est autrement plus démoniaque que celle du poète yogi canadien. A l'hypnotisant jeu de guitare nue de Cohen, les Bad Seeds, où s'illustrent à l'époque le guitariste «industriel» Blika Bergard et le fidèle Mick Harvey aux percussions, opposent un fracas spectral et glaçant que les hurlements funèbres de Nick Cave achèvent de rendre terrifiant. Assagi, Cave en donna plus tard une autre interprétation piano-violon-voix, bien plus fidèle à l'originale. Choisis ton camp, camarade.

Jean-Louis Murat

Amoureusement défendu par ce journal et malheureusement devenu un artiste presque underground à la fin de sa carrière, le montagnard disparu il y a un peu plus d'un an était un compositeur unique, mais aussi un très grand chanteur. On n'insiste jamais assez sur le niveau vocal de ses interprétations. S'ouvrant sur le souffle du vent et le chant d'un oiseau des volcans qu'il aimait tant, cette version en français fut enregistrée en 1991 sur un magnifique album «tribute» commandité par les *Inrocks*. A la fois puissante et lasse, *Avalanche* de Murat semble flotter nue dans la brume de l'hiver. Sur cet écriin de nature glacée, la manière dont il fait respirer les mots est totalement déchirante.

LIVRES/

Recueilli par **THOMAS****STÉLANDRE**Photo **LAURA STEVENS, MODDS**

L'Amérique s'apprête à élire son prochain président et Joyce Carol Oates sort un nouveau roman. Quel rapport ? Aucun si l'on en croit la principale intéressée, venue à Paris en juin présenter *Boucher*, ce jour-là confortablement installée dans le salon de l'hôtel rive gauche où l'élégance à ses habitudes. Inutile de la cuisiner, au risque de se voir éconduire : la prolifique écrivaine (1) gardera ses bons mots pour X (ex-Twitter) où, de longue date et entre deux photos de chats, elle ne se prive pas d'attaquer celui qu'elle nomme «T***p». Mais ici donc, on parlera de littérature et seulement de littérature, et de ce dernier texte qui, dans la veine gothique de son œuvre protéiforme, met en scène, au XIX^e siècle, un certain Dr Silas Aloysius Weir, directeur d'un asile du New Jersey et «père de la gynopsychiatrie», et ses expériences de savant fou sur ses patientes, en particulier sa jeune servante sourde et muette Brigit. Un homme dangereux, incompetent, à l'ego surgonflé, conforté dans ses actes par un sentiment de droit divin et une misogynie toute digérée. Cela ne lui rappelle personne ? osera-t-

on en fin d'entretien. Le timbre est onctueux, la silhouette frêle, mais la dame de 86 ans, fan de boxe depuis l'enfance, sait dans un rire ou un silence vous renvoyer dans les cordes. Une certitude : à l'heure où le corps des femmes constitue l'un des enjeux du scrutin, son nouveau roman est dédié aux «*anonymes comme celles qui ont un nom, les muettes comme celles dont la voix fut entendue, les oubliées comme celles consacrées par l'histoire*».

Il y a onze ans, vous disiez de votre roman *Mudwoman* qu'il vous avait été inspiré par un rêve : l'image d'une femme, avec de la boue sur le visage... Quid de celui-ci ?

C'était assez inhabituel, je n'ai que très rarement été inspiré par un rêve. Avec *Mudwoman*, c'était comme s'il s'agissait d'un mystère émotionnel qu'il me fallait décoder. *Boucher* a des origines très différentes. Il s'agit d'un roman plus conceptuel. Le contraste est intéressant en termes d'inspiration. Les écrivains sont toujours fascinés par ce qui les motive, car on ne peut jamais vraiment forcer l'inspiration. Si vous êtes journaliste, historien ou si vous écrivez de la non-fiction, vous pouvez choisir un sujet et un champ de recherche. *Boucher* entrait dans cette catégorie : j'ai choisi un sujet et effectué mes recherches en partant de celui-ci.

L'un des choses qui vous motive en

général, c'est l'attrait de la nouveauté.

Qu'est-ce qu'il y avait de nouveau ici ?

J'avais déjà écrit sur le préjudice médical par le passé. C'est quelque chose qui m'intéresse parce que mon défunt mari, Charlie Gross, était historien des sciences, or une grande partie de l'histoire de la médecine est faite d'erreurs et d'expériences de toutes sortes – dont beaucoup ont mal tourné. Beaucoup de traitements d'autrefois sont aujourd'hui considérés comme barbares. Mon époux possédait une bibliothèque d'ouvrages médicaux fascinants et j'avais tendance à m'identifier naturellement à ces femmes qui avaient très souvent fait l'objet d'expériences menées par des hommes.

Ce sont des images médicales qui ont été à l'origine du roman ?

Je ne peux pas être certaine de la chronologie exacte. Vous savez, un roman c'est comme une rivière, de nombreux affluents s'y jettent en même temps. Et parfois, l'inspiration pour un long roman peut n'être qu'une toute petite scène.

Qui est le «boucher» du titre ?

Lui-même ne se présente pas comme un «boucher». Le Dr Silas Weir est une figure composite, créée à partir de trois scientifiques américains ayant réellement existé – deux du XIX^e siècle et un du XX^e. Chacun d'eux avait des théories sur la maladie mentale et physique, en particulier concernant les femmes, et sur les différentes réponses à apporter. Ce Dr Weir voulait devenir un médecin spécialisé dans la recherche afin d'acquiescer une certaine renommée, mais il hérite de ce rôle de gynécologue parce qu'il y a un besoin. Comme de nombreux médecins de son époque, il n'aurait pas choisi de travailler avec des femmes s'il avait pu l'éviter. Avant de faire mes recherches, j'ignorais que cette profession n'était pas toujours bien considérée, à moins que les patients aient été d'un niveau social élevé.

Le livre se compose essentiellement de sa voix...

C'est une biographie qui se présente sous différents points de vue, mais sa voix est la principale. Il y a une autobiographie de J. Marion Sims [gynécologue américain du XIX^e siècle connu pour avoir utilisé des esclaves noirs comme cobayes, ndlr] à la bibliothèque de Harvard que j'ai lue. Je la cite à plusieurs reprises. Il était très croyant et attribua beaucoup de choses à Dieu, des choses qu'il faisait lui-même. C'était très courant dans le passé, en particulier chez les hommes de pouvoir : ils avaient le sentiment que Dieu guidait leurs actes. Peut-être que certains d'entre eux le croient encore.

Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre un médecin dans votre œuvre, notamment dans votre veine horrifique... Qu'est-ce qui fait de la figure du docteur un «bon méchant» ?

Dans le cas du Dr Silas Weir, c'est un chercheur qui poursuit une sorte de vérité objective en utilisant des individus. Cela semble tout à fait atroce, mais il y a eu pléthore d'expérimentations impliquant des êtres humains dans l'histoire de la science. Par

exemple l'expérience de Stanley Milgram qui cherchait à étudier le comportement humain face à l'autorité et la soumission, qui, aujourd'hui, serait considérée comme contraire à l'éthique. Je pense aussi à l'étude de Tuskegee [étude organisée par le gouvernement américain en Alabama de 1932 à 1972 sur 400 hommes noirs atteints de syphilis, auxquels tout traitement fut refusé, ndlr] ou aux nombreuses expériences autour des essais atomiques. Je m'intéresse en général à la façon dont le gouvernement ou l'établissement exploitent les gens ordinaires, parfois parmi la population carcérale, parfois dans des établissements psychiatriques, pour les utiliser comme sujets à leur insu. Dans le passé, combien de femmes et de filles, d'esclaves, ont été exploitées, de jeunes servantes telles que Brigit, souvent issues de l'immigration irlandaise ? J'ai moi-même des ancêtres irlandais qui sont venus en Amérique au XIX^e siècle. Ils étaient très pauvres. J'imagine que certains d'entre eux ont été des «serviteurs sous contrat». Vous signiez et vous deviez travailler pendant sept ans pour votre maître. Vous étiez parfois contraint de vendre votre propre enfant, en particulier dans les cas de familles nombreuses.

C'est le cas de Brigit.

De Brigit et de sa mère. Il y avait des «serviteurs sous contrat» venus d'Allemagne, d'Angleterre et d'Irlande. Je ne sais pas s'il y en avait de France.

Brigit n'est pas qu'une victime. Elle parvient à s'enfuir, à survivre, et plus tard à écrire de la poésie...

Des esclaves ont réussi à s'en sortir. Le roman se déroule avant, pendant et après la guerre de Sécession. C'était une période de grande division aux États-Unis. Le fait que Brigit soit libérée de la servitude est comparable à la fin de l'esclavage en Amérique.

Il y a un autre personnage intéressant : la sage-femme Gretel, l'assistante du médecin, toujours derrière lui comme une ombre, qui apporte un côté presque comique à l'ensemble.

C'est de l'humour noir. Le docteur ne comprend pas que ces femmes le protègent en quelque sorte. Il est inapte et elles doivent lui suggérer les choses très, très soigneusement, pour qu'il ne se fâche pas. Des choses aussi bêtes que : peut-être faudrait-il une anesthésie pour certaines de ces horribles opérations qu'il est en train de pratiquer... Le problème

au XIX^e siècle, c'est que les médecins ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Il n'y avait ni rayons X ni analyses de sang. C'était beaucoup de conjectures. Mon mari me lisait des choses effarantes. L'idée, par exemple, selon laquelle le déséquilibre mental d'une femme était lié à son utérus et qu'il valait donc mieux le lui retirer... Toutes les expériences du Dr Weir ont au départ une motivation scientifique, c'est juste qu'elles sont extrêmement barbares, comme de mettre un bébé dans un placard sans lumière pour voir ce qui se passe... **Brigit le met pourtant en garde... «Docteur Weir – vous êtes sérieux?»**



JOYCE CAROL OATES BOUCHER

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Seban. Philippe Rey, 480 pp., 25 € (ebook : 16,99 €).

Joyce Carol Oates

«Les femmes ne parlaient pas de ces choses-là»

Rencontre avec l'autrice américaine pour la sortie du «*Boucher*», personnage inspiré de la vie de trois médecins. En plein XIX^e siècle, le Dr Weir utilise sa servante pour mener des expériences gynécologiques.



Joyce Carol Oates, à Paris le 5 juin.

Il lui répond qu'elle est émotive, qu'elle est une femme...

Il y a une constante dans vos phrases, c'est l'italique. Comment l'utilisez-vous ?
L'usage de l'italique indique en quelque sorte un niveau de sincérité plus profond ou quelque chose qui est censé rester secret. Comme si, soudain, une idée vous venait à l'esprit et vous ramenait six ans plus tôt... Une grande partie de ce que dit Brigit dans le roman est déduite par le Dr Weir parce qu'elle est muette

Combien de femmes et de filles, d'esclaves, ont été exploitées, de jeunes servantes telles que Brigit, souvent issues de l'immigration irlandaise ?

et sourde. Le médecin ne l'entend pas, mais il pense échanger avec elle. Il est possible que certaines personnes communiquent de cette façon, comme un mari et une femme lorsqu'il est temps de quitter une soirée, vous voyez ?

En italique ou non, il y a ce mot qui revient comme un refrain dans le roman : « fistule ».

C'est quelque chose de réel. Cela arrive quand des adolescentes sont mises enceinte très jeunes. Leur corps est si menu que quand elles

accouchent, elles se déchirent et cela provoque des fistules. A l'heure actuelle, il y a des médecins en Afrique qui travaillent particulièrement sur la fistule obstétricale.

Chez le Dr Weir, on sent du dégoût...

Le Dr Weir se concentre sur la fistule parce qu'il veut soigner les femmes de leur « folie ». En agissant ainsi, il pense avoir un impact sur leur santé mentale. Par ailleurs, il y avait un taux important de suicides à l'asile d'aliénées lié à cette condition. Je me suis beaucoup documentée là-dessus. J'ignorais que c'était aussi répandu. Et puis les femmes ne parlaient pas de ces choses-là à l'époque. Cela a touché de nombreuses esclaves qui n'étaient encore que des filles, manifestement violées par leurs maîtres ou par quelqu'un d'autre. Des filles de 11, 12 ans. Le Dr Weir finit par trouver un traitement, donc il fait aussi de bonnes choses... Dans la vraie vie, J. Marion Sims a pratiqué plus d'une trentaine d'opérations sur la même jeune femme, une femme noire. C'était en quelque sorte son assistante et elle l'a probablement apprécié. Elle aurait pu s'enfuir, mais il l'a finalement guérie. Cela étant, ce n'est pas trente opérations dans le roman...

Il me semble que c'est doux...

Douze, c'est déjà suffisamment terrible. Comme dans mon roman sur Marilyn Monroe (*Blonde, ndr*), où je ne parle pas de toutes les fausses couches qu'elle a subies. J'opère une sélection. La vraie vie est tellement embrouillée et insensée.

Une critique américaine dit de *Boucher* que c'est « votre roman le plus brutal »...

Cela s'achève par une histoire d'amour, dans la tradition du genre au XIX^e siècle: après toutes ces souffrances, il y a une attache sentimentale entre le fils du médecin, qui est avocat, et Brigit. Il la demande en mariage. Ensemble, ils incarnent l'espoir d'une nouvelle génération. Je ne dirais donc pas que c'est un roman brutal. Je crois qu'il existe des possibilités romantiques dans la vie et que des relations heureuses peuvent en découler.

En 2017, votre roman *Un livre des martyrs américains* avait trouvé une résonance avec l'actualité, à un moment où les opposants à l'IVG gagnaient du terrain aux Etats-Unis. La Cour suprême a depuis révoqué l'arrêt Roe v. Wade en 2022. Etablissez-vous un lien entre ce précédent roman et *Boucher* ?

C'est intéressant, il faudrait que j'y réfléchisse. De toute évidence, il existe des connexions: les médecins masculins, le corps des femmes et les martyrs américains en tant que tels. Luther, le militant anti-avortement, et Gus, le médecin qui pratique les avortements, sont en quelque sorte des ennemis naturels. J'ai vu l'Amérique divisée en ces deux factions, et les deux ont leurs martyrs et leurs idéaux. Ils imaginent qu'ils font le bien des deux côtés. Le Dr Weir, lui, est motivé par le désir de porter haut le nom de sa famille, d'être connu et d'être invité à rejoindre les associations professionnelles. Je ne pense pas que ça soit un monstre, je pense qu'il est simplement incompetent. ◆

(1) Sort simultanément, dans la collection de poche des éditions Philippe Rey, *Terres amères*, un recueil de nouvelles avec le doublé pour motif traversant publié en grand format en 2015, traduit de l'anglais par Christine Auché et Claude Seban.

LIVRES/

POCHES

ANTE TOMIĆ
MIRACLE À LA COMBE
AUX ASPICS
Traduit du croate
par Marko Despot.
Libretto, 224 pp., 13 €.



«- Mais pourquoi, monsieur Nediljko ? j'ai demandé. C'est quoi le problème ? Dans ces cas-là, on coupe toujours le courant, non ? Petit, je t'ai tout dit, qu'il m'a répondu. Laisse la Combe aux Aspics tranquille. Oublie même que tu en as entendu parler.»

Pierre Ducrozet, toujours en été

Mes voyages, mes livres et moi

Par YANN PERREAU

Plus connu pour ses romans, Pierre Ducrozet publie un essai audacieux dans la collection « Traits et portraits » du Mercure de France. Celle-ci se consacre à des récits en forme d'autoportrait, « ponctués d'illustrations qui habitent les livres comme une autre voix en écho, formant presque un récit souterrain », selon l'éditeur. On y trouve notamment *Coma* de Pierre Guyotat, *L'Africain* de Jean-Marie Le Clézio, des textes de Chantal Akerman, Christophe Honoré, Arthur H. Le livre de Pierre Ducrozet poursuit l'exploration autobiographique initiée par son précédent, *Variations de Paul*. Comme l'évoque le titre, *Autoportrait sans moi*, le projet est ici paradoxal : écrire « sans soi » son propre portrait. L'auteur, quarantenaire, ne connaît que trop bien l'échec potentiel de parler de soi-même. Dès la page 30, il avoue et assume, à la façon du Perce de *Wou* ou le souvenir d'enfance, qu'il ne se souvient plus. « Comme j'ai tout oublié, me voilà en position d'écrire. Je le ferai comme on le fait tous, avec mes absences, mes phantasmes, mes imprécisions, mes délires. J'ai tout oublié : on peut y aller. »

Plutôt que de s'épancher sur sa petite personne (« Que pourrais-je dire de moi, de toute façon ? Quelle horreur ! », il raconte ses voyages, ceux qu'il a lus autant que ceux qu'il a vécus. Le vaste monde, qu'il arpente sans relâche depuis toujours, est merveilleux car peuplé par tous les livres qui l'ont fait rêver. Il évoque ses « lubies absurdes à vingt ans : traverser Prague avec Kafka, Dublin avec Joyce ». Il retrouve à Mexico, « quelque chose du Bolaño enfiébré des années 1970 » et se prend pour le consul d'*An-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, qui goûte « l'ivresse ample mer » du mescal et voit « *Oaxaca en jaune or et bleu saphir* ». On songe à Blaise Cendrars et on tombe, quelques pages plus loin, sur un portrait de l'auteur de *la Prose du Transsibérien*. Le livre prend alors son envol et on retrouve les qualités d'un écrivain qui a toujours semblé écrire d'une traite, en fulgurances où les époques et les lieux se mélangent, où les images se superposent à une vitesse impressionnante.

Autoportrait sans moi a aussi l'originalité de se concentrer sur l'été, tous les étés d'une existence d'une quarantaine d'années. Car à cette saison, le temps s'arrête, la vie a enfin un sens. Une année, il ne sait plus laquelle, il nous emmène en Sicile. Il ne se souvient « que du souffle, des couleurs trop franches de cet été-là ». Et d'une fille dont la sagesse l'émerveille, contrebalançant son propre mal-être, il est alors obsédé par des visions angoissantes du philosophe Giordano Bruno hurlant sur son bûcher pour avoir osé dire la vérité dans l'Europe catholique du Moyen Âge. Il avoue une certaine tendance à la mélancolie et la nostalgie, mélangées à une forme d'allégresse, sentiments opposés qui caractérisent à ses yeux le pays où il se sent le mieux au monde, l'Espagne. A une autre femme, peut-être la même, on ne sait pas, il demande « Et l'enfance ? » « L'enfance, c'était merveilleux, répond-elle, mais tout l'est encore. On remonte sur nos vélos. »

PIERRE DUCROZET AUTOPORTRAIT SANS MOI
Mercure de France « Traits et portraits », 199 pp.,
21,50 € (ebook : 15,99 €).

«La colère est un moteur, on part d'elle pour écrire»

Entretien avec Shane Haddad

Recueilli par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

Il faut descendre dans une cave où les corps ondulent et se collent les uns aux autres dans la sueur et l'alcool pour rencontrer Gil. Ce qu'elle cherche dans un verre, « c'est l'assurance, la beauté, l'irrésistible de [sa] gueule ». C'est le début d'une fuite, celle d'une jeunesse perdue. On le comprend dès le titre de ce deuxième roman à l'impératif, *Aimez Gil*, sous-entendu écoutez et regardez cette femme. Il faut la voir parcourir la France, le temps d'un été, avec Mathias et Mathieu – ses amis/amants fantasmés – à bord d'une Clio cabossée, crachant « une fumée noire ». Souvent installée sur la banquette arrière, Gil fume « cigarette de merde » sur « cigarette de merde » et saisit des bières chaudes dans la boîte à gants. C'est une erreur de croire qu'on s'affranchit en roulant, « on est trop cons en fait » quand on a 25 ans. Rencontre avec Shane Haddad.

Quel a été le point de départ ?

Tout part d'un atelier d'écriture en troisième année de fac. Il fallait inventer une nouvelle en s'inspirant de *Rimbaud, le fils* de Pierre Michon. Sans doute influencée par ma lecture de *Jules et Jim* d'Henri-Pierre Roché (Gallimard, 1953) ou de *la Modification* de Michel Butor (Minuit, 1957), il m'est venu l'histoire de Mathias dans les années 60. Puis, page blanche, j'étais vidée. Je ne pouvais plus écrire la parole d'un homme ni d'une époque qu'on romantise à l'excès. Gil m'est apparue trois mois plus tard. Elle se trouve dans un doute profond face à son identité et sa féminité. La quête de Mathias est devenue celle d'un personnage féminin de 25 ans ? Cela me venait de Toni Morrison, Monique Wittig, Virginia Woolf... de ces femmes que j'ai lues dernièrement.

Vous avez publié ce roman à 27 ans. Quel regard portez-vous sur la jeunesse ?

Écrire *Aimez Gil* au cours de ma vingtaine n'était ni un atout ni un inconvénient, c'était une matière. J'ai eu envie de réfléchir à la trace d'une femme dans une vie, ce qui implique de penser son rapport à l'âge et à sa génération. Il faut comprendre que nous n'avons pas le désir de vivre dans la précarité et dans la libération sexuelle d'un autre temps. Si on n'est pas face à la réalité des choses, on ne peut pas grandir de manière paisible. Il faut essayer de dire la vérité et se détacher du regard parfois inquisi-



Shane Haddad, en mai. PHOTO HÉLÈNE BAMBERGER, OPALE

BRIAN EVENSON
IMMOBILITÉ
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Jonathan Bailhehache,
Rivages «Imagineaire»
poche, 336 pp., 9,70 €.



«— Combien de temps ai-je été stocké ?
— Trente ans. Grosso modo.
— Trente ans ?
Rasmus opina du chef.
— Ça explique que votre mémoire soit incomplète et
pourquoi vos nerfs sont paralysés, voilà trois
décennies que vous ne vous en êtes pas servi.»

MICHAEL ROCH
TÉ MAWON
Préface inédite
de Patrick
Chamoiseau,
Le Livre de poche,
254 pp., 8,70 €.



«Demain, Pat, tu renverses le monde tjou pou tet. Demain, tu retournes Lanvil, tu creuses ses piliers, à l'ancienne, tu retrouves la terre des zansèt et tu libères le peuple. Dis-toi ça, Pat : t'y es presque. T'arrives au bout du combat. Lagoumen, c'est bientôt fini.»

«Gil, en descendant
les marches du bar,
soumet son corps à
la violence de la nuit.
Elle va chercher de
nouvelles sensations
mais elle sent qu'elle
n'est pas au bon
endroit. Penser
au corps est
un héritage.»

teur de ses parents, amant-es et amis. À l'inverse de Gil, Mathias et Mathieu veulent coller aux codes de la jeunesse. C'est très beau de construire son identité par rapport à autrui, la question est de savoir qui est l'autre.

A cet âge, la colère est-elle nécessaire ?

On écrit avec la colère. Ce n'est pas une colère destructrice, c'est une colère pour rendre des choses aux femmes qu'on a longtemps tenues éloignées de ce droit. Dans *Bonjour tristesse*, que j'ai lu à 15 ans, Françoise Sagan nourrit son jeune personnage féminin de colère et de mélancolie. Je me suis vue pour la première fois. C'est un moteur, on ne va pas vers la colère, on part d'elle.

Pour aller où ?

On va vers une voix qui est ancrée, qui existe et qu'on écoute.

Les personnages s'enfoncent sous terre, est-ce dans ces lieux qu'on peut être soi ?

Les villes s'agrandissent, nous, on se condense. On va sous terre pour se protéger et on y étouffe – c'est peut-être pour imaginer l'oppression et l'écoanxiété qu'on ressent à nos âges. Gil, en descendant les marches du bar, soumet son corps à la violence de la nuit. Elle va chercher de nouvelles sensations mais elle sent qu'elle n'est pas au bon endroit. Penser au corps est un héritage : les autrices écrivent le corps, par le corps, avec le corps, pour le corps. Il m'est plus simple de m'exprimer ainsi que par des connaissances.

Gil est un prénom mixte, pourquoi ?

Très tôt mon prénom, qui est à la fois masculin et étranger, m'a emmenée vers une fragilité – celle de penser

qu'être une femme était une erreur. Mon identité n'était pas claire, j'ai compris plus tard que nous étions malléables. Gil, qui est une référence à la sœur de Wittig, me permet de déplacer la question du genre. Il n'y a pas de description de ses vêtements, de son physique... Par contre elle se place dans un triangle. J'aime penser que Mathias et Mathieu, souvent appelés par leur initiale (M), sont des bouts d'elle. Gil est dans un perpétuel mouvement entre l'exclusion et l'inclusion face à ces deux hommes qui ne la regardent pas. Dès le titre, il y a un indice, c'est M et Gil. **Gil va au camping, mange des frites... La banalité est-elle importante ?**

Ça me plaît de représenter la femme dans son quotidien. En lui donnant de la valeur, j'apporte de l'importance à des situations politiques et sociales. Par exemple, l'épilation. Gil n'arrive pas à aller jusqu'au bout, elle marche le maillot à moitié fait. Elle souffre, cette scène est assez triviale mais cette douleur on l'expérimente très jeune et jusqu'à tard, tant qu'on n'arrive pas à s'arracher du regard masculin.

Le silence revient souvent, pourquoi jouer avec ?

Tout se fait dans le bruit. Au théâtre, le silence est nécessaire pour apporter de la profondeur et donner du sens aux paroles. Qui plus est, se taire est un moment de repli sur soi, on n'y est jamais plus nus que quand on est silencieux. Je ne suis pas étonnée de voir que mon texte où le silence est pensé comme une didascalie est majoritairement compris par des femmes. Comme Manel, un des personnages. Elle semble être la seule à comprendre le silence de Gil.

Donc dévoiler c'est courir à sa perte ?

Pas vraiment. Le dialogue répare, on laisse chacun exister. Marguerite – la tante de Mathias – ne dévoile pas, elle se décharge sur son neveu en lui avouant son ancienne relation avec son père. Mathias se tait. Il n'a pas les armes pour accueillir cette parole, il part. Il nie ainsi l'existence de Marguerite. Cette communication est destructrice car elle n'est pas responsable. D'un autre côté, j'écris dans la pudeur, habitée par cette peur de me dévoiler, dont j'aimerais sortir. ➤

SHANE HADDAD AIMEZ GIL.
P.O.L., 368 pp., 21 €, (ebook : 15 €).

Montréal 1940. amour, déboires et beauté Réédition de «Bonheur d'occasion» de la Canadienne francophone Gabrielle Roy

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Dans la *Détresse et l'Enchantement*, son autobiographie, la romancière canadienne Gabrielle Roy (1909-1983) racontait son arrivée à Montréal. Elle revenait d'un séjour de deux ans en Europe, était attendue par un destin tout tracé : reprendre sa carrière d'institutrice célibataire dans sa région natale, le Manitoba, vivre avec sa mère chérie, Mélima, usée par la pauvreté. Mais la jeune femme de 30 ans, alors que la guerre s'annonce, se lance dans l'inconnu : vivre de l'écriture, sachant qu'il ne lui reste qu'une poignée de dollars. Gabrielle Roy s'installe dans l'un des quartiers les plus pauvres de la capitale québécoise, le faubourg ouvrier de Saint-Henri. Bien lui en fit : les lieux lui inspirent le cadre de son premier livre, *Bonheur d'occasion*, publié en 1945 et réédité aujourd'hui. Le succès est colossal. Ce roman urbain et non pas rural comme l'étaient souvent auparavant les œuvres francophones du Canada la rend célèbre. Aux États-Unis il devient également un best-seller, les droits cinématographiques sont achetés tandis que deux ans plus tard la traduction française obtient le Prix Femina. Il est aujourd'hui un classique au Québec. *Bonheur d'occasion* est un roman pessimiste, marqué par les traces persistantes de la Grande Dépression de 1929 puis l'angoisse face à la guerre qui se déroule en Europe. On est entre février et mai 1940, le Canada est entré dans le conflit dès septembre 1939. Pour l'heure la conscription n'est pas obligatoire, et ce sont les jeunes chômeurs qui s'enrôlent les uns après les autres. Mais la soif de vivre, le courage des protagonistes font également du livre une ode à la jeunesse, et même une ode à la paix, puisque à un moment le soldat Emmanuel se demande, peu moutonnier, pourquoi lui et les autres se sont engagés. «*Pour détruire la guerre*», s'entend-il penser. Le livre commence comme une bluette. Florentine Lacasse, une jeune serveuse de restaurant à bas prix, s'éprend d'un client, un garçon bien sapé et tourmenté, Jean Lévesque. On flirte de part et d'autre du comptoir, on fait semblant de

s'ignorer dans une «*atmosphère de poursuites, de reculs, de demi-consentements, d'agüichantes tentatives*». La copine Marguerite est fine mouche : «*Ton type te fait de l'œil, hein ! / Et léchant sa lèvres humide qui gardait comme un goût de guimauve, elle ajouta : – Moi, je le trouve smatte et ben avenant. Ça sera pas long, hein, Florentine, qu'il va se lâcher.*» Dans ce faubourg, le parler est populaire, et on a vite fait de comprendre que la dompe veut dire en français du Québec la décharge et la track la voie ferrée.

Roman urbain, *Bonheur d'occasion* l'est grâce à tous les moments où les personnages se lancent dans la ville, enneigée, en pleine tempête ou de nuit comme on se jette à l'eau. Ainsi Florentine à la recherche de Jean Lévesque arpente le trottoir devant l'usine de métallurgie du garçon ; sa mère, inspirée par celle de Gabrielle Roy, grimpe vers les quartiers huppés pour aller voir Daniel, son enfant hospitalisé. Ou Emmanuel, le jeune soldat épris de Florentine, parti sur ses traces espérant une rencontre de hasard. Voilà ce Montréal aux «*quartiers de grande misère*». Les voies ferrées passent en pleine ville, les barrières des passages à niveau troncent les flux de passants, la fumée des usines est là, au milieu de la vie quotidienne, saleté le linge, les vitres. «*Le train passa. Une âcre odeur de charbon emplît la rue*», écrit Gabrielle Roy en un sombre haïku.

Ce premier livre est aussi un roman social. En décrivant la vie de famille de Florentine, huit enfants, un père au chômage et hâbleur, une mère qui rêve malgré l'acharnement du sort à un mieux-être, compte tout le temps, coud la nuit, la jeune romancière opère un retour partiel vers sa propre enfance. Le personnage de cette mère magnifique, Rose-Anna, tient la première place. Là voilà face à son mari Azarius, homme impulsif, fort fier pour rester dans des emplois qu'il juge inférieurs. Azarius peut disposer d'un truck. Il propose d'embarquer la famille pour aller voir les proches de sa femme, à la campagne. C'est l'époque de la récolte de la sève d'érable : «*Elle, silencieuse, songeait que la pauvreté est comme un mal qu'on endort en soi et qui ne donne pas trop de douleur, à condition de ne pas trop bouger. On s'y habitue, on finit par ne plus y prendre garde tant qu'on reste avec elle tapie dans l'obscurité ; mais qu'on s'avise de la sortir au grand jour, et on s'effraie d'elle, on la voit enfin, si sordide qu'on hésite à l'exposer au soleil.*» Dans son autobiographie, Gabrielle Roy regrettaît que sa mère morte avant n'ait pu assister au succès de *Bonheur d'occasion*. Ce fut en tout cas pour elle-même la sortie définitive de la misère et la fin d'une vie instable. ➤

GABRIELLE ROY
BONHEUR D'OCCASION
L'Olivier, 416 pp., 22 € (ebook : 14,99 €).

«Ton type te fait de l'œil,
hein ! / Et léchant sa lèvres
humide qui gardait
comme un goût de
guimauve, elle ajouta :
– Moi, je le trouve smatte
et ben avenant. Ça sera
pas long, hein, Florentine,
qu'il va se lâcher.»

LIVRES/POCHES

JOSEPH MITCHELL
LE FOND DU PORT
Traduit de l'anglais
(États-Unis) par Lazare
Bitoun, Éditions du sous-sol
«Souterrains, 336 pp., 13 €.



«Les eaux du port de New York sont dans leur grande majorité huileuses, sales et pleines de microbes. Les ouvriers qui travaillent sur les dragues suceuses et les grosses dragues fixes disent pour plaisanter que si on les mettait en bouteille, elles feraient un poison très apprécié.»

Le kidnappeur et «Madame Fiction» La Lituanie de Rose-Marie Pagnard

Par **ÉRIC LORET**

Sarah Popp, 59 ans, est romancière et romande. Notons qu'elle avait cependant 20 ans en 1963, comme Rose-Marie Pagnard. Au sortir d'un festival littéraire à Vilnius en Lituanie, la voilà cernée par la neige : il n'y a plus d'avion pour Bâle où l'attend patiemment son mari pianiste, Tobie, qui est aussi «cuisinier à temps partiel dans une école privée». Ne pourrait-elle profiter de cette parenthèse immaculée pour s'envoler autrement ? Prendre des bus inconnus, se demander «comment dit-on en lituanien je cherche l'hôtel sans nom?», le trouver finalement et se faire fiche «dans un des douze ascenseurs» de celui-ci avant que la réceptionniste ne presse à sa place «sur un des mille boutons entourés de caractères cyrilliques» ?

Il y a quelque chose d'Alice au pays des merveilles dans le début de cet *Enlèvement de Sarah Popp*, mais avec la poésie si particulière de Rose-Marie Pagnard, une sorte de réalisme magique où le monde est poreux, les sensations devenant concepts et vice-versa, le temps se retournant sur lui-même. Et surtout des faux raccords systématiques entre les chapitres aux titres intrigants («Conversation avec un poney», «Faire un avion de papier»), qui tressautent comme une pellicule de cinéma décollée. «Ces feuillets contiennent des choses que je ne comprends pas toujours, bien que je me sente en faire parties» : voilà sans doute à peu près ce que se dit le lecteur vers la page 170, en même temps que M^{me} Anders, laquelle se fait cette réflexion à l'intérieur du récit. Madame Anders, 97 ans, est une ancienne voisine bâloise de Sarah Popp, mais elle vit la moitié de son temps au fond d'une forêt lituanienne. Et voilà-t-y pas qu'elle a demandé à son fils octogénaire, «monsieur Anders», de kidnapper la «jeune femme» écrivaine pour l'obliger à rédiger ses souvenirs de maternité (oui, cette phrase est volontairement ambiguë). Il y avait du «ravissement» dans l'air depuis la première page, et l'enlèvement n'en est pas tout à fait un : Sarah «s'affole d'avoir si vite cédé à monsieur Anders, comme si elle avait par distraction allumé la chambre de son enfance et mis un tigre affamé à l'intérieur». Le vieil homme coffre l'autrice dans une «maisonnette» bizarrement attachée à un énorme semi-remorque : dedans, il y a un lit, une table et une «pile de feuilles blanches». Il faudra que Sarah couche sur le papier ses premières années avec Tobie, ce qui arrive aux «femmes trop jeunes avec leur enfant dans le ventre» et comment, écrit-elle, «une part de moi est morte».

On croîsera dans ce récit féérique et inquiétant un ami de Tobie nommé Robert Louis Stevenson, des robots avec une clé dans le dos et bien sûr «madame Fiction» («Vous êtes très lourde aujourd'hui», se plaint Sarah). Rose-Marie Pagnard y poursuit une réflexion sur l'art et l'imagination comme contrepoisons aux malheurs de la vie, en l'occurrence la perte d'un enfant. C'était le sujet bien plus central, il y a onze ans, de *J'aime ce qui vacille* (chez le même éditeur). ◆

ROSE-MARIE PAGNARD
L'ENLEVEMENT DE SARAH POPP
Zoé, 192 pp., 17,50 € (ebook : 10,99 €).

Ulster cruel Un recueil de nouvelles et de surnaturel par la Nord-Irlandaise Jan Carson

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**



Un quotidien rural et villageois. PHOTO JAMES HUGHES, MILLENNIUM PLAINPICTURE

Grandpa et Granny se sont lancés dans la fabrication de confiture. Pour donner de l'ampleur à leur nouveau commerce, ils ont acheté une voiture pour partir en tournée, de la côte à la frontière. Comme dans toutes les nouvelles de ce recueil, on est en Irlande du Nord. Dans les années 80, sur fond d'attentats, «les gens ont d'autres choses en tête» que des confitures. «Granny est de taille à relever le défi. Tu me connais, dit-elle. Je serais capable de vendre de la neige aux Esquimaux. — Laisse tomber les Esquimaux, dit Grandpa. C'est fourguer de la marmelade aux gens d'Ulster qui nous sortira de ce bourbier.» La Sierra couteur gris polaris de 1982 que Granny conduit a été vendue avec tous ses accessoires. Y compris le propriétaire d'origine décédé, sinistre présence clopeuse sur la banquette arrière. Seule Ruth peut le voir. «Le fantôme de la banquette arrière» est sans doute le texte le plus purement fantastique du lot. Le spectre est peu causant, mais il y a un vrai happy end. Ce qui n'est pas si courant chez Jan Carson.

Chevaux. En peu de mots, l'écrivaine installe le lecteur dans un quotidien rural et villageois, des sphères familiales brossées au plus près, avec un brouillage

du réel et un dénouement inattendu. «Je commence mes histoires par une métaphore, rarement par des personnages ou une intrigue», disait-elle lors d'un récent passage à Paris. Paola de «Vite, pendant qu'ils ont encore des chevaux» accepte d'aller dans la famille de son compagnon à Belfast quand elle apprend qu'on y voit encore des chevaux, même en faisant la queue. «Pas question, dit Paola, que les chevaux deviennent des David Bowie. C'était trop cher d'aller l'écouter en concert. Maintenant je ne peux plus. Je ne veux pas avoir les mêmes regrets pour les chevaux. Pas question pour moi que les chevaux deviennent des David Bowie. Il faut qu'on nous photographie avec ce dernier cheval en train de sourire.» Pourquoi Jan Carson a-t-elle imaginé l'extinction chevaline ? Elle dit : «J'ai pensé au gouvernement conservateur que nous avons eu au Royaume-Uni qui décimait le beau et le joyeux en coupant le budget culturel. Et j'ai exploré cette métaphore par l'effacement des chevaux : ils ne sont pas nécessaires, ils ne contribuent pas à l'économie, et pourtant ils sont beaux à voir et font plaisir à beaucoup de monde.»

Les bébés, et les enfants moins spectaculairement, reviennent souvent dans ses nouvelles. Rien de mévier, bien au contraire. Tandis que ses parents se bécotent sur la plage, le bébé de «Un certain

droit de propriété» se fait emporter par une vague, devant une narratrice égocentrique qui se garde d'intervenir. Un journaliste anglais («En général, les gens se contentent de lancer des briques») est envoyé malgré lui en reportage à Belfast («Belfast est plutôt du style Times New Roman. Bruineux. Impassible. Sceptique.») pour enquêter sur une image où l'on voit un bébé s'embraser en pleine émeute. Dans «Cercle de famille», deux frères ennemis, situés des deux côtés d'une rivière, se renvoient comme un mistigri une boîte de biscuits Family Circle qui contient un bébé abandonné. Une fois le nourrisson basculé dans l'eau, ils finissent par se quereller pour récupérer la boîte. «Dans mon esprit, les deux agriculteurs sous la République d'Irlande et le Royaume-Uni, et le bébé, l'Irlande du Nord, dit Jan Carson. Parfois, personne ne veut en être responsable, parfois on se dispute pour savoir qui en est le propriétaire, et j'aime bien l'idée de voir l'Irlande du Nord comme un bébé, très vulnérable.» On se dit que la querelle des deux frères devient une parabole une fois que l'autrice en a livré les fondements.

Toboggan. Il ne vaut mieux ne pas creuser plus loin derrière les histoires. Cette manière d'envisager l'écriture, avec un goût pour le réalisme magique, laisse des images puissantes en tête. Le plaisir épiphanique de la nouvelle. Dans sa caravane au bout du champ de ses frères (qui le détestent bien sûr), Victor Soda attend les pucelles du village pour les préparer à leur nuit de noces, avec la bénédiction des parents. Andrew envoie ses deux enfants jouer sur le toboggan qui les efface mystérieusement. La narratrice de «Méduse» en découvre une dans son parterre de roses, puis d'autres dans le jardin. Elle sait immédiatement que c'est son mari Malcolm qui les amène. Le couple retraité habite en bord de mer, et il passe ses journées à scruter l'horizon. Elle vient à lui sur la plage, il a les bras chargés de méduses et les mains gonflées de piqûres, il les élimine «pour qu'elles ne fassent plus de mal à personne». ◆

JAN CARSON
LE FANTÔME
DE LA BANQUETTE ARRIÈRE
Traduit de l'anglais (Irlande du Nord)
par Dominique Goy-Blanquet,
Sabine Wespieser, 320 pp., 23 €.

ALYA AGLAN
JEAN-PIERRE AZÉMA
(sous la direction de)
JEAN CAVAILLES RÉSISTANT.
LA PENSÉE EN ACTES
Albin Michel «Espaces Livres»,
398 pp., 12,90 €.



«Peu nombreux furent les résistants de la première heure, mais parmi eux Jean Cavailles reste exceptionnel pour avoir conjugué les recherches les plus hautes de la philosophie avec les responsabilités d'un chef de réseau.»

JEANNE GUÉROUT
XAVIER MAUDUIT
(sous la direction de)
HISTOIRE DES PRÉJUGES
Collection Proche,
368 pp., 8,90 €.



«Avec le vert, c'est tout ou rien. Et parmi celles et ceux qui fuient cette couleur, beaucoup affirment qu'elle porte malheur. Jamais elles ne revêtiront une robe verte. Jamais, ils n'offriront une émeraude. A leurs yeux, le vert attire les forces du mal.»

RÉCITS

SLIMANE TOUHAMI
LES PRINCES DE COCAGNE
Les Nouvelles éditions du réveil Cherche Midi, 120 pp.,
12 €. (ebook: 13 €).



Boulahqal invite Slimane pour un café dans son dix mètres carrés où il vit onze mois sur douze, le douzième il retourne dans son village du Rif. Le vieil Ahmed, arrivé en France depuis Tétouan il y a longtemps, se débrouille avec «un peu le RMI. Un peu les pruneaux, les pommes...» Il y a aussi Habib, un taiseux, qui partage une maison avec d'autres Marocains. «Son salaire a nourri la promotion sociale de ses jeunes frères. L'un est devenu médecin, un autre cadre dans une banque. [...] Leur nom, autrefois ignoré, est aujourd'hui respecté au bled.» Les Princes de Cocagne du titre sont des «Arabes des champs», «trop souvent absents du récit officiel sur l'immigration nord-africaine», écrit l'auteur dans l'avant-propos. Ces ouvriers agricoles travaillaient dans une exploitation en pays gascon dans les années 1970. Les grands-parents de l'auteur vivaient là «au milieu des pomiers, après avoir quitté leur douar de l'Oriental en 1965» pour suivre leur patron, «un pied-noir oranais qui avait vendu ses parcelles d'orangers» et misait sur la culture intensive de Golden et de Canada. Slimane Touhami, devenu anthropologue, a choisi la voie de la mémoire personnelle pour reconstituer ces portraits, le quotidien de pauvreté, de solitude et de rejet social de ces invisibles. Il parvient à redonner vie à cette époque, à son regard et son vécu d'adolescent. **F.R.I.**

PASCALLE TOURNIER
UNE DOUBLE FAUTE
Le Cherche Midi, 192 pp.,
18,80 € (ebook: 13 €).

L'auteur de cette enquête biographique sensible, émou-



vante mais sans effusion, est la petite-fille du héros, François. Elle l'a peu connu car il n'était pas bien vu dans la famille. Il est mort en 1979. Inspecteur des finances, François est resté fonctionnaire de l'administration sous Vichy, occupant le poste de directeur de l'Economie générale. Il avait épousé la grand-mère de l'auteur parce qu'elle était issue d'une famille fortunée, mais il ne l'a jamais aimée et a vécu une double vie avec Jeanne, une femme juive. En 1943, il a quitté son épouse pour Jeanne. Il n'a pas été inquiet à la Libération, mais n'a jamais obtenu de poste important. Pascale Tournier imagine la vie de son grand-père sous l'Occupation et brosse un tableau de la haute administration sous Vichy. Le titre, *Une double faute*, est ce dont François était accusé par sa femme: il l'avait quittée et avait servi la France occupée. Pascale Tournier écrit: «J'ai voulu rendre à mon grand-père son passé, lui redonner une existence à part entière, lui accorder une vraie place.» **V.B.-L.**

REVUE

AVENTURES N°2. Automne 2024, 2 016 pp., 20 €.

«Le monde est à repassionner»: le mot d'ordre du deuxième numéro de la revue de littérature bi-annuelle dirigée par Yannick Haenel. «En déchantant nos enthousiasmes, elles nous délivrent de l'emprise. Les passions sont gratuites, leur excès les soustrait au monde servile de l'utilité.» Les 25 auteurs invités (Gaëlle Obiégly, Joffrine Donnadiou, Agnès Mathieu-Daugé, Matthieu Peck...) témoignent de leur passion pour quelqu'un en particulier (Pier Paolo Pasolini, Chantal Akerman, Louis Massignon, Jon Fosse, Jacques Lacan, Buster Keaton, etc.). On peut lire aussi un entretien avec la cinéaste Alice Diop, des poèmes de Muriel Picq et Denise,



un extrait inédit du journal de Jean Louis Schefer et en lever de rideau, des extraits de premiers romans de deux jeunes écrivains à paraître dans la collection «Aventures». De quoi tenir six mois et méditer cette phrase de Bertrand Schefer («Philippe»): «Il connaissait beaucoup d'histoires, mais il n'arrivait à en raconter aucune. Quand on l'écoutait il était le romanesque, le visage de l'aventure.» **F.R.I.**

PATAPHYSIQUE

PASCAL VAREJKA
PARIS PATAPHYSIQUE,
L'ART DES SOLUTIONS
IMAGINAIRES
La Bibliothèque «Collection capitale», 120 pages, 14 €.



Pascal Varejka s'était déjà penché sur l'éléphant de la Bastille et la tour Eiffel, et il était logique que ce membre éminent du Collège de pataphysique en vienne à consacrer tout un livre à Paris. Celui-ci s'ouvre sur une révélation sidérante: le plan de Paris semble décalqué de la célèbre Gidouille du père Ubu. Autrement dit, la capitale est signée par la pataphysique, la science des solutions imaginaires. Très documenté, ce livre croise avec humour et sérieux toutes les «solutions imaginaires» parisiennes imaginées par les édités successives, qui tiennent de la fiction ou du n'importe quoi et cela depuis les Gaulois. Mais le Collège n'a pas chômé lui-même et l'auteur revient sur des études d'urbanisme pataphysique d'importance, tel le projet de redressement du périphérique, dans le droit fil de la pro-

longation du boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer d'Alphonse Allais. Que le lecteur se rassure, le livre est à la fois un «guide parisien» plein de malice et en même temps une initiation à la pataphysique. **J.-D.W.**

PHILOSOPHIE

JEAN-PHILIPPE PIERRON
NOS VIES SUR LA BRÈCHE.
UNE PHILOSOPHIE DE
L'INTENABLE Editions
de l'Atelier, 196 pp., 18,50 €

Souvent, bien sûr, on craque – comme une corde trop tendue ou un carton trop chargé. On «pète les plombs» car la tension est trop forte et nous électrocuterait si un plomb nous sautait pas à la place du système tout entier – pas notre vie tout entière, sans doute, mais un de nos projets, une action, une opinion



à laquelle on tient. Mais tout aussi souvent, on «ravale notre salive», on tait nos préférences afin de pas froisser le convive qui préfère tout autre chose, on acquiesce au discours d'un supérieur qui nous semble idiot, afin de pas «gâcher la fête», on cresse dans le sens du poil ce que les autres disent, en sentant dans la bouche le goût amer du mensonge, du compromis, de la compromission... Qui n'a pas déjà fait l'expérience du porte-à-faux, de cet «intenable», qui nous conduit à cacher ce à quoi on

tient dans le seul but (ou espoir) de faire tenir encore un peu une relation? C'est à elle qu'est consacrée l'étude de Jean-Philippe Pierron, professeur de philosophie à l'université de Bourgogne. Sans négliger ces situations «intenable» qui écrasent, humilient, mutilent et même empêchent de vivre, et face auxquelles «il n'y a pas de "oui, mais", mais des colères, des indignations et des répliques», l'auteur, par une réflexion sur l'injustifiable, la résilience, l'engagement et la pureté, invite surtout à considérer le côté clair de l'intenable, celui qui, en fait, serait le «style même de nos existences», plus équilibrés qu'équilibrés, et nous forcerait, au milieu de la forêt d'«incertitudes, de doutes, de revirements, de renoncements», à retrouver ce à quoi nous tenons vraiment. **R.M.**

PIERRE ROSANVALLON
LES INSTITUTIONS INVISIBLES

Confiance, autorité, légitimité :
pour redonner vie à l'imaginaire
démocratique.

Seuil

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, Milène Tournier teste les limites de ChatGPT dans *27 fois la Muraille de Chine : je me suis posé la réponse* (Éditions Théâtrales). Mardi, côté SF, Xavier Müller active des pieuvres géantes mimétiques dans *Octopus* (XO Éditions). Mercredi, dans les pages jeunes, les 7 ours nains d'Emile Bravo reviennent pour une cinquième aventure (*Les 7 Ours nains contre le gros méchant loup*, Seuil jeunesse). Jeudi, c'est polar avec *Une locataire si discrète* de Clémence Michallon (Fayard).

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Sarah Bussy,
l'appel du Nord

Par MAËLYSSE SISSOKO lycéenne

Avez-vous déjà eu envie de partir, de vous enfuir ? Avez-vous déjà regardé votre vie avec une impression d'inachevé insoutenable, ne voyant que les nombreuses erreurs qui vous ont mené à un abandon irréversible ? Avez-vous déjà un jour osé vraiment partir ? C'est ce que fait Camille dans le deuxième roman de Sarah Bussy, *l'Eclipse*, aussi merveilleux, saisissant et glacial que les premières neiges. Lors d'une balade en forêt avec son mari et sa fille, Camille décide – ou plutôt, réalise – que sa place n'est plus en France, près de sa famille et de ses amis, mais en dehors de sa propre vie ; par-delà les frontières, toujours plus loin vers le nord. Sans rien dire, sans prévenir personne, Camille prend la fuite, abandonne tout ce dont elle prenait soin jusqu'ici : famille, travail, amour, stabilité et sécurité. Sa fugue, incompréhensible mais déterminée, la mène là où « *les jours ne sont plus que de vastes crépuscules, ou aubes, qui s'étirent et traînent autour des heures spectrales du midi* ».

Chaque page glace un peu plus. On lit *l'Eclipse* absolument frigorifié face à l'inconnu dans lequel s'enfoncé Camille, seule et entourée d'une nature indomptable, où l'on a l'impression, nous aussi, de partir à la recherche de nous-même. Sarah Bussy nous guide, d'une plume délicate et contemplative, sous des ciels étoilés, où « *la neige offre un miroir à la lune. Le lac semble parfois éclairé de l'intérieur, fluorescent, au pied d'un volcan endormi et silencieux, la vie et le feu tapis dans le calme et l'obscurité* ». Se plonger dans ce roman, c'est aussi satisfaire cette petite voix intérieure qui murmure toujours de partir, cette voix figée entre le passé et l'avenir. Au nord, l'hiver est éternel : « *Rien d'autre ne peut exister que le présent, un long présent qui ne se soucie que d'être lumière ou nuit.* » La fuite semble alors être une recherche sans relâche de ce présent vivant, dissimulé par la routine et l'ordinaire. Mais peut-on partir en laissant derrière soi un enfant, pour lequel la fuite est synonyme de souvenirs déchirants ? Que devient alors la fille orpheline de Camille, qui grandit de l'autre côté du monde ?

SARAH BUSSY L'ÉCLIPSE

Julliard, 253 pp., 20 €. (ebook : 13,99 €).



PHILIPPE LOFFARELLI, TENDANCE FLOUE

LIVRES!

Traduire
le parler

Organisées par l'association Atlas, les 41^{es} assises de la traduction littéraire se tiennent ce week-end à Arles, avec des ateliers, des lectures et des tables rondes. Ce samedi à 14 h 30, Sacha Zilberfarb et Alexandre Plateau échangent sur la correspondance de Rilke et à 16 heures, Mona de Pracontal et Christiane Fiou pou sur la traduction des parlers d'Afrique de l'Ouest. Ce dimanche à 14 heures, dialogue entre Vincent Lemire et son traducteur en hébreu, Nir Ratzkovsky, atlas-citl.org

Prix de
saison

Miguel Bonnefoy est lauréat du grand prix du roman de l'Académie française avec *le Rêve du jaguar* (Rivages). Le prix décembre et celui de la langue française vont à Abdellah Taïa (*le Bastion des larmes*, Julliard). Amira Ghenim remporte le prix de littérature arabe (*le Désastre de la maison des notables*, traduit par Souad Labbiz, coédition Philippe Rey et Barzakh). Alice Zeniter reçoit le prix de la page 111 pour *Frappeur l'épopée* (Flammarion).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 25 au 31 octobre)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	Moi, Fadi, le frère volé t.1	Riad Sattouf	Les Livres du futur	08/10/2024	100
2 (3)	Jaracanda	Gaël Faye	Grasset	14/08/2024	66
3 (0)	Jaracanda	Philippe de Villiers	Fayard	25/10/2024	59
4 (4)	Les Guerriers de l'hiver	Olivier Norek	Michel Lafon	29/08/2024	50
5 (2)	Mortelle Adèle sur les traces de ...	Mr Tan/Diane Le Feyer	Mr Tan and Co	17/10/2024	47
6 (7)	Houris	Kamel Daoud	Gallimard	15/08/2024	41
7 (5)	Résister à la culpabilisation	Mona Chollet	Zones	19/09/2024	37
8 (8)	Tata	Valérie Perrin	Albin Michel	18/09/2024	34
9 (6)	L'Effondrement	Edouard Louis	Seuil	04/10/2024	34
10 (10)	Impossibles Adieux	Han Kang	Grasset	23/08/2024	33

On ne parle jamais de l'angoisse de l'écrivain(e) avant la tombée des prix. Il ou elle a son nom sur une liste, il ou elle a déjà résisté au couperet des sélections, mais n'est pas encore l'élu(e). On imagine le stress à son paroxysme quelques jours avant (n'oublions pas celui de son éditeur), ce n'est pas rien d'être lauréat(e). *Livres Hebdo* rappelle fort à propos l'effet des prix : *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea, Goncourt 2023, s'est écoulé à 627180 exemplaires, dont la moitié entre novembre et décembre, juste après avoir été

couronné. Le même Goncourt ouvre les portes à l'international, dixit Gisèle Sapiro (*Qu'est-ce qu'un auteur mondial ?* Ehess/Gallimard/Seuil), la plupart *trouvent aussitôt un éditeur aux Etats-Unis*», le Graal. La semaine qui vient sera décevante ou joyeuse : Goncourt et Renaudot lundi, Femina mardi, Médicis mercredi, Flore jeudi. Et ça continue : Wepler pour l'Armistice. Grand prix de littérature américaine le lendemain. Interallé le surlendemain. Qui pense à l'angoisse de l'écrivain(e) avant les prix ? **F.R.I**

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 342 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 98 236 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de Jaracanda représentent 66 % de Moi, Fadi, le frère volé.

Prix,
la suite...

Edouard Louis est le lauréat du prix du roman français *les Inrockuptibles pour l'Effondrement* (Seuil), celui du roman étranger est décerné à Justin Torres (*Blackouts*, traduit par Laetitia Devaux, l'Olivier), celui de l'essai à Kaoutar Harchi (*Ainsi l'animal et nous*, Actes Sud). Le prix Landerneau des lecteurs va à Kamel Daoud pour *Houris* (Gallimard). Céline Laurens a le prix Jean-René Huguenin pour *la Maison Dieu* (Albin Michel).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Julia Kerninon, grammaire porteuse

Par MATHIEU LINDON

Le premier chapitre de *Le passé est ma saison préférée* s'intitule «A book is a book is a book» qui sont aussi les derniers mots du livre. C'est que les derniers mots de chaque chapitre forment le titre du suivant et il aurait été injuste que le premier chapitre déroge à cette règle circulaire. «A book is a book is a book» fait référence à «A rose is a rose is a rose», sa mère «ayant jeté» cette phrase, «à court d'arguments», à la narratrice enfant, précisant ensuite que c'était le titre d'*un poème de Gertrude Stein, un grand écrivain imitable*. La narratrice enfant n'avait pas tout compris : «Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire?» Tel est le titre du deuxième chapitre (ils sont brefs). Ce que ça veut dire aujourd'hui, c'est que Julia Kerninon, née en 1987, entremêlée sa biographie et celle de l'écrivaine américaine née en 1874 et morte en 1946 après avoir été une témoin et actrice privilégiées des aventures parisiennes de la «génération perdue», proche aussi de Picasso et Matisse. Ce faisant, Julia Kerninon agit comme Gertrude Stein dont le plus grand succès est l'*Autobiographie d'Alice B. Toklas*, sa compagne, dans lequel elle raconte sa propre vie. «Puisque personne ne parle d'elle, Gertrude va s'en charger», écrit Julia Kerninon. Entraînée par son élan et celui du public, elle écrira ensuite *Autobiographie de tout le monde* sans plus aucun succès commercial. Julia Kerninon traduit les phrases de Janet Malcolm : «Elle revient à son ancienne manière d'écrire, comme si le lecteur était un visiteur inopportun arrivant le mauvais soir dans une maison obscure.» C'est qu'elle «en a assez qu'on la prenne pour une grammairienne hystérique, et les hommes pour des génies», écrit Julia Kerninon. Et Gertrude Stein elle-même : «Vous savez que c'est ce qui se passe continuellement, on juge que c'est laid - c'est ainsi qu'on me juge depuis vingt ans. Et on a parfaitement raison, parce que c'est laid. Pour ma part, je pense que c'est beaucoup plus intéressant quand cela paraît laid, parce qu'on y voit

«[Gertrude Stein] revient à son ancienne manière d'écrire, comme si le lecteur était un visiteur inopportun arrivant le mauvais soir dans une maison obscure.»

l'élément de lutte.» La grammaire est la saison préférée de Gertrude Stein, qui invente sa ponctuation. «Les phrases non seulement les mots mais les phrases toujours les phrases ont été la passion de la vie de Gertrude Stein», est censé écrire Alice B. Toklas dans l'*Autobiographie* dont elle n'est pas l'auteur. Julia Kerninon explique la grammaire anglaise, ses particules, comment elle se l'incorpore ou pas en tant que traductrice, puis : «Ce n'est pas la clarté qui intéresse Stein, mais la force, et elle aime la grammaire plus que tout : La grammaire. Me remplit de joie. La grammaire infatigablement. La grammaire signifie vraiment l'arithmétique. Je suis grammairienne en place.» Son austerité ne s'applique qu'à sa littérature. Hemingway, qui la traite dans sa correspondance de «vieille salope», en fait les frais. «Et c'est là Hemingway, il a l'apparence d'un moderne mais il a l'odeur des musées.» C'était une époque où les femmes, surtout artistes, ne devaient pas prendre trop de place. «La légende raconte que lors de leurs retrouvailles à Paris en 1944, Hemingway lui aurait dit Gertrude je suis vieux et riche, arrêtons de nous bagarrer, et que son aînée de vingt-cinq ans aurait répondu Je ne suis pas vieille. Je ne suis pas riche. Continuously.»

Le passé est sa saison préférée mais Julia Kerninon n'est «même pas nostalgique - je suis fascinée par la richesse prodigieuse du passé», par ce qu'il «nous réserve». Elle raconte à ses lecteurs ce qu'est le préterit anglais et le sous-titre du livre est le *Prétérit et Gertrude Stein*. Elle cite Rainer Maria Rilke : «Événement est à ce point en avance sur nos estimations que nous ne le rattraperons jamais, ni n'apprendrons jamais quel était son aspect véritable.» Elle évoque les rêves, prémonitoires pour les Grecs anciens et instruisant pour le passé pour Freud et le monde moderne. Le passé comme «fiction», ainsi que le veut la racine latine du mot. «J'essaie d'écrire sur le passé, et j'écris sur une femme. Encore une fois, j'essaie de dégager une image, de dissiper la brume, et je reviens au même endroit. Comment ce serait, si on faisait autrement ? Au fond, le thème féministe m'intéresse assez peu, pour être franche. Ce qui compte vraiment pour moi, depuis le début, c'est de pouvoir lire.» Le passé sème la contradiction. «Esthétiquement, le passé m'enchant, mais politiquement, il est mon pire ennemi. Je rêve de le révoquer, de l'enfermer à double tour et de partir sans me retourner. [...] On se lève, on prend son manteau et on part.»

JULIA KERNINON LE PASSÉ EST MA SAISON PRÉFÉRÉE Julliard, 124 pp., 18 €.



Sandrine Collette, en mai 2023. PHOTO FRANCESCO GATTONI/OPALE

POURQUOI ÇA MARCHE

L'enfant sauvage de Sandrine Collette Du polar au conte cruel

Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Les auteurs issus du polar ont décidéément la cote en cette rentrée littéraire. Alors qu'Olivier Norek figure sur la dernière liste du Renaudot avec *les Guerriers de l'hiver*, Sandrine Collette, grand prix de littérature policière 2013 pour son premier roman, *Des nauvés d'acier* (Denoël), fait partie, avec *Madeline avant l'aube* (JC Lattès), du dernier carré pour le Goncourt qui sera attribué lundi. Jusqu'en 2020, elle était considérée comme une autrice phare de polar. Puis elle a changé d'éditeur, passant de Denoël à JC Lattès qui, présentant sans doute son potentiel «attrape prix», a entrepris de la publier dans une collection blanche. Et cela a marché. Et toujours les forêts a remporté en 2020 les prix de la Closerie des Lilas et RTL-Lire. On était des loups a été couronné en 2022 du Renaudot des lycéens. Preuve qu'il n'y a plus guère de sens à différencier littérature blanche et littérature noire, *Madeline avant l'aube* n'est pas un polar mais un vrai roman noir, le meurtre, l'oppression, la peur y sont omniprésents. Est-ce un bon roman ?

1 Pourquoi est-ce si noir ?

Ce livre raconte l'adoption d'un enfant sauvage, Madeline, par deux familles très pauvres d'un hameau du fin fond de la France à une époque qui pourrait être le XIX^e siècle. Il évoque *Jac-*

quou le croquant quand les maladies, la faim et les brimades tuaient plus sûrement qu'un coup de fusil et laissaient nombre d'orphelins. Il y a beaucoup de morts dans *Madeline avant l'aube*, des morts que l'on suspend dans les arbres l'hiver tant la terre est gelée. Et du suspense. Un prologue laisse entrevoir une tragédie dont on ne découvrira les détails qu'à la fin, créant une tension narrative qui nous tient une bonne partie du livre. «Car à l'instant où Eugène se trouve suffisamment avancé pour voir sans la comprendre la scène qui se déroule là-bas, et là-bas est chez lui, à l'instant où il aperçoit les corps étranges et les chiens qui se ruent vers lui en gueulant, rendus fous par la violence et le sang, il sait que plus rien ne sera comme avant.»

2 Pourquoi est-ce si beau ?

L'histoire est racontée à la manière d'un conte. Avec toute la cruauté que cela suppose. Si les deux familles sont si proches, c'est parce que des sœurs jumelles se sont mariées avant de s'installer dans des maisons moyennes pour rester près l'une de l'autre. L'une a fait de nombreux enfants, dont trois ont survécu. L'autre, plus belle et plus douce, n'est jamais parvenue à en avoir, jusqu'à l'arrivée de Madeline qui va bouleverser sa vie et celle des deux familles. Sans compter la présence de Rose, non loin,

vieille femme un peu sorcière qui sait tout des onguents et des herbes qui apaisent. Un procédé nous a déçu, dont nous ne dirons rien de plus pour ne pas gâcher l'effet de surprise. Disons que l'artifice du chien était inutile.

3 Pourquoi a-t-il une chance d'être primé ?

C'est un texte très écrit - presque trop parfois. Et en même temps très accessible. Chez Sandrine Collette «il fait faim», on «arque», on «cause». Cela peut agacer, mais on est très vite entraîné par la musique de la langue, par ce froid qui gèle la moindre brindille et impose la famine, par la peur que suscite le méchant fils du seigneur local qui viole les femmes et tue qui lui chante. Oui, les seigneurs sont méchants et les pauvres souffrent, on est dans l'ordre malheureusement naturel des choses. Dans un monde très éloigné de l'intelligence artificielle. ◀



SANDRINE COLLETTE MADELAINE AVANT L'AUBE JC Lattès, 248 pp., 20,90 € (ebook : 9,99 €).



Burgers, soul food, pancakes...

A Paris, make America graille again

A quelques jours d'élections cruciales outre-Atlantique, «Libé» sort son carnet de bonnes adresses dans la capitale pour déguster des plats et cocktails tantôt régressifs tantôt surprenants, toujours gorgés de mélanges culturels.

Par
BALLA FOFANA,
GUILLAUME GENDRON,
QUENTIN GIRARD,
KIM HULLOT-GUIOT,
JULIE LASSALE-SLAMA
et **MARIE OTTAVI**
Photos
FANNY DE GOUVILLE

Pancakes arrosés de sirop d'érable et assortis de bacon croustillant, chicken and waffles typiques de la *soul food*, jumbalaya cajun, mac and cheese gourmand, travers de porc sauce barbeque ou pièces de bœuf fumées à la texane,

buns aux œufs dégoulinants et au fromage, sandwich au pastrami, pulled pork, donuts, bagels, burgers décadents... A Paris, la gastronomie américaine est de mieux en mieux représentée, dans toute sa diversité.

«La nourriture américaine, c'est un melting-pot, explique Cybèle Idelot, cheffe originaire de San Francisco installée en région parisienne. En France, il y a des plats régionaux, aux Etats-Unis aussi, mais ils sont très influencés par les immigrations locales. Ce que vous allez manger dépend de là où vous vous trouvez : à la Nouvelle-Orléans vous aurez du gombo, dans le Sud des ribs et des barbecues, en Californie ce sont plu-

tôt des influences asiatiques. A New York le bagel avec des locks de saumon fumé est très ancré dans la culture mais à l'origine c'est juif. C'est très varié.» Cette variété a traversé l'Atlantique. «On pourrait se passer du KFC, mais si on veut manger du bon poulet frit à Paris, c'est possible, reprend l'autodidacte adepte du localisme. Les barbecues aussi se sont développés, on a dépassé le simple burger.» C'est avec exigence, donc, que les journalistes de Libé ont écumé la capitale, pour proposer sept spots de qualité. ➤

A retrouver sur Libération.fr : les horaires, les prix et d'autres adresses.

Au Breakfast in America, les nombreux plats sont servis dans une déco typique du diner américain.

FOOD!

GUMBO YAYA 3 RUE CHARLES ROBIN, X^E ARRONDISSEMENT

Cela fait déjà sept ans qu'on a poussé pour la première fois la porte de la gargote de Lionel Chauvel-Maga, historien autodidacte de la *soul food* et crack du chicken and waffles formé dans les casseroles de ses cousins d'Amérique (du côté d'Atlanta). Quasiment rien n'a changé depuis : bonne nouvelle. Certes, tous les guides afros de la capitale le mentionnent et des foodistas sursapés venus d'outre-Atlantique patientent par tout temps (typhon, canicule) pendant des plombs chaque week-end devant sa porte. Certes, des imitateurs ont poussé dans tout Paris. Mais personne ne lui arrive à la cheville, et lui n'a pas l'intention de franchiser le concept ni de s'étendre : Gumbo Yaya reste un «joint» (un rade) de quartier aux horaires aléatoires, tables qui collent et renforts dilettantes, son intégrité «keeping it real» (authentique) intacte et sa gaufre moelleuse, qui, une fois par an, s'offre une block party à l'ancienne. Et c'est très bien comme ça. **G.G.**

CAJUN FACTORY 69 RUE ROCHECHOUART, IX^E ARR.

On se croirait dans la série *Treme*, ambiance Nouvelle-Orléans post-ouragan Katrina. Le décor chaleureux. La bande-son jazzy. Après avoir vécu dans les Caraïbes (Anguilla) et visité la Louisiane, Stéphane Berthon et son épouse Alla ont ouvert en 2022 Cajun Factory, où la cuisine mêlent des influences espagnoles, africaines et amérindiennes. Le menu s'articule autour d'un triptyque succulent. 1) Le jumbalaya, composé de riz, tomates, céleri, petits pois et poivrons. 2) Le gumbo (un légume originaire d'Afrique) dans un excellent bouillon aromatisé accompagné de poivrons, céleri, tomates etc. 3) Le plat phare : le *cajun boil*, un plateau de fruits de mer cuits en papillotes. Moules, langoustine, gambas et poulet retrachent un délicieux bouillon... Superbement salissant. A éviter pour un premier rendez-vous galant. **B.F.**



L'œuf dégoulinant ravit chez Paperboy, sur une salade ou un bun.



Les sandwichs régressifs sont au menu de Paperboy.

BOB'S BAKE SHOP 12 ESPLANADE NATHALIE SARRAUTE, XVIII^E ARR.

Bienvenue au royaume du cool, avec clientèle à casquette, serveuse anglo-saxonne dont les «R» sont de mignons «W», et pains plus moelleux que les coussins d'un palace. Dans la gentrifiée halle Pajol, l'américano-israélien Bob's Bake Shop a pignon sur esplanade depuis dix ans. On s'y délecte de bagels au saumon ou à la fausse viande, de buns à l'œuf dégoulinant, et de légumes rôtis aux couleurs du Levant sur canapé de houmous. C'est bon, frais, et parfois diablement régressif. En témoignage la tarte aux fruits qui nous charme à la caisse. Avec son merveilleux tressage, elle rappelle la *cherry pie* de *Twin Peaks*. Armée de notre cappuccino, on passerait volontiers un coup de bigot à l'agent Dale Cooper pour lui dire : «That's a damn good coffee.» («C'est un sacré bon café»). **J.L.-S.**

BREAKFAST IN AMERICA 17 RUE DES ÉCOLES, V^E ARR.

Ce *diner* à la décoration typique (banquettes de skaï rouge, grande cafetière filtre comme ceux que l'on voit à la main des serveuses dans les films, ardoise en anglais...) permet de commander un petit déjeuner à toute heure de la journée ou de déguster un bagel, un club-sandwich, un hamburger, un *grilled-cheese* (sandwich chaud de pain de mie grillé et fromage fondu), un hot-dog, du *mac and cheese* ou un milk-shake (à boire à plusieurs à l'aide de pailles, si l'on veut rejouer le fameux poster de la série *Friends*). On recommande en particulier les pancakes, moelleux sans être «fluffy», avec un supplément de bacon, arrosés de sirop d'érable et de beurre. A noter, pour les touristes étrangers, l'*American Express* est acceptée dans cet établissement, qui se revendique en outre LGBT friendly. **K.H.-G.**

COFFEE PARISIEN 4 RUE PRINCESSE, VI^E ARR.

Pour qui aime traîner ses guêtres rive gauche, il est un phare dans la *night*. Institution du burger local, qui tourne à plein, surtout le week-end, le restaurant se vante d'avoir été en son temps le premier *diner* de la ville. Depuis les burgers de notre adolescence dévorés ici, rien n'a changé. Le *Coffee* est ouvert sept jours sur sept, on y mange toujours de délicieux hash brown (galettes de pommes de terre), et des frites recouvertes de cheddar. Les sets de table affichent le visage des présidents américains pour réviser ses gammes. La carte des burgers s'est enrichie, avec notamment un très bon *crispy chicken burger* (20 euros) et un *California burger* agrémenté de légumes grillés. Un slogan peint sur un mur nous rappelle où on est : «We don't do fast-food, we just do good food as fast as we can!» («Nous ne faisons pas de fast-food, nous faisons de la bonne nourriture le plus rapidement possible!») *Period!* **M.Ott.**



Difficile de passer à côté des pancakes arrosés de sirop d'érable de Breakfast in America.

PAPERBOY 137 RUE AMELOT, XI^E ARR.

Boutique pour skateurs bourges, piège à bruncheurs, faux kiosque (le «paperboy» étant ce garçonnet d'antan chargé de balancer les journaux dans les boîtes aux lettres)? Avant tout, un concentré de coolitude côtière. Attriblé au comptoir en inox, un cœur dans la mousse du cappuccino, entre une pseudo Kim K à lunettes XXL et un galeriste à dreadlocks cendrées, on pourrait être à New York, Portland ou L.A. Mais on est au pied du Cirque d'hiver, et on bave sur la carte entre sandwichs régressifs et valeurs sûres du breakfast, salé – le fameux *bacon, eggs and cheese roll*, version riche du *McMuffin* – ou sucré – pain perdu caramélisé, *cinnamon rolls* décadents, donuts luisants, ils sont tous là... *Classic shit*. Ce jour-là, glissant dans le gosier : œufs Bénédicte fondants (option saumon) servis sur des *buns*. Au cordeau. **G.G.**

BONESHAKER DONUTS 86 RUE D'ABOUKIR, II^E ARR.

«Mmm, des donuts.» On a beau y faire, les années passent, on ne regarde plus les *Simpson* depuis des lustres et pourtant à la vue d'un donut dans une vitrine, on entend la voix alléchée d'Homer. On confesse avoir toujours eu un petit faible pour ce shoot de sucre nappé de glaçage. Dans le genre, *Boneshaker Donuts* est une très bonne adresse, complètement décadente. Si les prix sont élevés (autour de 5,50 euros), les beignets préparés chaque matin, bien moelleux à l'intérieur sans être trop gras ni trop luisants, sont énormes : l'autre jour, on en a acheté six, on a nourri la moitié de la rédaction pour la journée. Mention spéciale à celui au popcorn, dont le goût de Baff s'imisce dans la pâte, à celui au spéculoos, à l'*apple cake*, plus épais, ou au *boneshaker cream*, fourré d'une pâtisserie crémeuse et épaisse qui giclé dans la bouche lorsqu'on mord dedans. Clairement, de la *porn food*. **Q.Gi.**



**CETTE SEMAINE
DANS
LA NEWSLETTER
«TU MITONNES»**

UNITED TASTES OF AMERICA

A découvrir : le menu VIP, des recettes de jambalaya de la Nouvelle-Orléans et de «grits», une semoule de maïs faite avec des grains broyés à la meule de pierre, les recommandations de la rédactrice en chef du *Fooding*, Elisabeth Debourse, comment faire une *pumpkin pie* à l'heure des citrouilles...

**Notre newsletter est envoyée
chaque vendredi aux abonnés
de Libération.**

Par
FLORIAN BARDOU

Au bout du téléphone, Lucie, 41 ans, a du mal à contenir ses larmes. Le chagrin est encore trop vif. Début septembre, cette attachée de presse parisienne a perdu son «bébé», Bandit, 13 ans. La mort de ce compagnon poilu, pleinement intégré à sa petite famille, a été soudaine. «Il était patraque le matin et quand je suis rentrée du boulot, je l'ai trouvé amorphe. Le vétérinaire est venu en urgence, il l'a mis sous masque à oxygène car il se pouvait qu'il fasse un œdème pulmonaire. Mon conjoint est parti pour la clinique et il est décédé dans le taxi, relate Lucie, émue. Ça a été tellement rapide : il était là le matin et plus le soir. Le vide était tout de suite perceptible et puis, comment l'annoncer à notre fils ?» Elle poursuit : «J'ai demandé deux jours de congé car je n'arrivais plus à travailler. Heureusement, mon

employeur est compréhensif, il aime beaucoup les animaux.»

Arthur (1), 32 ans, se souvient très bien de la tristesse, puis du sentiment d'absence qui s'est installé à la mort foudroyante de Chipie, 12 ans, «une chienne hyper apaisante, drôle et joueuse». Il y a quatre ans, le bibliothécaire havrais, qui vient de reprendre ses études, passe l'été chez ses parents dans la région nantaise, mais la santé du petit bichon maltais blanc se dégrade en l'espace d'un mois. «Elle a développé une maladie auto-immune du système digestif. On a essayé de la soigner et après moult infections, on l'a emmenée se faire piquer chez le véto. On lui a dit au revoir, en deux-trois minutes, c'était plié, se remémore-t-il. C'était très dur sur le moment. Puis, le deuil s'est fait. Mais pendant deux ou trois ans, quand je rentrais, j'ai eu ces pensées récurrentes du chien qui manque.»

Exprimer sa peine à la mort d'un proche canidé, d'un féliné, d'un

cheval ou d'un lapin, voire sa détresse, les semaines et les mois qui suivent, comme on pleurerait un proche humain, est souvent pris pour de la facétie anthropomorphique – après tout, ce n'est qu'un animal qui meurt, il en va du cycle naturel de la vie sur Terre. Cette douleur, souvent tenue secrète pour s'éviter quolibets et railleries, peine à être reconnue, ou du moins considérée, en France. Cédric Malin, gérant des pompes funèbres pour animaux Animémoire, se rappelle encore les commentaires de ses proches à la suite de la mort de son chat, il y a quatorze ans : «Dans mon entourage, personne ne comprenait que c'était un deuil, on me disait : "Ce n'est qu'un chat tu n'as qu'à reprendre un." On a beau savoir qu'on va a priori survivre à son animal, c'est hyper dur à entendre.» Les choses commencent à bouger, en témoigne par exemple, le succès inattendu du roman de Cédric Sapin-Defour, *Son odeur après la pluie*

Il existe une quinzaine de cimetières réservés aux animaux en France.

PHOTO ELISE HARDY, RAPHO

Animaux de compagnie Le coup deuil

Encore peu considérée il y a peu, la peine ressentie à la disparition d'un chat, d'un chien ou d'un lapin est de mieux en mieux prise en charge. Jusqu'à l'organisation d'obsèques similaires à celles de défunts humains.



Dans le cimetière d'animaux d'Asnières (Hauts-de-Seine), en 2009. PHOTO RAPHAEL DAUTIGNY

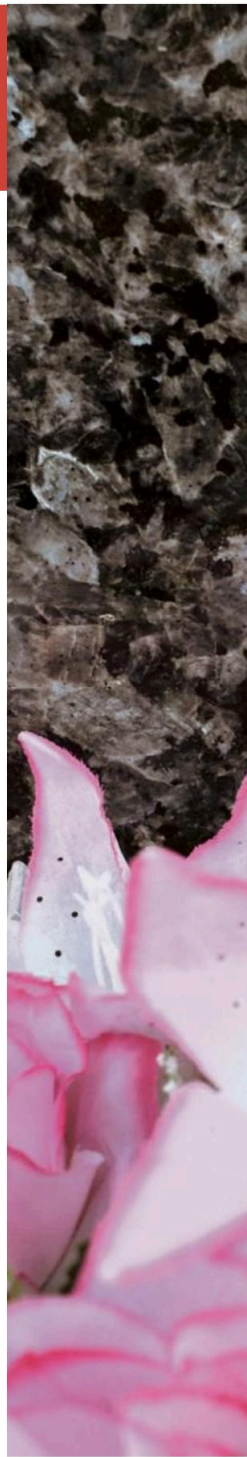
(éd. Stock, 2023), écouté à un demi-million d'exemplaires, tous formats confondus. Dans ce récit autobiographique, récipiendaire du prix 30 Millions d'amis, l'alpiniste-écrivain narre treize années d'idylle avec son bouvier berinois, Ubac. Cette autofiction animale, écrite après sa mort, tente également de mettre des mots sur l'affliction et l'après, marqué par l'absence du loyal compagnon.

Souffrances tuées

«Ceux qui n'ont pas d'animaux ont du mal à saisir cette relation-là», souligne l'écrivaine Pauline Le Gall. Il y a quatre ans, l'autrice du *Petit chat et moi* (éd. Philippe Rey), parut à la rentrée, a perdu brutalement son «petit chat» avec qui elle avait «tissé un lien domestique très fort» pendant onze ans. «J'étais très souvent à la maison et il a été important dans ma vie de jeune adulte. Du jour au lendemain, on a dû l'euthanasier parce qu'il avait une maladie cardiaque. C'était un 31 décembre», raconte la journaliste, qui enchaîne dès lors les crises d'angoisse et somatises avec des douleurs dans la poitrine. «J'en ai un peu parlé à ma psy, l'accompagnement n'a pas été très efficace. Il y a un réel manque de compréhension. Les gens compatissent mais on te dit qu'il faut vite s'en remettre, qu'il n'y a pas mort d'homme. Moi, j'ai trouvé la consolation dans les livres comme l'Année de la pensée magique de Joan Didion ou Mélodie de Akira Mizubayashi.» Et dans l'écriture.

Souvent, dès l'annonce d'un pronostic irréversible pour un compagnon de poil ou de plumes, les maîtres et maîtresses taisent leur souffrance à leur entourage. Ils peuvent désormais compter sur des accompagnants spécialisés ou non dans la fin de vie ou l'après. Certains sont vétérinaires, d'autres psychothérapeutes ou coachs. Ils s'organisent dans des associations et des espaces de parole, comme les cafés compagnons de l'association Happy End.

«Je dirais qu'un deuil animal peut être appréhendé comme n'importe quel deuil. C'est un processus et ce dernier peut être bloqué. Quand le décès survient dans des circonstances horribles, les personnes peuvent avoir de véritables flash-backs (un symptôme du trouble de stress post-traumatique, ndr)», soutient le psychologue clinicien Didier Havé. Aujourd'hui à cheval entre la Corse et Montréal, le thérapeute spécialiste du stress post-traumatique a déjà été confronté en consultation à des deuils non résolus. Et invite depuis quelques années à prendre cette détresse très au sérieux. «Aussi, certaines personnes en situation de précarité ou de vulnérabilité n'ont parfois que très peu de liens sociaux ●●●



RADAR

●●● *et perdre un animal est une catastrophe, ajoute le psy-youtubeur. Consulter peut vraiment aider.* «Les gens se sentent démunis et abandonnés, c'est un mot que j'entends beaucoup. Leur animal est devenu vulnérable et c'est le moment où ils ont le plus besoin de soutien mais n'en trouvent pas suffisamment», explique la docteur Yessenia Alves Leiva. La vétérinaire francilienne a fondé en 2021 le premier service entièrement dédié à l'accompagnement à domicile des dernières semaines ou heures des chiens, chats ou lapins malades ou très âgés. «Je prépare les familles à la perte de l'animal, les aide à être les aidants qu'ils veulent être jusqu'à l'euthanasie. On la prépare ensemble pour qu'elle soit douce et respectueuse de tous», poursuit la présidente de Vet'Eden, diplômée de l'École nationale vétérinaire d'Alfort. J'accompagne aussi des familles après le décès, cela passe par des rendez-vous ou des entretiens, par le fait de guider vers des ressources, de rester disponible. Cela m'arrive de conseiller de faire appel à un psychologue ou d'autres thérapeutes. Certaines personnes sont en incapacité psychologique d'aller travailler, donc je leur conseille d'aller voir leur médecin pour être arrêté.»

A cette date, rares sont les organisations hexagonales dédiées au monde animal à proposer à leurs salariés des jours de congé en cas de décès d'un chien, d'un chat ou d'un hamster. Cela pourrait néanmoins changer, tant leur place au sein des foyers, où ils sont considérés comme des membres de la famille à part entière, a évolué ces dernières années – parfois jusqu'à l'excès, quitte à les priver de leurs besoins essentiels. «Aujourd'hui, il commence à y avoir une prise en charge, la perte du lien est reconnue, mais l'isolement reste présent», analyse le vétérinaire Vincent Dattée, directeur général d'Anima Care, services funéraires pour animaux de compagnie. Et entamer un deuil passe peut-être par leur accorder des adieux dignes de ce nom.

«Soif d'information»

Beaucoup de maîtres de chats ou de chiens sont tracassés par le devenir du corps de leur compagnon à quatre pattes. Que dois-je déclarer? Reverta-t-on Bijou une dernière fois avant sa crémation? Est-ce que ce sont bien ses cendres qui vont m'être retournées? Aurais-je le droit de demander la dépouille de Mimine pour l'enterrer au fond du jardin? «Il y a une soif d'information, la perte de l'animal plonge dans le vide, on est en attente d'informations précises car le parcours en clinique jusqu'au retour des cendres, c'est long de l'ordre de quinze jours, la traçabilité est une grosse in-

terrogation», avance Vincent Dattée, qui est aussi le directeur général délégué de la société des crématoriums pour animaux, filiale du groupe Funecap. Dans la grande majorité des situations, les chiens et chats de compagnie en fin de vie sont euthanasiés. «Huit fois sur dix, c'est une mort choisie, affirme-t-il encore. La famille doit être au clair et les équipes vétérinaires sont de plus en plus amenées à prendre en charge l'état émotionnel des familles avant ou après.»

Cimetière ou jardin?

Après l'acte indolore qui doit être obligatoirement effectué par un vétérinaire en clinique ou au domicile, deux options sont possibles: l'inhumation, dans un cimetière pour animaux comme celui d'Asnières (Hauts-de-Seine) – il en existe une quinzaine en France –, ou la crémation. Enterrer un animal dans son jardin est dans les faits toujours possible (sauf à Paris où le règlement départemental sanitaire l'interdit), à condition qu'il fasse moins de 40 kilos – sinon direction l'équarrissage – et que la dépouille recouverte de chaux vive soit déposée à 35 mètres minimum des premières maisons et points d'eau (de type source notamment) dans un trou profond d'au moins 1,20 mètre. La crémation, choisie pour un demi-million d'animaux morts par an, peut être, elle, individuelle ou collective.

Dans le premier cas, les proches peuvent récupérer les cendres de l'animal, mais pas dans le second puisqu'elles sont mélangées à d'autres. Elles sont forcément moins onéreuses – une centaine d'euros en moyenne contre 200 à 300 euros pour l'option solo. Des entreprises funéraires, à l'instar d'Anima Care, Animémoire ou Esthima, le leader du marché, proposent désormais aux familles des crémations accompagnées ou personnalisées avec différentes prestations (choix de l'urne, toilette post-mortem, etc.) pour quelques centaines d'euros de plus. Chez Animémoire, Cédric Malin prépare par exemple l'animal pour le rendre le plus présentable possible. «comme s'il dormait», et laisse un temps de recueillement aux proches qui viennent parfois même avec un prêtre. Des événements quasiment semblables à ceux des humains, même s'il n'y a pas forcément de maître de cérémonie. «On nous demande que l'animal parte avec un très bel hommage avant la mise en flamme. On propose aussi d'envoyer une vidéo de l'animal toiletté, détaille le vétérinaire. Des relatifs de la famille envoient aussi des fleurs. On le voit de plus en plus.» Une pierre de plus pour parvenir à faire son deuil. ◀

(1) Le prénom a été modifié.



Donald Trump
à New York,
le 18 septembre.
PHOTO DOUG MILLS/
THE NEW YORK TIMES
REDUX-REA

A quelques jours de la présidentielle américaine, le blogueur et spécialiste Derek Guy revient sur l'évolution de la garde-robe des hommes politiques.

Recueilli par
JULIEN MARSAULT

Une cravate pour les gouverner tous. Brillante, d'un rouge aussi vif que le logo de *Libé*. Aux Etats-Unis, l'accessoire porté de longue date par Donald Trump est désormais adopté par une légion de clones républicains, symbole de la personnalisation extrême du parti. Un détail qui n'a pas échappé au trublion du vestiaire masculin Derek Guy. Le blogueur, qui collabore régulièrement avec des médias anglophones (*The New York Times*, *The Washington Post*, *Esquire*...), a vu sa popularité décoller lors du rachat de Twitter par Elon Musk en 2022. Depuis, celui-ci ne cesse de dézinguer les silhouettes gauches des hommes les plus puissants du monde. Pour *Libération*, Derek Guy analyse le vestiaire des politiques américains à l'aube de l'élection présidentielle et notamment celui du candidat républicain.

Aujourd'hui, quel rôle la mode joue-t-elle dans la politique américaine ?

Pour les hommes politiques, l'enjeu est de véhiculer une certaine autorité en portant des vêtements associés à la respectabilité masculine. Cela passe souvent par le costume. Mais, depuis les années 70, il s'agit aussi de s'habiller de manière plus décontractée pour paraître plus accessible, surtout après le scandale du Watergate. Le public se méfiait déjà beaucoup des hommes en costume mais à partir de là, ça a explosé.

Jimmy Carter faisait donc souvent campagne en chemise-cravate, sans veste. Bill Clinton a suivi. Pour Ronald Reagan, c'étaient les bottes de cow-boy et la veste de camionneur. Barack Obama était même parfois sa cravate. De ce point de vue, Donald Trump est unique. C'est le seul candidat majeur d'un parti à la présidence qui ne s'habille presque jamais de manière décontractée, sauf sur un terrain de golf. Il est presque toujours en costume-cravate. C'est très réfléchi.

Comment décrierez-vous le style de Donald Trump ?



Mode : « Donald Trump est en rupture avec les codes traditionnels américains »

Trump a créé son style il y a des décennies pour projeter l'image d'un homme d'affaires puissant et prospère. Il est en rupture avec les codes traditionnels américains, définis initialement par les protestants anglo-saxons blancs (ou *Wasp*, pour *white anglo-saxon protestant*, ndr). A l'époque, ils s'habillaient chez Brooks Brothers, envoyaient leurs enfants dans des universités prestigieuses. C'est un style très influencé par des normes protestantes, comme la modestie. Il s'agit de porter des vêtements discrets et durables : des vestes aux épaules douces, des chemises sans pinces, aux lignes très droites, des cravates en soie mate ou en laine.

Donald Trump, c'est tout le contraire. Il porte des costumes beaucoup plus structurés, avec des

épaules très rembourrées, une cravate rouge en satin très voyante. Dans la tradition américaine classique, porter un tel accessoire en journée serait considéré comme une faute de goût. D'un point de vue structurel, les épaules de ses vestes lui permettent de dissimuler un peu

« Le costume, autrefois la norme pour les hommes, a été associé à l'ordre établi après la Seconde Guerre mondiale. »

Derek Guy blogueur

de poids autour de la taille. Dans l'esthétique classique, la silhouette masculine est un triangle inversé, avec des épaules plus larges que la taille. Comme Trump a un peu de ventre, il doit élargir les épaules de ses vestes et à besoin de structure pour maintenir le tout.

Les républicains et les démocrates s'habillent-ils différemment ?

Le costume, autrefois la norme pour les hommes, a été associé à l'ordre établi après la Seconde Guerre mondiale, tandis que d'autres styles plus décontractés étaient plutôt perçus comme libéraux (hippies, rockeurs...).

Aujourd'hui, même si le costume renvoie toujours une image conservatrice, la principale différence dans le style vestimentaire des politiques est plutôt générationnelle.

Les jeunes, qu'ils soient démocrates ou républicains, ont tendance à porter des vêtements plus ajustés, tandis que les personnes plus âgées, comme Joe Biden, adoptent encore des coupes qui correspondent aux tendances de l'époque où elles ont commencé à porter le costume. C'est un vieil homme, c'est évident qu'il ne va pas s'adapter aux tendances de la gen Z !

Quels sont, selon vous, les hommes politiques actuels qui s'habillent bien ?

Un exemple que je donne souvent est le roi d'Espagne, Felipe VI, dont le style est impeccable. Aux Etats-Unis, je pourrais aussi parler du sénateur Sheldon Whitehouse, qui incarne l'élégance discrète du style «old money». Tim Walz, sans être particulièrement élégant, s'habille de façon intéressante. Dans la vidéo de l'annonce de sa candidature à la vice-présidence, on y voit Kamala Harris, en costume, lui passer un coup de fil. Lui porte une chemise de travail, un chino, des baskets et une casquette comme s'il bricolait dans son garage. Ce n'est pas anodin, la vidéo était clairement scénarisée. Le contraste entre Harris, impeccable, et Walz, dans une tenue du quotidien, vise à renforcer l'image de ce dernier comme un Américain ordinaire et accessible, un habitant typique du Midwest. Cela reflète aussi une part d'authenticité. Là où d'autres politiciens comme Obama auraient semblé mal à l'aise, Walz paraît naturel. Son style décontracté – bien que savamment orchestré – fonctionne car il correspond à sa personnalité et à son passé.

Vous critiquez les choix vestimentaires de certains hommes influents comme Andrew Tate, qui porte souvent des costumes très près du corps : pourquoi ?

Nous vivons une époque où, aux Etats-Unis, le genre est une question hautement politique. Pour moi, le vêtement l'est aussi. Certains des acteurs les plus éminents des débats sur la transsexualité ou la place de l'homme dans la société portent aujourd'hui des vêtements qui, il y a vingt ans, étaient considérés comme féminins. Il n'y a rien de mal à avoir cela dans sa garde-robe. Je trouve seulement étrange que, si on insiste autant sur les normes de genre traditionnelles, on ne s'habille pas comme dans les années 50. Et en même temps, pour cela, il faut un certain intérêt pour la mode, avec laquelle beaucoup d'hommes ont une relation inconfortable. Il s'agit pour moi de pointer cette hypocrisie pour montrer que notre lecture des normes de genre évolue avec le temps. ◀

RADAR

Des pilules pour des papouilles



Au Japon, où près de la moitié des moins de 24 ans n'ont encore jamais fait l'amour, le contact physique est perçu bien différemment qu'en Europe. «Beaucoup de Japonais sont surpris par la culture française du bisou. Pour eux, embrasser, c'est vraiment un acte très

spécial, indissociable du hazukashii [l'embarras, ndr]», explique Kaneko Nire, chargée de relations publiques de la marque de sextoys Tenga. Laquelle propose depuis octobre un nouveau produit : des compléments alimentaires (à avaler trois fois par jour) pour contrôler son odeur corporelle. Ces pilules, tout comme le kit de massage proposé dans la même gamme, entendent faciliter le «skinship», un concept consistant à créer des affinités par des calins et des papouilles. Touchez-vous les uns les autres ! **A.GI.**

Dry tripping

Si vous aimez picoler en voyage, c'est que vous avez, statistiquement parlant, plus de 30 ans. Eh oui : la jeunesse carbure désormais sobre en vacances. Le «dry tripping», venu des Etats-Unis, c'est l'art de déconnecter sans alcool, à la fois pour bien se reposer et limiter les effets du décalage horaire.

COMMENT donner une seconde vie à ses smartphones

Les résidents du XIX^e arrondissement parisien sont invités à faire une B.A. électronique. Depuis mi-octobre, une enveloppe affranchie dort dans leur boîte aux lettres, invitant à y glisser jusqu'à deux vieux mobiles qui traînent dans un tiroir. L'objectif de cette opération portée par la mairie : maximiser une collecte solidaire de portables inusités par l'éco-organisme Ecologic et Emmais Connect en vue de leur reconditionnement (pour des

personnes en situation de précarité) ou de leur recyclage. Cette initiative n'est pas isolée : elle permet de rappeler que tous les Français détenteurs de smartphones ont bien souvent une collection de mobiles oubliés dans un coin de placard. Il est néanmoins possible de leur offrir une seconde vie gratuitement en imprimant une étiquette prépayée ou en commandant une enveloppe sur jedonnemonetéléphone.com. **F. Ba.**



La collection de tee-shirts de Melchior. PHOTO MELCHIOR TERSEN

«Les collectionneurs de pingouins, c'est pas la folie dans leur couple»

Melchior, 37 ans, multiplie les collections depuis des lustres, jusqu'à développer des collections dans les collections. L'une d'elles, dédiée aux tee-shirts de voyage, a donné lieu à un livre de photographie qui raconte le surtourisme. L'artiste photographe avoue être un peu revenu de ses passions, et s'approprie à conclure ce chapitre avec un nouvel ouvrage qui rassemblera la quasi-totalité de ses trésors vestimentaires.

«J'ai beaucoup collectionné. J'appréhende les choses dans une démarche artistique, en montant un projet. Je suis monomaniaque sur un centre d'intérêt pendant une période, alors je bloque à fond sur un sujet.

«La collection est un modèle de travail et d'obsession, un objectif qui me maintient dans la vie. Elle intervient parce qu'il y a un manque de quelque chose dans l'existence de la personne, ça pallie un vide. Avec le recul, je sais que quand j'étais obsédé par les tee-shirts, je pensais un manque affectif. En réalité, je m'occupais. Ça ne matchait pas sur certaines choses dans ma vie, et c'était un moyen de me faire des petits kifs.

«Celles et ceux qui collectionnent les pingouins, je peux te dire que c'est pas la folie dans leur couple. Et tout acheter sur Britney Spears, ça dit quelque part

qu'il y a sûrement un petit problème interne. Quand j'ai capté, ça m'a attristé de réaliser que j'en étais là. Si on ne veut pas faire d'inspection, les collections sont un petit palliatif du quotidien.

«Mes plus grosses collections, ce sont les tee-shirts et les écharpes de clubs de foot. Je ne suis plus aussi à fond qu'avant mais si je vois une écharpe

des Ultras de Liège, de Saint-Etienne ou de Benfica, un superbe modèle d'un KOP, les groupes identifiés de supporters, à 3 euros, y a encore grave moyen que je la prenne. J'ai deux énormes sacs remplis d'écharpes chez moi

que j'ai trouvées au gré du hasard.

«En ce moment, je fais un travail plus global à partir de l'énorme quantité de vêtements qui ont transité chez moi. Ma petite sœur fait des études de mode et, ensemble, on a toujours été à balle sur ce sujet. On a aimé la mode avant que la mode soit à la mode ! Rick Owens, j'en avais déjà au lycée. Galliano, c'est pareil. La mode est le courant d'art le plus puissant aujourd'hui. Les jeunes sont braqués dessus.»

Recueilli par
MARIE OTTAVI

Retrouvez tous nos témoignages de la semaine sur «les collectionneurs» sur Libération.fr.



C'est ce qu'on appelle être assis sur un tas d'or. Ou, plutôt, sur un tas de biftons. Maximum, en partenariat avec la Banque de France, crée des tabourets, les Billex, entièrement composés de broyats de billets (165 euros chacun). L'entreprise du Val-de-Marne utilise les billets qui présentent des défauts. Le réemploi de déchets est de plus en plus courant dans le design, et c'est une bonne nouvelle. **K.H.-G.**

PHOTO MAXIMUM

Anti-plastique

Lucas Bravo Militant écolo et végétarien, l'acteur, popularisé par «Emily in Paris», aspire à être bien plus que l'Apollon de service.



Ne lui dites surtout pas qu'il est «beau gosse». Ni même «bel homme», il le prendrait mal. On fait cette erreur et Lucas Bravo, 36 ans, s'agace. «*Qu'est-ce que c'est d'être beau, quelles normes, quels standards?*» nous demande l'acteur, qui nous reçoit chez lui, dans son appartement élégant du XI^e arrondissement de Paris. *Les seules fois où on m'a traité de beau gosse dans ma vie, c'était une sorte de familiarité irrespectueuse. Le concept de beauté ou de mocheté, ce n'est pas intéressant.* Il jure que tout n'est qu'une question de perspec-

tive et cite «Charogne», le poème de Baudelaire: «*Et le ciel regardait la carcasse superbe, comme une fleur s'épanouir.*»

Mais est-ce de notre faute si, comme une femme l'ayant récemment croisé nous l'avait signalé, il est «*sublime avec ses yeux bleus translucides?*» On aurait aimé ressortir de notre entretien en affirmant qu'il n'est pas si bien en vrai. Ou adoré l'accueillir à bras ouverts dans la grande famille des gens aux physiques banals, voire médiocres. Rien n'y fait. L'humble Apollon aux pieds nus sur son parquet à un petit truc en plus, un battement de cils, des mouvements de doigts, une timidité des lèvres et, nous aussi, on se perd dans les mèches de ses cheveux. Sincèrement, on comprend Lucas Bravo: à sa place, on finirait probablement par en avoir assez d'être sans

cesse ramené à notre plastique. Comment faire pour ne pas être enfermé dans une case? Comment dépasser l'image que les autres, sans doute par facilité, ont envie de renvoyer de vous?

Il faut dire qu'il part de loin. Après quatre saisons dans *Emily in Paris* à jouer le chef Gabriel, pardon, «*Gabriel*», il a acquis une notoriété. A l'insu de son plein gré, il est devenu l'incarnation d'une beauté à la française, jouant des coudes avec un Anglais et un Italien pour le cœur d'une Américaine, rappelant

les heures les plus sombres des soirées Erasmus. Mais s'il fait beaucoup pour l'attractivité de notre capitale – qu'il en soit remercié –, l'acteur est devenu plus connu

pour son sourire que pour la qualité de son jeu. Lui-même en convient. Côté face: «*Sans cette série, je ne serais pas là*»; «*J'essaie d'être dans l'acceptation et la gratitude*»; «*C'est de l'échappatoire, du divertissement*». Côté pile: «*A force de faire du Netflix, j'étais un peu figé dans mes scènes, "cartonné", comme dit Nicolas Maury*»; «*Moi, j'aime le cinéma français. Je vibre plus sur les rôles que je fais en ce moment.*» Pour une saison 5, il hésite. Il dit: «*On verra. Rien n'est inscrit dans la roche.*»

Lucas Bravo craignait de se retrouver catalogué ad vitam æternam objet Netflix, Français bon à tout faire dans des produc-

tions américaines (dans l'oubliable *Ticket to Paradise*, Clooney a salué sa performance). L'inverse est en train de se produire: la fine fleur du cinéma français lui a ouvert la porte. En 2025, il combattra à l'épée Vincent Lacoste dans la série *Merteuil* et il se baignera dans l'eau froide des Sables-d'Olonne pour Nicolas Maury dans une mini-série pour Arte. En décembre, il sera aussi un photographe psychopathe dans la chouette comédie d'horreur *Les Femmes au balcon* de Noémie Merlant. «*Il proposait plein de choses dans son jeu, il n'avait pas peur de prendre des risques*», loue la réalisatrice.

Mais là, aujourd'hui, il commence avec *Libre*, de Mélanie Laurent, son premier premier rôle, qui sort sur Amazon Prime. Il y interprète Bruno Sulak, braqueur au grand cœur de supermarchés et bijouterie, dans les années 70-80. Avec la réalisatrice écolo, ils se sont rencontrés dans un gala pour défendre les océans à Monaco (c'est chic). Elle l'a rappelé, pour lui demander de lire *Sulak* de Philippe Jaenada et lui dire qu'il serait parfait dans ce rôle. Il ne s'en croyait pas capable. Il dit: «*Dans l'amour, la discussion, la compréhension, elle m'a amené vers lui avec une douceur infinie pour que je saisisse son panache, sa lumière. Elle m'a fait gagner cinq ans d'expérience.*» Mélanie Laurent, qui n'avait pas le temps de nous parler de lui au téléphone, écrit dans le dossier de presse: «*Je me souviens juste avoir vu ce très bel homme avec cette qualité, que n'ont pas toujours les gens très beaux, d'être très drôle.*»

«*Dans l'intimité, il est hilarant*», confirme son amie Léo Chalié. Ils se sont rencontrés à l'Actors Factory où il a étudié trois ans jusqu'en 2020. Elle aussi dans *Libre*, elle ne tarit pas d'éloges: «*Il est brillant et cultivé. Dans ce rôle, je le trouve incroyable. Il met énormément de nuance. Mais une partie de lui a un syndrome de l'imposteur.*» Ensemble, ils font des parties de loups-garous et de jeux vidéo. En première ligne curieuse dans les manif de gilets jaunes, elle l'a initié au militantisme associatif, auquel il croit plus qu'à la politique (il a voté Mélenchon en 2022). Depuis, il se bat contre l'exploitation minière des fonds marins par la Norvège au côté de Camille Etienne. «*Il est assez génial, s'enthousiasme l'activiste écolo. Pour les médias mainstream norvégiens, il a été une vraie porte d'entrée pour plaider notre cause.*» Léo Chalié ajoute, joliment: «*Il est loin de se douter à quel point sa lumière est grande. Je lui souhaite de se voir comme moi je le vois. De s'aimer.*»

Buvant son thé, Lucas Bravo évoque la difficulté «*d'accorder le pardon à son enfant intérieur*» ou ses peines amoureuses. Il est depuis quelques mois célibataire, séparés de «*l'amour de [sa] vie*», une femme «*travaillant dans les citronniers*». Il dit: «*Je ne m'aime pas à outrance, alors j'ai beaucoup de mal à accepter l'amour. C'est quelque chose sur lequel je travaille.*» On lui demande s'il aurait voulu des enfants avec elle. Il répond: «*Ce n'est pas le moment de me faire pleurer non plus.*»

Le comédien aimerait prendre exemple sur ses parents, Eva, ancienne chanteuse, et Daniel, footballeur international, milieu du grand PSG des années 90 devenu consultant à la télé (à qui il ressemble diablement). Lucas Bravo admire leur capacité à toujours s'entraider, à «*tacler la notoriété avec légèreté*» et leur pardonner d'avoir été enfant trépassé de ville en ville, au gré des clubs du paternel.

Avec le basculement dans une vie où il est reconnu dans la rue, le comédien a commencé une psychanalyse. Il note: «*Moi qui aime être dans le mystère, reclus un peu dans ma petite bande d'amis, mes parents et tout ça... J'ai eu l'impression de dégueuler sur le monde.*» A la lumière, il jure préférer la solitude et la nature pour pouvoir se ressourcer. Il aime marcher pieds nus dans l'herbe pour «*sentir les énergies*» et confesse un fétichisme des bancs offrant les plus jolies vues.

Garçon dans le vent, son élément préféré, il a les passions de son époque et son milieu social: il jétone régulièrement et est végétarien, même si le morbier lui manque. Seul vice? Il concède une petite cigarette de temps en temps. Histoire, aussi, de se rattraper. La décennie précédente, Lucas Bravo a brûlé la vie et le carbone, écumant les Burning Man et les Coachella après avoir tenté sa chance comme acteur à Los Angeles, se nourrissant de tacos à 99 centimes. Gueule d'ange, il s'y rêvait un destin, trouvé finalement chez lui, à Paris. ◀

Par **QUENTIN GIRARD**
Photo **MARGUERITE BORNHAUSER**

LE PORTRAIT